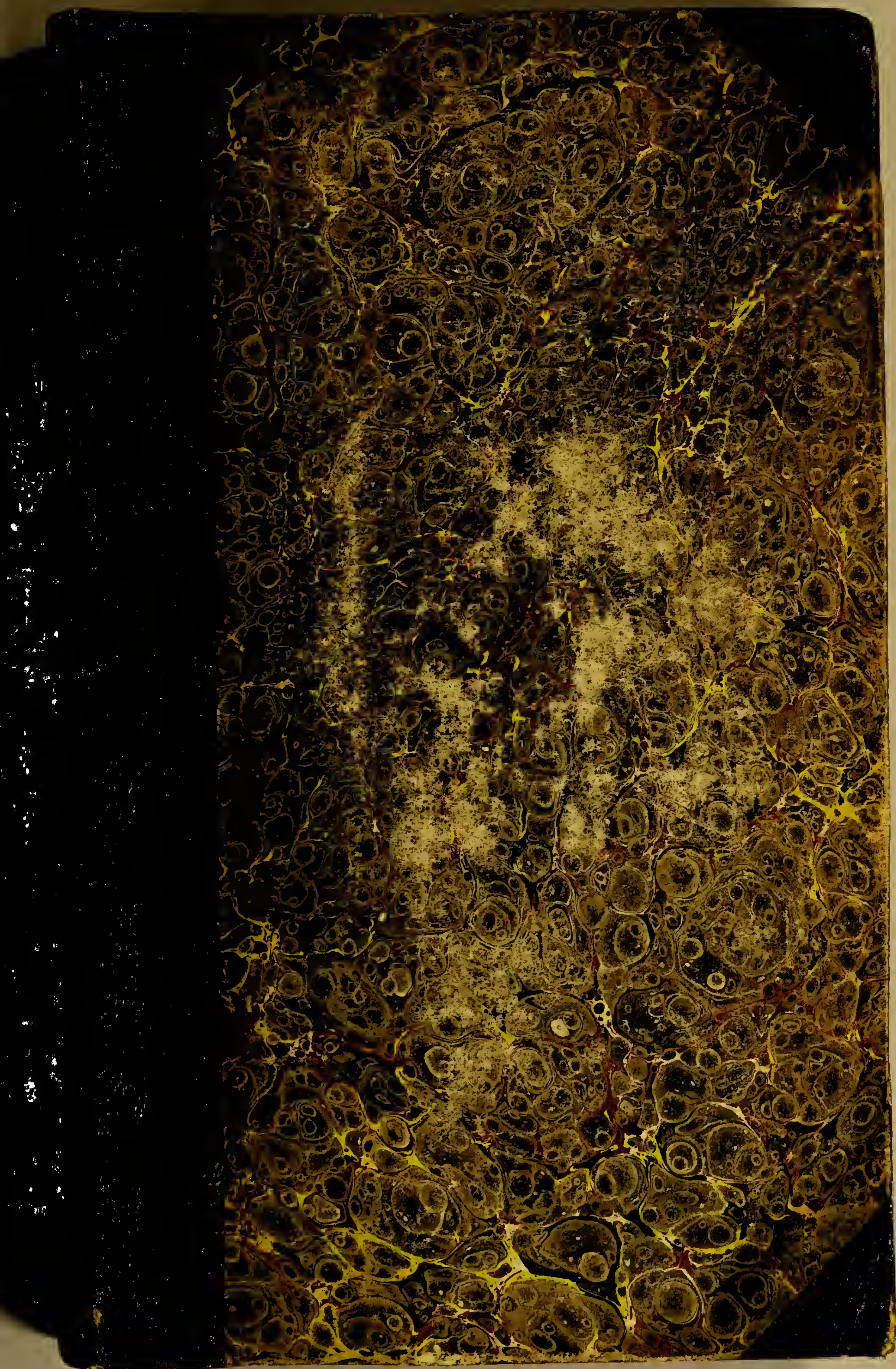
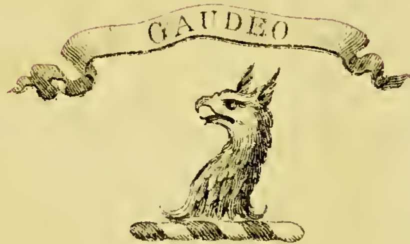



GAUDEO

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

TOME SECOND.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

QUI comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSANT, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

ANNÉE 1525.

I. Un jeune Cacique inhumainement traité se ré-



Nous pouvons commencer ce troisième Livre par l'Histoire d'un Cacique Chrétien, qui, parmi ces flots de sang, dont les Espagnols inondoient les terres des sau-

1525. volte, & jette la plus grande consternation dans toute la Colonie, qui lui demande la paix.

vages, parut suscité par la Providence pour humilier l'orgueil des fiers Conquérans; d'un jeune Indien, dont la sagesse & la soumission n'avoient pû adoucir, à son égard, la dûreté d'un Maître impitoyable, mais dont la patience poussée à bout, se changeant en fureur, fit briller les plus beaux talens, le courage, la valeur, toute la science militaire, l'art d'assembler, de discipliner & d'entretenir des troupes sans argent, de leur inspirer le courage, de leur donner le mouvement & de l'arrêter, presque toujours à sa volonté. Lorsque l'esclave Henry, maltraité dans sa personne, & outragé dans celle de sa femme, eut une fois tiré l'épée contre ses tyrans, il en devint le fléau & la terreur. Pendant près de quinze ans il fit trembler la Colonie entière, battit partout ou mit en fuite les troupes Espagnoles, leurs meilleurs Officiers, tous leurs soldats. Sa conduite cependant le faisoit estimer de ceux-mêmes qui ne pouvoient l'aimer : il leur fit beaucoup de mal, & toujours avec modération;

car il sçût s'arrêter quand il ne fut plus poursuivi. Mais son absence ne pouvant rassurer ses ennemis, il s'en vit enfin recherché, prié & sollicité de signer un Traité, aussi glorieux pour lui, qu'avantageux à tous les sauvages qui lui étoient unis ; Traité, qui, en le déclarant Prince de sa Nation, lui assuroit un beau Domaine, avec le droit de commander à tout ce qui restoit d'Insulaires ou de naturels de l'Isle Hayti. 1525.

VII. Matiere de réflexions pour les fiers & dédaigneux Conquérans.

Tel est en abregé l'histoire du Cacique Henri, dont les exploits furent pour tous les Castillans une preuve bien sensible, que tous les Sauvages de l'Amérique n'étoient, ni des brutes sans raison, ni des hommes stupides, aussi incapables de se conduire eux-mêmes, que de conduire les autres. Ce détail historique ne paroîtra peut-être pas moins curieux qu'intéressant.

Nous avons souvent remarqué, que la Reine Isabelle avoit extrêmement recommandé, qu'on procurât aux enfans des Caciques la meilleure éducation qu'il seroit possible, & qu'après leur avoir formé

l'esprit & le cœur, on leur donnât les emplois dont ils se seroient rendus capables. Mais en cela (comme dans bien d'autres articles) ses intentions n'avoient pas été suivies. Les jeunes Caciques, après avoir bien appris la Religion, la langue Espagnole, à lire, à écrire, & même un peu de Latin, étoient compris dans les départemens, comme les derniers de leurs Sujets, & n'étoient guères distingués du commun que par de plus mauvais traitemens. Parmi ces jeunes gens, il s'en trouvoit un, dont les ancêtres avoient regné dans quelque canton des montagnes de Baoruc. Après la mort tragique de son pere, & la destruction de toute sa famille par les Espagnols, il avoit été mis dès sa tendre enfance entre les mains des Religieux de saint François ; & il profita si bien de leurs instructions, qu'il embrassa de bonne foi le Christianisme, & reçut le Baptême avec le nom d'Henri.

1525. III. Contre les intentions & les ordres de la Reine Isabelle, le Cacique Henry est réduit à l'esclavage.

Cependant à peine sorti de l'école des Franciscains, Henri fut donné pour esclave à un riche Espagnol,

IV. Cruellement traité par son Maî-

habitant de la Ville appellée de San-Juan de la Maguana. Celui-ci le traita d'abord avec assez de douceur; mais son fils & son héritier, nommé Valençuela, ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il lui fit tous les maux dont il put s'aviser, jusqu'à vouloir débaucher sa femme. Henri se plaignit à tous les Tribunaux, & ses plaintes ne servirent qu'à rendre sa condition toujours pire. Les Magisgistrats le rebutoient, ou ne l'écoutoient pas; & son maître redoubloit les mauvais traitemens. Le Lieutenant du Roi, dans la ville de San-Juan, nommé Pierre de Badille, à qui Henri s'adressa d'abord, bien loin de l'écouter, le menaça de le punir sévérement, s'il lui arrivoit une autre fois de parler contre son maître.

1525.

tre, il n'est point écouté des Magistrats.

Rebuté à ce Tribunal, Henri s'adressa à l'Audience Royale; mais tout le fruit de sa supplique, fut une lettre de recommandation pour Badille. Cet Officier sentit bien, par la foiblesse de cette démarche, qu'on le laissoit le maître d'en user comme il le jugeroit à propos; il reçut donc

V.
Il se soutient encore quelque tems par l'espérance d'un meilleur sort.

fort mal le Cacique ; & Valençuela
1525. aggrava son joug, quand il sçut le danger qu'il avoit couru, si on avoit fait droit aux plaintes de son Indien. Henri ne voyant plus de ressource, tâcha de gagner sur lui de souffrir en silence un mal devenu nécessaire, & de couler le plus doucement qu'il lui seroit possible le tems qu'il restoit de son service : car l'Ordonnance qui défendoit de faire travailler les Indiens au-delà d'un certain terme, sans discontinuer, s'exécutoit alors avec quelque exactitude, par les ordres réiterés de la Cour de Castille.

VI. Quelques Indiens aussi peu ménagés que lui, le prennent pour Chef, & risquent la vie pour recouvrer la liberté.

Ce terme étant expiré, Henri trouva le moyen de s'éloigner avec un bon nombre de ses gens, & il leur persuada sans peine de s'attacher à lui, en leur promettant qu'ils ne serviroient plus les Espagnols. Quelques Historiens ajoutent qu'il fut même prévenu par d'autres Indiens, dont le sort n'étant guère différent du sien, lui dirent que s'il vouloit se mettre à leur tête, ils le suivroient par-tout ; & qu'ils sçauroient bien recouvrer la liberté, ou vendre cherement la vie.

Le parti accepté, on se fournit de quelques armes, & on chercha un poste, dont la situation les mît à couvert contre la surprise : on le trouva dans les montagnes de Baoruco. C'est-là que ces gens, déterminés à vaincre ou à périr, attendirent qu'on vînt à eux : ils n'attendirent pas long-tems : Valençuela n'eut pas plutôt appris leur fuite, qu'il se mit à leurs trousses avec une douzaine d'Espagnols, & ayant découvert leur retraite, il se préparoit à les attaquer, lorsque le Cacique, s'étant un peu avancé, lui dit, sans beaucoup s'émouvoir, qu'il pouvoit s'en retourner, & qu'il ne se flattât plus de le voir, ni lui, ni aucun de ses gens, travailler désormais sous ses ordres. Le jeune Espagnol, picqué de cette déclaration, & méprisant un ennemi qu'il ne connoissoit pas encore assez, fait signe à ses soldats de le saisir : alors Henri, à la tête de sa petite troupe, se jette avec furie sur les Espagnols, en laisse deux sur la place, & contraint les autres de fuir chargés de plusieurs blessures. Il ne voulut pas

1525.

VII. Attaqué par son Maître, il lui sauve la vie, & met tous ses gens en déroute.

1525. cependant qu'on les pourſuivît ; mais adreſſant la parole à Valençuela, qui étoit un des bleſſés : » Allez, lui dit-il, remerciez Dieu » de ce que je vous laiſſe la vie, & » ſi vous êtes ſage, ne revenez pas » ici ».

VIII. L'Audience Royale fait marcher des troupes, qui ſont battues.

Le bruit de cette petite action, (qu'on traitoit de révolte & d'attentat puniſſable) ſe répandit bientôt par-tout, & l'Audience Royale crut ne devoir rien négliger pour arrêter le mal dans ſa ſource. Elle ordonna qu'on fît marcher inceſſamment quatre-vingt hommes, commandés par de bons Officiers, pour ranger le Cacique à la raiſon, avant qu'il pût ſe fortifier. Henri, averti de ces préparatifs, fit les ſiens, & alla ſe retrancher dans un bois, où les Eſpagnols arriverent bientôt : le brave Cacique, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, les charge bruſquement, les pouſſe, les défait, en tue une partie, & met les autres hors d'état de l'inquiéter. Si quelqu'un échappa à ſon épée, on le dut à ſa modération. On commença alors à le connoître & à le crain-

dre : & cette action produiſit des mouvemens bien différens dans l'eſprit des Eſpagnols & dans celui des Indiens : ceux-là s'apperçurent avec étonnement qu'ils avoient à faire à des hommes ; & ceux-ci reconnurent avec plaiſir que leurs tyrans n'étoient pas invincibles. En peu de tems Henri ſe trouva à la tête de trois cens hommes ſur leſquels il pouvoit compter. 1525.

IX. Sa conduite & ſa valeur rendent formidables aux Eſpagnols, ces ſauvages qu'ils avoient tant mépriſés.

Ayant armé le mieux qu'il lui fut poſſible ſes Indiens, il s'étudia ſurtout à les diſcipliner, les accoutuma à combattre avec ordre, & bientôt il rendit formidables aux conquérans de ſa patrie, ces Inſulaires qu'on avoit preſque mis juſques-là au rang des bêtes. Mais ce qui lui fit plus d'honneur dans cette guerre, c'eſt l'attention qu'il eut toujours de ſe tenir dans les bornes d'une ſimple défenſe. Il pouvoit faire bien du mal aux Eſpagnols qu'il leur épargna, & celui que ſes gens leur firent dans quelques occaſions, fut fait à ſon inſçu ou contre ſes ordres. Cependant on continuoit d'envoyer contre lui divers partis, qui

1525. étoient toujours battus : & la manière dont il usoit de ses avantages, donnoit un nouveau lustre à ses victoires. Sa modération parut surtout dans une occasion. Après avoir repoussé un corps considérable de troupes Espagnoles, & en avoir fait un grand carnage, soixante-onze soldats, que la fuite avoit soustraits au fer des victorieux, rencontrerent une caverne creusée dans le roc, & s'y cacherent, dans l'espérance de pouvoir gagner la plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par quelques Indiens, qui ayant environné la caverne, en boucherent toutes les issues avec des matieres combustibles, & se préparoient à y mettre le feu, lorsque Henri survint. Il reprocha à ces furieux leur barbarie, fit déboucher la caverne, laissa aux Espagnols la liberté d'aller où ils voulurent, & se contenta de les désarmer. C'est ainsi qu'après avoir surpassé ses ennemis en bravoure, il aimoit à les vaincre encore en générosité.

X. Modération & générosité du Cacique, résolu de se tenir toujours sur la défensive.

XI. Il met le bon ordre & l'a-

On ne loue pas moins la vigilance du jeune Cacique, sa précaution,

& la sageſſe de ſes meſures, ſoit pour ne rien perdre de ſes avantages, ſoit pour mettre ſa petite République en bon état. Il avoit fait des habitations dans des lieux écartés, où il n'étoit preſque pas poſſible aux Eſpagnols de pénétrer. Les plus foibles & les femmes s'y appliquoient à la culture de la terre, y élevoient des beſtiaux & des volailles, & ils y avoient de bonnes meutes de chiens pour la chaſſe du cochon, enſorte que l'abondance regnoit au milieu de cet affreux déſert; tandis que le jeune Héros, avec cinquante braves qu'il s'étoit choiſi, couroit à l'ennemi aux premières nouvelles de ſon approche. Quoiqu'il eût mis des ſentinelles à toutes les avenues de ſes habitations, il ne ſe repoſoit pas tellement ſur leur vigilance, qu'il ne viſitât lui-même exactement tous les poſtes : il étoit par-tout, & on ne ſçavoit jamais préciſément où il étoit. Cependant la terreur de ſon nom ſe répandoit de tous côtés, & on ne pouvoit ſe perſuader qu'avec tant de valeur, de conduite & de

1525. bondance dans ſa petite République. Il veille à tout.

bonheur, il demeurât long-tems sur la défensive.

1525.

XII. Henry reçoit poliment tous ceux qui lui sont envoyés pour traiter de paix, & ne se fie à personne.

Les Espagnols avoient souvent voulu tenter la voye de la négociation, & avoient envoyé vers le Cacique différentes personnes de marque pour proposer un accommodement, les uns & les autres avoient été toujours reçus avec politesse de la part du Cacique; mais leurs tentatives n'avoient pas été moins inutiles. Enfin le Pere Remi, Religieux Franciscain, qui avoit eu Henri sous sa conduite, s'offrit de l'aller trouver, comptant beaucoup sur la piété & sur le bon naturel du Cacique, il ne se promettoit rien moins que de lui faire mettre bas les armes: & pour cela, il demandoit seulement qu'il pût lui faire des propositions raisonnables, & lui donner de bonnes assurances. Son offre fut agréée par l'Audience Royale, qui le chargea de promettre au Chef, & à tous ceux qui le suivoient, ou qui l'avoient suivi, un pardon général pour le passé, & une exemption entiere de travail pour l'avenir. Ce n'étoit pas trop:

cependant on remit au Religieux un plein pouvoir par écrit, dans la forme la plus ample; & l'on fit armer un petit bâtiment, dont le Pilote eut ordre de débarquer le Pere Remi, vis-à-vis de la *Beata*, vers l'endroit où les montagne de Baoruco aboutissent à la mer, & de s'éloigner ensuite un peu, ensorte néanmoins qu'il ne perdît point le Pere de vûe, & qu'il pût se rapprocher au moment qu'il seroit rappellé. Tout cela fut ponctuellement exécuté, & le Franciscain ne fut pas plutôt à terre, qu'il vit sortir d'entre les montagnes une troupe d'Indiens qui l'environnerent. Il les pria de le mener à leur Chef, & il leur dit que s'ils n'osoient prendre sur eux de faire cette démarche sans son consentement, ils allassent le lui demander, qu'ils n'auroient aucune peine à l'obtenir, dès qu'ils lui apprendroient que le Pere Remi, dont il avoit été disciple à la Vera-Paz, vouloit lui parler, & avoit des choses agréables à lui dire.

1526.

XIII. Ce qui arrive à un Pere

Ces Indiens qui ne connoissoient point le Religieux, lui répondirent

1526.

Francifcain, député vers le Cacique.

que leur Cacique n'avoit pas befoin de fa vifite, que tous les Efpagnols étoient des traitres, qu'il avoit bien la mine d'un efpion, & que toute la grace qu'ils pouvoient lui faire, étoit de ne pas le traiter comme tel. En difant cela, ils le dépouillerent & le laifferent nud fur le rivage. Par bonheur pour le bon Pere, Henri n'étoit pas loin, & il fut d'abord averti de ce qui fe paffoit; il accourut dans le moment pour empêcher qu'on ne fe portât à quelque violence contre un homme qu'il eftimoit, & pour lequel il avoit confervé beaucoup de reconnoiffance & de vénération. Il fut fenfiblement touché de l'état où il le trouva, il l'embraffa tendrement, & fut quelque tems fans pouvoir s'expliquer autrement que par fes larmes; après quoi il lui fit de très-fincères excufes de la manière dont on l'avoit traité.

XIV. Motifs de défiance: modération & Religion de l'Indien.

Le Miffionnaire voulut profiter d'une fi favorable difpofition, pour engager le Cacique à rendre la paix à fa patrie, & lui dit fur cela les chofes du monde les plus fortes &

les plus touchantes. Henri n'y parut 1526.
pas insensible ; mais il répondit qu'il ne tenoit qu'aux Espagnols de faire cesser la guerre, dans laquelle tout se bornoit de sa part à se défendre contre des tyrans, qui en vouloient à sa liberté & à sa vie ; qu'encore qu'il se vît en état de venger le sang de son pere & celui de son ayeul, qui avoient été brûlés vifs à Xaragua, & les maux qu'on lui avoit faits à lui-même, il ne se départiroit jamais de la résolution qu'il avoit prise, de ne faire aucune hostilité sans y être contraint ; qu'il ne prétendoit rien autre chose sinon de se maintenir dans ces montagnes ; qu'il croyoit user de son droit, & qu'il ne voyoit pas trop sur quoi fondé on vouloit le contraindre de se soumettre à des étrangers, qui ne pouvoient appuyer leur possession que sur la violence : que quant aux assurances qu'on lui donnoit d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il seroit le plus imprudent des hommes, s'il se fioit à la parole de gens qui n'en avoient tenu aucune depuis

leur entrée dans l'Isle ; qu'au reste
1526. il tâcheroit de se conserver toujours dans les sentimens de Religion que le Pere lui avoit inspirés, & qu'il ne rendroit jamais le Christianisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés, & des dissolutions de la plûpart de ceux qui le professoient.

XV. Inutiles instances du Missionnaire. Un Officier coupable envers le Cacique, périt sur mer avec toutes ses richesses.

Le Pere Remi répliqua, & fut toujours écouté avec respect, mais il ne gagna rien. Le Cacique fit chercher son habit pour le lui rendre, mais il avoit été mis en piéces, & on n'en avoit point d'autre à lui donner. Henri en eut un vrai chagrin, lui renouvella ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la mer, l'embrassa de nouveau en prenant congé de lui, & rentra dans ses montagnes, d'autant plus résolu à se bien défendre, qu'on venoit de lui faire connoître qu'on le craignoit. On sçut quelque tems après que Badillo, dont l'injustice avoit été une des principales causes de ce soulevement, étoit parti depuis peu pour l'Espagne avec des richesses immenses, & avoit péri avec tous ses

trésors à la vûe du port de Cadix. 1526.
Il n'y eut personne qui ne reconnût la main de Dieu dans un châtiment si prompt & si marqué ; mais cet Officier n'étoit pas le seul coupable, dont le Ciel fût en quelque façon engagé à punir les excès ; plusieurs les expierent par les mains de ces mêmes Indiens, qui en avoient été l'occasion & l'objet ; & il n'y eut pas alors un habitant de l'Isle Espagnole, qui ne crût ses biens & sa vie même en danger ; le parti de Henri faisant de si grands & de si rapides progrès, qu'il y eut lieu d'appréhender la ruine entiere de la Colonie.

Cette petite, mais dangereuse guerre, commencée en 1519, n'étoit pas entiérement terminée au commencement de 1533 : nous n'en verrons donc pas sitôt la fin. Mais dans cet intervalle, il se passa bien des choses, tant dans l'Isle Espagnole, que dans les autres parties du Gouvernement de Saint-Domingue, dont il ne faut pas omettre le récit.

Par une lettre que l'Audience Royale écrivoit à Sa Majesté Catholique, à peu près dans le tems

1526. que commença cette révolte, nous apprenons qu'une caravelle de S. Domingue étant allé charger de la Caſſave à l'Iſle de Porto-Ric, le Capitaine Ginez, qui la commandoit, fut aſſez ſurpris d'y voir arriver un navire de 250 tonneaux, lequel avoit deux canons braqués ſur le devant, & qui, conſideré de près, ne lui parut point Eſpagnol.

XVI. Premier vaiſſeau Anglois qui paroît dans ces parages de l'Amérique ; ce qu'il raconte de curieux.

Il arma auſſitôt ſa chaloupe pour l'aller viſiter, & il reconnut qu'il étoit Anglois. Ceux à qui il s'adreſſa, lui dirent qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre bâtiment, pour aller chercher les terres du grand Can ; mais qu'une furieuſe tempête les avoit ſéparés, qu'ils s'étoient enſuite trouvés dans une mer toute couverte de glaces * ; qu'ayant été aſſez heureux pour s'en débarraſſer, ils avoient été tranſportés dans une autre mer, dont l'eau bouilloit comme fait celle qui eſt dans une chaudiere ſur le feu ; qu'après s'être encore ſauvés d'un ſi dangereux parage, ils étoient allés

* C'eſt en 1519, & juſqu'en 1521, que ce vaiſſeau Anglois fit ces découvertes.

reconnoître l'Isle des Morues, où ils avoient rencontré cinquante bâtimens, Espagnols, François & Portugais; qu'ils avoient voulu descendre à terre pour reconnoître le pays, mais que les Indiens les avoient fort maltraités, & avoient tué entr'autres leur Pilote, Piémontois; que s'étant mis en mer, ils avoient rangé la côte jusqu'à la riviere de Chico, (c'est celle que nous nommerons bientôt le Jourdain) & que de-là ils avoient traversé à l'Isle de Porto-Ric. 1526.

Ginez leur demanda à quel dessein ils étoient venus là, & ils répondirent que c'étoit pour y charger du bois de Bresil, & pour être plus en état de rendre compte à leur Roi de ce que c'étoit que les Isles dont on parloit tant: ils le prierent en même-tems de leur marquer la route qu'ils devoient tenir pour passer à l'Espagnole: c'est ce que Ginez fit fort imprudemment, soit qu'il ne réflechit pas assez sur les suites, soit qu'il ne se vît point en état de s'opposer au dessein des Anglois, ou qu'il s'imaginât qu'on pourroit

XVII. De quelle maniere il est reçu à Porto-Ric & à St. Domingue.

1526. faire un grand profit ſur les marchandiſes de traittes qui étoient ſur le navire étranger. En paſſant à la petite Iſle Moua, les Anglois y débarquerent une partie de leurs gens, & de-là étant paſſés au port de Saint-Domingue, ils s'y arrêterent deux jours, attendant la réponſe à la demande qu'ils avoient envoyé faire de traiter leurs marchandiſes. Cette réponſe ne venoit point; parce que le Gouverneur de la Citadelle, qui avoit fait demander à l'Audience ce qu'il avoit à faire, ſe laſſa d'attendre la réſolution des Auditeurs, & s'aviſa de tirer le canon ſur le navire Anglois. Ce bâtiment leva auſſitôt ſes ancres, retourna à Porto-Ric, y vendit une partie de ſa cargaiſon, & ne parut plus depuis. Les Auditeurs Royaux trouverent fort mauvais que le Gouverneur eût tiré ſur ce navire, & lui en firent un crime à la Cour.

XVIII. Mauvais état de la Forteresse de St. Domingue.

Dans la lettre qu'ils écrivirent au Roi pour ce ſujet, après avoir repréſenté le mauvais état où ſe trouvoit cette même fortereſſe, où on manquoit également d'hommes,

d'artillerie & de munitions, ils supplioient Sa Majesté de faire réflexion aux articles suivans, qu'ils prenoient la liberté de lui exposer. 1526.

XIX. Ce que l'Audience Royale écrit à S. M. C., touchant l'état actuel de l'Isle Espagnole;

Que la Colonie de l'Isle Espagnole, non-seulement étoit la première que les Castillans eussent établie dans les Indes, mais que c'étoit encore elle qui actuellement nourrissoit toutes les autres; que la Ville de Saint-Domingue devenoit tous les jours plus peuplée, plus riche & plus florissante; que son port étoit continuellement rempli de navires de toutes les parties des Indes qui venoient y charger des cuirs, de la casse, du sucre, du suif, & d'autres marchandises de même prix, des vivres, des chevaux, &c.... Que les Villes *Buenaventura* & la *Majorada*, étoient au milieu de mines d'or très-abondantes; mais que ces mines étoient fermées faute d'ouvriers, ensorte que les habitans n'avoient qu'un peu de casse pour se soutenir; que Bonao abondoit en cassave, en maïs, & en autres victuailles; que la Ville d'Azua avoit beaucoup de sucre, & que son ter-

1526. rein étoit si fertile, que les cannes plantées depuis six ans, étoient aussi fraîches que si elles n'étoient que de l'année précédente ; qu'outre cela, elle avoit encore des mines d'or dans son voisinage ; qu'il y avoit aussi beaucoup de sucre à San-Juan de la Maguana, le meilleur & le plus beau de toute l'Isle ; que tout le pays d'alentour étoit plein de mines, & fournissoit une très-grande quantité de vivres ; qu'on y avoit planté peu d'années auparavant un palmier, qui portoit déja des dattes ; que la Ville d'Yaguana avoit un bon port, des mines, de la casse, & tout ce qui étoit nécessaire pour y établir un grand commerce ; qu'à Puerto-Real on alloit recommencer à tirer de l'or des mines ; que Puerto-d'y-Plata étoit très-florissant, qu'il y venoit un très-grand nombre de vaisseaux de Castille pour y charger du sucre ; enfin que *Salvaleon de Higuey* commençoit à faire des sucres, & que ses campagnes nourrissoient un très-grand nombre de troupeaux.

XX. Et de celles

Les Auditeurs n'ajoutoient point

(ce qui étoit néanmoins véritable) que cette grande quantité de ſucre, qui ſe fabriquoit dans l'Iſle Eſpagnole & ailleurs, étoit un effet des ſoins que s'étoient donnés les Peres de Saint Jerôme & le Licencié Alfonſe Zuazo. Parlant enſuite des autres Iſles, les Auditeurs diſoient, que dans celle de Cuba, de huit villes ou bourgades qui y avoient été bâties par Velaſquès, il y en avoit ſix où l'on ne faiſoit d'autre commerce que celui de l'or; mais qu'on ne voyoit des métairies & des troupeaux qu'aux environs de la Havane, toute l'Iſle étant fort montueuſe & aſſez ſtérile : qu'il y avoit deux peuplades dans la Jamaïque, Oriſtan & Seville : que cette Iſle avoit peu d'or, mais qu'on y faiſoit beaucoup de ſucre, & que quelques habitans s'étant aviſés d'y planter de la vigne, on y avoit fait de très-bon vin clairet. Le mémoire repréſentoit enſuite à Sa Majeſté, que ſi elle vouloit conſerver des Colonies ſi utiles, il étoit abſolument néceſſaire d'y envoyer grand nombre de Negres; & il entroit

1526.

de Cuba & de la Jamaïque.

1526. dans un grand détail des moyens qu'on pouvoit prendre pour établir ce commerce, & le faire circuler dans tous les lieux où il en feroit befoin. Les Hiftoriens ne difent point l'effet que produifirent ces repréfentations & ces avis, mais que la Cour entra en grande inquiétude au fujet du navire Anglois, qui avoit paru à Porto-Ric & à Saint-Domingue. On y auroit fort fouhaité que le Gouverneur de la forteresse de cette Capitale, au lieu de l'éloigner, eût fait enforte de s'en faifir, pour l'empêcher d'apprendre à ceux de fa Nation la route des Indes, où l'on étoit déja dans de grandes allarmes, de ce que les François commençoient à s'y montrer très-fréquemment.

L.6. p. 406 & 407. Cette lettre, qui fe trouve dans l'Hiftoire de Saint-Domingue, nous donneroit bien des lumières, fur l'état où étoient alors les Colonies Efpagnoles dans une grande partie des pays conquis, fi on pouvoit compter fur l'exactitude de la relation. Mais je crois y remarquer, & de l'exagération en quelques endroits,

droits, & des omiſſions affectées dans quelques autres.

1527.

XXI. Le Mémoire des auditeurs paroît peu exact. Réflexions.

1°. Eſt-il vrai qu'en 1519 ou 1520, *la Ville de Saint-Domingue devenoit tous les jours plus peuplée?* N'y avoit-il pas déja du tems qu'on ſe plaignoit, au-contraire, que l'Iſle Eſpagnole & ſa capitale ſe dépeuploient de plus en plus, ſoit de naturels du pays, ſoit d'Eſpagnols mêmes? Les anciens Inſulaires ſe réduiſoient ſenſiblement preſqu'à rien, ou par la mortalité, ou par l'épée de leurs vainqueurs, ou par le défaut de nourriture, & l'excès des travaux dont on les accabloit. N'étoit-ce pas pour remplacer ces malheureux Indiens, qu'on avoit autoriſé le tranſport des Negres dans l'Iſle, & qu'on alloit chercher, ſurprendre & enlever d'autres Sauvages, tant dans les petites Iſles, que dans les terres de Cumana? La cupidité & l'ambition des Caſtillans ne contribuoient guères moins à l'épuiſement de l'Iſle: lorſque des Officiers de réputation étoient choiſis par l'Audience, ou nommés par la Cour pour de nouvelles conquêtes, il ſe

1527. trouvoit toujours un nombre des meilleurs habitans qui se joignoient à eux, dans l'espérance de s'enrichir & de s'avancer. Le Souverain l'avoit souvent défendu, mais on passoit au-dessus des défenses; & par-là la Capitale de Saint-Domingue, loin de se peupler de jour en jour, s'épuisoit toujours davantage. Nous en verrons les suites.

2°. Puisque les Auditeurs parloient de l'état où se trouvoit alors l'Isle de Cuba, pourquoi ne dirent-ils rien du bon ordre que le célèbre Alphonse Zuazo travailloit dans le même-tems à y établir ? Il est vrai qu'en s'appliquant à tout ce qui intéressoit également le Roi & la Colonie, cet homme d'honneur eut le même sort dans l'Isle de Cuba, qu'il avoit eu dans celle de Saint-Domingue : les gens de bien & les pauvres lui donnoient mille bénédictions; & ceux qui ne vouloient pas que leur conduite fût éclairée de si près, le traversoient sur les lieux, & portoient des plaintes contre lui à la Cour de Castille. Si les Auditeurs n'avoient pû arrêter le mal,

par leur autorité, n'auroient-ils pas dû au moins en informer Sa Majesté dans leurs représentations? 1527.

Mais on reconnoît dans cette relation la main de Passamonté, qui après avoir rendu tant de mauvais services à Christophle Colomb, à ses freres & à ses enfans, continuoit toujours à abaisser ceux qui leur étoient attachés, en relevant beaucoup ce qu'il croyoit pouvoir attribuer, ou à ses propres talens, ou au travail & aux soins de ses créatures.

XXII. Mort de Michel Passamonté.

La mort de ce Trésorier Général, arrivée peu d'années après, ne fut point regardée comme une perte pour la Colonie, il y étoit connu: & les amis de l'Amiral apprirent cette mort avec d'autant moins de regret, qu'ils ne douterent point que la famille des Colombs, délivrée d'un tel ennemi, ne reprît le dessus. Quelques talens, en effet, & quelque mérite que pût avoir d'ailleurs Michel de Passamonté, c'étoit toujours ou un ami peu sûr, ou un ennemi dangereux. Il avoit un grand crédit à la Cour de Castille, où on ne le

1527. connoiſſoit que par les bons endroits, & il ſçavoit ſe ſervir de l'idée avantageuſe que ſes amis avoient donnée de ſa prétendue probité, pour en faire concevoir une fort mauvaiſe de tous ceux qu'il croyoit avoir intérêt de deſſervir. Les Religieux de ſaint Jerôme, de retour en Eſpagne, après avoir rempli leur commiſſion dans l'Amérique, déclarerent au Roi Catholique & à ſon Conſeil, que le grand mal des Colonies du Nouveau monde, en particulier de l'Iſle Eſpagnole, venoit du peu de ſubordination, & des partis dont elles étoient déchirées : déſordres toujours fomentés par ceux qui auroient dû y apporter le remede. Ils ſe plaignoient principalement de Paſſamonté, en qui ils prétendoient que les eſprits factieux & inquiets trouvoient toujours de la protection contre les Supérieurs ; pendant que les gens de bien, quand ils étoient en place, avoient en lui un ennemi déclaré, qui n'épargnoit point la calomnie pour les perdre. Parmi tant d'autres victimes de la paſſion de Paſſa-

Hiſt. de St. Dom. p. 352.

XXIII. Portrait de ce perſonnage, par les Religieux de S. Jerôme.

monté, ces Religieux produiſoient l'exemple de l'Adminiſtrateur Zuazo, que le Tréſorier avoit détruit, & de l'Amiral D. Diegue, à qui il n'avoit ceſſé de cauſer mille chagrins. 1527.

XXIV. L'Amiral D. Diegue, toujours retenu en Eſpagne,

Nous avons déja dit que par les intrigues & les menées ſecretes de ſes ennemis, le jeune Amiral avoit été obligé de ſortir de ſon Gouvernement, où il faiſoit du bien, pour aller ſe juſtifier en Eſpagne. On a vu auſſi qu'après un ſerieux examen l'Empereur & ſon Conſeil demeurerent pleinement convaincus de l'innocence de l'accuſé, & de la ſageſſe de ſa conduite, ainſi que de la malice très-puniſſable de ceux qui ne l'avoient calomnié que pour l'éloigner & le rendre ſuſpect. Cependant les calomniateurs ne furent point punis; & l'Amiral, quoique juſtifié, loué, applaudi par ſon Souverain, ſe vit encore dans la dure néceſſité de lutter long-tems contre des ennemis cachés, & de ſe donner bien des mouvemens, pour obtenir la liberté de retourner dans

1527. son Gouvernement, selon ses desirs & l'intérêt de sa Colonie.

En arrivant en Espagne, il avoit trouvé la Cour à Victoria, & l'avoit suivie pendant deux années entières, dans les Villes de Burgos, de Valladolid, de Madrid & de Tolede. Enfin l'Empereur partant de cette dernière pour se rendre à Seville, D. Diegue, qui ne se portoit pas bien, voulut encore le suivre, & résolut de prendre son chemin par Notre-Dame de Guadeloupe, qu'il étoit bien aise de visiter par dévotion. Il étoit plus malade qu'il ne pensoit; & Oviedo, qui étoit allé le voir deux jours avant son départ de Toledé, nous apprend qu'il n'omit rien pour le detourner de se mettre en chemin dans l'état où il étoit, & dans une saison fort incommode. Il ne réussit point à le persuader, non plus que ses autres amis; Diegue leur répondant qu'il desiroit aller faire une neuvaine à Notre-Dame de Guadeloupe, & qu'il espéroit recouvrer sa santé par l'intercession de la Mere de Dieu. Il partit donc de Tolede en litiere

P. 441.

XXV. Y meurt fort chrétiennement.

le 21 Février, & arriva le même jour à Montalvan, qui n'en est éloigné que de six lieues. Alors son mal augmenta tout-à-coup de telle sorte, qu'il vit bien que sa fin étoit proche. Il s'étoit confessé & avoit communié avant que de partir de Tolede; il employa tout le lendemain de son arrivée à Montalvan, à mettre ordre aux affaires de sa conscience; & le jour suivant, Vendredi 23 de Février, il expira dans les sentimens d'un parfait Chrétien.

1527.

XXVI. Etat de sa famille dans l'Isle Espagnole; son fils aîné Don Louis lui succede dans la Charge d'Amiral.

L'Amiral avoit laissé à Saint-Domingue toute sa famille, consistant en deux filles & trois fils. Les deux filles, qui étoient les aînées, se nommoient Philippine & Isabelle. Les trois fils étoient D. Louis, D. Diegue & D. Christophle. Le premier fut salué Amiral des Indes, dès qu'on eut appris la mort de son pere; mais il resta sans aucune autorité dans l'Isle Espagnole à cause de son bas âge. La Vice-Reine, Dona Maria de Tolede sa mere, crut que sa présence à la Cour pourroit achever ce que feu son mari avoit commencé, & s'embarqua pour l'Es-

1527. pagne, menant avec elle le second de ses fils & sa fille Isabelle. A son arrivée, elle trouva que l'Empereur étoit parti pour Boulogne, où il devoit recevoir la Couronne Impériale : cependant elle fut reçue avec beaucoup de distinction par l'Impératrice, qui quelque tems après maria Isabelle Colomb à D. Georges de Portugal, Comte de Gelves.

XXVII. Mort du célèbre Pierre de Cordoue.

Ce fut vers ce tems, ou peu après, que la Colonie de Saint-Domingue perdit un de ses Apôtres, & les Indiens le plus zèlé de leurs protecteurs ; la mort de Pierre de Cordoue ne pouvoit être qu'une grande perte pour les uns & pour les autres, ainsi que pour l'Eglise naissante de l'Amérique. Natif de la Ville de Cordoue, il s'étoit distingué, autant par l'innocence de ses mœurs, que par la beauté de son esprit, dans les écoles de Salamanque & de Saint-Thomas d'Avila ; il n'étoit néanmoins que dans sa vingt-huitième année, lorsque le zèle du salut des ames, & les ordres de ses Supérieurs le firent passer dans les Indes Occidentales, pour se donner

tout entier à l'inſtruction des Sauvages & à leur défenſe. 1527.

XXVIII. Quelle avoit été ſa vie,

Nous avons fait remarquer dans l'occaſion une partie de ce que la charité & la juſtice lui firent entreprendre pour remplir cet objet. Ni la groſſiereté des Indiens, ni les mauvais traitemens ou les menaces de leurs oppreſſeurs ne purent l'abattre ou le rebuter : il ſçut ſe roidir contre les obſtacles ; combattre en même-tems, par la patience & le travail, les vices des uns & des autres, & faire prendre enfin une nouvelle face à la Colonie de S. Domingue.

XXIX. Et la ſuite de ſes travaux apoſtoliques.

Lorſque la gloire de Dieu & la conſervation d'un grand peuple, qu'on écraſoit, le demanderent, Pierre de Cordoue ne craignit point de repaſſer les mers, & d'aller plaider la cauſe des Indiens dans le Conſeil même de Caſtille. Il fut un des premiers qui comprit d'abord tout ce que les départemens qu'on venoit d'établir dans l'Iſle Eſpagnole, avoient d'injuſte, & tout ce qu'ils pouvoient avoir de funeſte, tant pour la Religion, que pour les

1527. véritables intérêts du Roi Catholique : aussi fut-il le plus zèlé à s'y opposer de toutes ses forces ; & ce qu'il avoit fait sans succès, en présence des Juges Royaux, dans la Ville même de Saint-Domingue, il le fit bientôt après en présence de Sa Majesté & de tout son Conseil. On écouta ses raisons, on en sentit toute la force, & si on n'eut pas le courage ou la liberté de s'y rendre, parce que l'intérêt des Conquérans s'y opposoit, on eut le tems de s'en repentir, à proportion qu'on éprouva les suites affreuses de ces repartitions dans toutes les parties de l'Amérique, dans le Royaume du Perou, comme dans le Gouvernement de S. Domingue.

Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que ni la persévérance du serviteur de Dieu à défendre la cause de ces Indiens, ni sa modeste liberté à reprendre ce qu'il ne pouvoit approuver, ne lui firent rien perdre de la confiance de ceux qui gouvernoient, & qui se conduisoient par d'autres principes. Les Rois Catholiques, Ferdinand d'Ar-

ragon, Charles-Quint, & leurs principaux Miniſtres, lui donnerent dans toutes les occaſions des marques de leur eſtime. Ferdinand V, ſans lui accorder tout ce qu'il demandoit en faveur des Indiens, approuva fort le deſſein que Pierre de Cordoue avoit conçu d'aller annoncer l'Evangile aux Américains, dans des Provinces où les armes d'Eſpagne n'avoient pas été portées : mais en l'exhortant d'y envoyer quelques-uns de ſes Religieux, le Monarque lui déclara que ſon intention & ſon deſir étoit, qu'il s'arrêtât lui-même dans l'Iſle Eſpagnole, pour continuer à inſtruire ces peuples, & à les édifier comme il avoit fait juſqu'alors. 1527.

Après la mort de Ferdinand, le Cardinal Ximenès, Regent d'Eſpagne, fit quelque choſe de plus conforme aux vœux de cet homme Apoſtolique : car s'il n'abolit pas tout-à-fait les repartitions des Indiens, ce qui n'étoit preſque plus poſſible, il les modera beaucoup, & fit les plus ſages reglemens pour favoriſer l'inſtruction, la liberté &

le repos des Insulaires : & c'est ce
1527. que Pierre de Cordoue avoit toujours sollicité avec le plus d'ardeur. Le Cardinal Adrien (qui fut depuis Pape) usa de son droit d'Inquisiteur Général dans tous les Etats du Roi Catholique, pour communiquer la même qualité à Pierre de Cordoue, pour tout le pays découvert & à découvrir dans les Indes Occidentales.

Enfin nous avons vu que l'Empereur Charles-Quint, voyant que par l'inobservation des reglemens, les vexations & les plaintes continuoient toujours ; & l'importance, ainsi que le nombre de ses occupations, ne lui permettant pas de prendre une résolution fixe & invariable sur ce sujet, il crut devoir décharger sa conscience sur celle de quelques personnes, dont la capacité & la probité étoient généralement connues. Telle fut l'occasion qui engagea ce Prince à faire écrire aux deux Supérieurs des Dominicains & des Franciscains, qu'il leur donnoit toute son autorité touchant la manière d'en user

envers les Indiens, recommandant à l'un & à l'autre, d'impoſer à ces Inſulaires tel tribut & tel travail qu'ils jugeroient convenables. Si on ne nous a point appris le nom de ce Supérieur Franciſcain, qui mérita cette marque de confiance de la part de l'Empereur, nous ſçavons au moins que le Supérieur Dominicain, qui la partagea avec lui, étoit Pierre de Cordoue, qui vêcut encore environ deux ans dans l'exercice des travaux Apoſtoliques, & qui ne négligea aucun des moyens, que la Providence lui fournit, pour avancer l'œuvre de Dieu, & le bien tant ſpirituel que corporel des Inſulaires. 1527.

Parmi les premiers Prédicateurs & Propagateurs de la foi dans le Nouveau Monde, il en eſt peu dont les actions & les circonſtances de leurs fonctions, nous ſoient auſſi connues que celles de Pierre de Cordoue : & nous le devons aux mémoires de Las-Caſas, recueillis par les ſoins d'Antoine de Remezal, dans ſon Hiſtoire des Indes.

Nous pouvons terminer ce récit

1527. par l'éloge qu'a fait de cet homme Apoſtolique M. Sponde, dans le ſecond tome de ſes Annales. C'eſt ſur l'année 1527 qu'il parle ainſi.

XXX. Éloge de cet ami de Dieu, par M. Sponde.

» Dans le même-tems fleuriſſoit » dans les Indes Pierre de Cordoue, » Dominicain, homme très-célèbre » par tant & de ſi grands miracles, » qu'il paroiſſoit commander à la » mer, aux vents & aux tempêtes. » Ayant embraſſé l'Inſtitut des FF. » Prêcheurs à Salamanque en Eſ- » pagne, & devenu bientôt non » moins recommandable par ſa doc- » trine, que par ſes vertus, il fut » envoyé à l'Iſle Eſpagnole, où il » convertit un grand nombre d'In- » diens à la foi de Jeſus-Chriſt, fit » conſtruire pluſieurs Egliſes & plu- » ſieurs Monaſteres, dont il forma » la Province de Sainte-Croix.... » Il fit pluſieurs autres belles ac- » tions..... rapportées plus au long » par quelques autres Auteurs (1) ».

Spondanus tom. 2. annal. ad an. 1527 No. 20, p. 391.

(1) *Eodem anno floruit in Indiis* Petrus Cordubenſis, *Dominicanus, tot ac tantis miraculis clariſſimus, ut mari, & ventis, & tempeſtatibus videretur imperare. Qui ſalmanticæ in Hiſpaniâ ejus Ordinis inſtitutum pro-*

1527.

XXXI. Mort de l'Evêque de la Conception.

La mort de cet ami de Dieu avoit été précédée par celle de l'Evêque de la Conception, & de celui de Saint-Jean de Cuba. Le premier étoit Louis de Figueroa, Hieronimite; & le second, nommé Fernand de Méza, avoit pris l'habit des FF. Prêcheurs dans le Couvent de Saint Pierre Martir, à Tolede sa patrie. Déja célèbre Théologien, & un des plus distingués Prédicateurs, il avoit mérité la confiance du Roi Catholique, & de celui d'Angleterre, (Henri VII) auprès duquel il avoit été envoyé pour traiter du mariage de l'Infante Catherine d'Arragon, avec le Prince Artus. Plusieurs années après le succès de cette négociation, Fernand de Méza fut nommé par l'Empereur Charles-Quint premier Evêque de Saint-Jean de

---

fessus, cùm in virum perfectum Doctrinâ & Religione evasisset, in Hispaniolam insulam missus, multis Indorum ad fidem Christi conversis, plurimisque Monasteriis & Ecclesiis ædificatis, provinciam S. Crucis indidem condidit ... aliaque multa egregia præstitit ... quæ pleniùs apud alios auctores describuntur.

1527.

Fernandez, l. 1. c. 8. p. 32.

Fontana in The Dom. p. 182.

Cuba : Vincent Fontana dit, de la Havane, ſans doute parce que les Evêques de S. Jean de Cuba font leur réſidence ordinaire dans cette Ville, la plus conſidérable de toute l'Iſle. Cette nouvelle Egliſe, dit un Auteur, avoit beſoin d'un Prélat de la capacité & de la vigilance de celui-ci. Auſſi fut-il reçu avec des démonſtrations extraordinaires de joie par tous les Inſulaires, qui ſe promettoient tout de ſes ſoins & de ſa charité (1). Ils n'eurent pas cependant la conſolation de le poſſéder long-tems, car il n'avoit pas encore fini la ſeconde année de ſon Epiſcopat, qu'obligé de retourner en Eſpagne pour les affaires de ſon Diocèſe, il mourut à Tolede, au grand regret de tous

---

(1) *P. F. Bernardus (Fernandus de Meza) Toletanus natalium ſplendore, doctrinâ, atque ſacrâ prædicatione ſpectabilis, in ipſo fundationis limine, primus Cubenſis Epiſcopus renunciatus eſt, qui ad ſibi datam ſponſam properans ... Cubenſem urbem maximâ ſibi commiſſi populi exultatione ingreſſus eſt. At brevi tempore ibidem præfuit ; nam quievit in pace anno 1524, inquit Fernandes, &c.* Fontana, ut ſuprà.

ceux qui connoiſſoient ſa piété, ſes rares talens, & ſon amour pour les pauvres. Lopès, qui met ſa mort en l'année 1524, dit qu'il voulut être enterré avec ſes freres, dans l'Eglife de Saint Pierre Martyr, où il avoit fait ſes vœux de Religion. 1528.

XXXII. Evêchés réunis.

Il paroît que les trois Siéges Epiſcopaux, de Saint-Domingue, de la Conception & de Saint-Jean de Cuba, vacquoient au même-tems. Le Pape Clement VII, à la demande de l'Empereur, réunit les deux premiers, à cauſe de la modicité de leurs revenus; ce qui peut paroître ſurprenant, attendu ce qui a été dit de la richeſſe des mines du pays. La Ville de Saint-Domingue conſerva la dignité de Siége Epiſcopal, qui a été depuis érigé en Metropole, avec le droit de Primatie dans tout le Nouveau Monde.

XXXIII. D. Sebaſtien Ramirez eſt nommé en même tems Evêque de S. Domingue, & Préſident de l'Audience Royale.

Le Licencié D. Sebaſtien Ramirez de Fuente-Leal fut auſſitôt nommé pour occuper ce grand Siége, & déclaré Préſident de l'Audience Royale, avec la même autorité qui avoit été donnée au Pere Louis de Figueroa ſon prédéceſſeur. Dès qu'il

1528. fut ſacré, l'Empereur le preſſa de ſe rendre aux Indes; & parce que les derniers Evêques s'étoient plaints que les Juges Royaux empietoient ſans ceſſe ſur la Juriſdiction Eccléſiaſtique, Sa Majeſté donna de bons ordres pour empêcher cet abus. Elle tranſporta auſſi à l'Evêque de Saint-Domingue, & à celui de Saint-Yago, dans l'Iſle de Cuba, le pouvoir qu'elle avoit donné peu auparavant aux Supérieurs des Dominicains & des Franciſcains, au ſujet des Indiens, perſuadée que les choſes ſouffriroient moins de difficulté, étant décidées par des perſonnes de ce caractère & de cette autorité. Mais comme ces deux Prélats avoient encore peu d'expérience des affaires du Nouveau Monde, Sa Majeſté leur donna pour Adjoints, dans cette Commiſſion, D. Gonzalez de Guzman, Gouverneur de Cuba, & le Pere Pierre Mexia, Supérieur Général des Religieux de Saint François. Nous croyons que ce Pierre Mexia eſt le même qui avoit été déja joint au Pere Pierre de Cordoue dans la même Commiſſion.

1528.

XXXIV. Le Cacique Henry continue à inquiéter toute la Colonie.

Les nouveaux Prélats ne purent se rendre dans leurs Diocèses aussi promptement que le Prince le desiroit, & que l'état des affaires le demandoit. Cependant l'Isle Espagnole continuoit toujours à être dans la plus grande agitation, & dans de vives allarmes, par la révolte des Indiens attachés au Cacique Henri. Le Pere Remi, dont nous avons déja parlé, s'étoit laissé persuader d'aller une seconde fois trouver le Chef des rebelles, & il y avoit été accompagné par un Cacique Chrétien, nommé Rodrigue, fort affectionné à la Nation Espagnole. Mais peu s'en étoit fallu que le bon Pere n'eût été massacré par les Barbares, & Rodrigue n'en avoit pas été quitte pour la peur, les Indiens le regardant comme un homme qui trahissoit sa Nation, l'avoient arrêté & pendu à un arbre. On avoit ensuite essayé de les diviser, en faisant les plus magnifiques promesses à ceux qui reviendroient dans la Colonie; & cette démarche n'ayant encore rien produit, on avoit fait un effort pour les dompter, puisqu'on désespéroit de les gagner.

1528.

XXXV.

Vains efforts des Castillans. Le Cacique prend de nouvelles mesures pour réunir & discipliner ses troupes.

Trois corps de bonnes troupes pénétrerent en même-tems, & par trois différens endroits, dans le Baoruco, & y eurent d'abord quelque avantage; mais le Cacique ayant fait retirer tout son monde dans les lieux les plus inaccessibles, les Castillans n'oserent les y suivre & s'en retournerent. D'un autre côté Henri n'avoit pas toujours été le maître d'empêcher bien des désordres, qui se commettoient par les rebelles dans les habitations Espagnoles, parce que plusieurs avanturiers de sa nation, s'étant faits Chefs de bande, ne le reconnoissoient point pour leur Général, & n'avoient pas à beaucoup près, ni sa modération, ni sa prudence. Il vint toutefois à bout avec le tems de les réunir tous sous ses ordres; mais si la guerre en devint moins préjudiciable aux particuliers, par le bon ordre qu'il établit dans ces nouvelles troupes, & par la résolution où il se maintint de ne pas combattre, si on ne l'attaquoit, elle en étoit devenue beaucoup plus difficile à finir. C'étoit la situation où se trouvoient les

choses, lorsque D. Sebastien Ramirez arriva à l'Isle Espagnole; & il y a bien de l'apparence, que s'il entreprit de finir cette guerre, ce fut plutôt pour obéir aux ordres précis qu'il en avoit reçus, que dans l'espérance d'y réussir; car il trouva les Espagnols extrêmement découragés. Au reste on ne pouvoit guères s'y prendre mieux qu'il fit. 1528.

XXXVI. Diligence du nouveau Président pour finir cette guerre.

Il leva 150 hommes, dont il donna le commandement à un vieux Gentilhomme de Ledesma, nommé Saint-Michel, qui étoit venu fort jeune dans l'Isle du tems de Christophle Colomb, & s'étoit établi à Bonao. Il avoit servi dans toutes les guerres avec honneur, & s'étoit si bien accoutumé à marcher dans les endroits les plus difficiles, qu'aucun Indien ne sçavoit s'en tirer mieux que lui, ni grimper avec plus de facilité sur les montagnes les plus hautes & les plus escarpées. Il entra avec ses soldats dans les endroits les plus impénétrables du Baoruco, & il suivit le Cacique de défilé en défilé, avec une diligence incroyable. Il s'en approcha enfin de

Hist. de St. Dom. p. 447.

1528. telle ſorte, qu'un jour il ſe trouverent chacun ſur le ſommet d'une montagne, ayant entr'eux une eſpéce de ravine fort creuſe, où couloit un ruiſſeau aſſez profond. Ils étoient ſi proches, qu'ils pouvoient ſe parler, & ils commencerent par convenir d'une tréve pour quelques jours. Ils eurent enſuite quelques entretiens, dans l'un deſquels le Capitaine Eſpagnol demanda au Cacique, ſi une bonne paix ne lui paroiſſoit pas plus ſouhaitable pour lui, que la ſituation où il ſe trouvoit : il ajouta qu'il avoit pouvoir de traiter avec lui, à des conditions dont il ſe flattoit qu'il ſeroit content ; qu'on lui permettoit de choiſir tel endroit de l'Iſle, qu'il trouveroit plus à ſa bienſéance, & d'y vivre avec les ſiens dans une indépendance entière ; qu'on exigeoit de lui, pour toute condition, la reſtitution de l'or que ſes gens avoient enlevé depuis peu à des Eſpagnols venus de Terre-ferme, après les avoir maſſacrés.

XXXVII. Ouvertures de paix : ce

Henri répondit à cette propoſition, qu'il ne tenoit pas à lui que la

paix ne ſe conclût, qu'il ne vouloit de mal à perſonne, mais qu'il n'étoit pas de ſa prudence de ſe remettre à la diſcrétion de gens qui lui avoient ſi ſouvent manqué de parole : que ſi néanmoins on pouvoit lui donner des aſſurances capables de lever toutes ſes craintes & ſes ſoupçons, il ne s'éloigneroit pas des voies d'accommodement. Alors Saint-Michel lui montra ſon plein pouvoir, & après quelques autres diſcours, les deux Chefs convinrent d'un rendez-vous ſur le bord de la mer, où chacun ne pourroit amener que huit hommes. Henri ſe trouva exactement au lieu marqué, & y prévint même l'heure dont on étoit convenu. Il avoit fait apporter tout l'or que les Eſpagnols redemandoient, & préparer ſous une feuillée un grand repas pour regaler Saint-Michel. Celui-ci de ſon côté avoit fait les mêmes préparatifs ; mais quoiqu'il agît ſincerement, il s'aviſa mal-à-propos d'une manœuvre qui gâta tout.

1528.

qui la fait manquer.

Il y avoit auprès de-là un navire Eſpagnol ; Saint-Michel fit prier celui

XXXVIII. Conduite du Cacique vis-

1528.

à-vis d'un Officier Espagnol qu'il estime ; on garde une treve de quatre ans sans en être convenu.

qui le commandoit de s'approcher ; & celui-ci y ayant consenti, Henri fut assez surpris de voir arriver en même-tems Saint-Michel par terre, tambour battant & enseignes déployées, & un navire qui sembloit avoir envie de tenter une descente. Le parti qu'il prit alors, fut de se retirer & de s'aller mettre en sûreté ; mais il laissa son escorte au lieu destiné à la conférence, & ordonna à celui qui la commandoit, de dire au Capitaine Espagnol, qu'une incommodité subite l'avoit empêché d'attendre plus long-tems, de lui servir le repas préparé, de lui remettre tout l'or qu'il lui avoit redemandé, & de lui témoigner le desir sincère qu'il avoit de bien vivre avec tout le monde. Ses ordres furent ponctuellement exécutés ; S. Michel parut fort mortifié de ne point trouver le Cacique, & témoigna assez qu'il soupçonnoit la véritable cause de sa retraite. Il ne laissa pas de faire beaucoup d'amitié aux Indiens, il accepta l'or qu'ils lui présenterent, se mit même à table, leur marqua l'estime qu'il faisoit

de

de leur Chef, & les pria de lui dire qu'il vouloit être de ses amis, & qu'il l'exhortoit à faire cesser de sa part toute hostilité, comme il se faisoit fort de les faire cesser de la part des Espagnols. En effet, on fut près de quatre ans depuis cette négociation, sans entendre parler du Cacique ni de ses gens ; & le Président profita de cette tranquillité pour mettre en exécution plusieurs Réglemens dont l'Empereur l'avoit chargé. 1529.

XXXIX. Grandes qualités & belles actions du Président D. Ramirez.

D. Sébastien Ramirez n'étoit arrivé à l'Espagnole que sur la fin de 1528, & l'on ne fut pas long-tems sans reconnoître le trésor qu'on possédoit dans la personne d'un Prélat doué des plus belles qualités, & orné de toutes les vertus chrétiennes & pastorales. Ses actions le louent plus noblement que tous les éloges qu'en ont fait les Historiens. Il suffit de dire ici que les principales Provinces qui composoient alors l'Empire Espagnol dans l'Amérique, & que l'Evêque de Saint-Domingue gouverna presque toutes l'une après l'autre, n'ont jamais été mieux reglées que sous son administration. Il

1529. crut devoir ſes premiers ſoins, dès qu'il fut dans ſon Diocèſe, à y rétablir la paix & la bonne intelligence; ce qui étoit devenu moins difficile par la mort de Paſſamonté. Il vuida en peu de tems, ou il accommoda tous les procès entre les Particuliers. Il fit comprendre à ceux qui étoient en place, que leur intérêt & celui de la Colonie, demandoient qu'ils agiſſent toujours de concert entr'eux & avec lui; & pour s'attacher le peu d'Indiens qui reſtoient encore ſoumis aux Eſpagnols, il inſtitua une Ecole en leur faveur, & prit les plus juſtes meſures pour empêcher qu'on ne les moleſtât en rien.

Hiſt. de St. Dom. t. 6. p. 445.

XL. Nouvelles délibérations en Eſpagne, touchant les Indiens.

C'étoit ce que l'Empereur avoit le plus à cœur. Cette année même 1529, il s'étoit tenu par ſon ordre une grande aſſemblée des plus habiles Théologiens & Juriſconſultes d'Eſpagne, pour examiner ce point ſi ſouvent diſcuté, s'il étoit permis de donner les Indiens en tutelle & en commande. Toutes les fois que cette matiere avoit été miſe en délibération, les ſentimens s'étoient trouvés extrêmement partagés, & ils ne

le furent pas moins dans cette occasion, malgré les desirs & l'intérêt qu'avoit le Prince de les réunir. 1529.

Les plus ardens défenseurs des départemens, & ceux qui parloient pour eux, posoient pour principe que le Nouveau Monde seroit plus à charge, qu'utile à l'Etat, si l'on en usoit autrement, & qu'aucun Particulier ne trouveroit son avantage à s'y établir, d'où s'ensuivroit le dépérissement de toutes ces Colonies. Or, ajoutoit-on, n'y auroit-il pas de l'injustice à obliger le Prince de se priver des profits de tant de conquêtes, qui lui ont coûté des sommes immenses; & ses Sujets, de ce qu'ils ont acquis au péril de leur vie, & après tant de fatigues? Où est donc le grand mal d'assujettir au travail & à la dépendance, des peuples incapables de se conduire eux-mêmes, sans prévoyance, sans aucune sorte de soin, tant qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, sujets aux vices les plus infâmes, poussant pour la plupart l'inhumanité à des excès inconnus dans les autres parties du monde; asservis d'une

P. 454.
XLI.
Déclamations toujours outrées contre les sauvages.

1529. maniere sensible au démon, dont ils sont le jouet, qu'on ne peut s'assurer de voir vivre en hommes, beaucoup moins en Chrétiens, qu'autant qu'on sera en état de les y contraindre? Ils ajoutoient que parmi ceux qui pensoient autrement, on ne connoissoit que deux sortes de personnes; les uns sans expérience, que la moindre idée de servitude effrayoit, & qui ne vouloient pas approfondir les raisons qu'on avoit de mettre ces Nations sous le joug; les autres, gens passionnés, qui agissoient bien moins par le mouvement d'un vrai zèle & d'une charité sincère, que par l'esprit d'ambition, qui les portoit à vouloir dominer seuls sur ces peuples.

XLII. Leurs Défenseurs répliquent avec plus de vérité & de solidité.

Ceux qui soutenoient le sentiment contraire, prétendoient qu'on supposoit aux Indiens des vices qu'ils n'avoient pas, ou qu'on les exagéroit du moins considérablement, pour avoir une raison plausible de les opprimer; qu'on avoit d'autant plus mauvaise grace de leur ôter la liberté, par le motif de les faire vivre en hommes & en chrétiens, que

jusqu'alors on ne s'en étoit servi que comme on fait ailleurs des bêtes de charge, ensorte qu'on avoit bien plus travaillé à les abrutir, qu'à leur ouvrir & leur éclairer l'esprit; qu'il n'étoit pas vrai qu'on ne pût tirer aucun avantage du Nouveau Monde, si l'on ne maintenoit les départemens; mais que quand cela seroit, ce n'étoit pas une raison pour réduire en captivité des hommes libres, dont on n'avoit reçu aucun tort.

1529.

XLIII. Sage resolution du Conseil, qui révolte la cupidité.

Les plus raisonnables, parmi ceux qui n'avoient pris aucun parti à ce sujet, convenoient que rien n'étoit moins soutenable dans la pratique que les départemens, sur le pied où on les avoit mis; rien de plus tyrannique, rien qui choquât davantage toutes les loix divines & humaines; & dût-on supposer ces peuples plongés dans les vices les plus honteux, & plus incapables encore qu'on ne les faisoit, de se conduire par la raison, rien ne peut excuser les cruautés inouies qu'on exerçoit contr'eux. Enfin la délibération de l'assemblée fut, qu'il falloit les laisser jouir d'une liberté entiere, tant

1529. qu'ils ne prendroient point les armes contre les Chrétiens ; les traiter comme les autres Sujets de la Couronne; leur envoyer des Missionnaires pour leur prêcher l'Evangile, & les obliger seulement à payer la dixme à l'Eglise, & un tribut annuel au Prince ; le tout suivant leurs facultés. Cette décision révolta étrangement les Concessionnaires, & leurs cris étant venus jusqu'aux oreilles de l'Empereur, ce Prince se trouva dans une plus grande incertitude que jamais.

XLIV. Les Corsaires commencent à troubler le commerce des Colonies.

Les attentions de l'Evêque-Président de l'Audience Royale, se portoient plus directement au bien public de la Colonie. Celle de l'Isle Espagnole risquoit beaucoup, par les entreprises des Corsaires de France & d'Angleterre, qui commençoient à se multiplier dans les mers du Nouveau Monde, & y troubloient fort le commerce des Espagnols. Il étoit aisé de prévoir que ces Pirates, ayant une fois pris ce chemin-là, n'ayant pour l'ordinaire rien à perdre, étant tous gens déterminés & aguerris, & la plûpart

des navires qui alloient d'Amérique en Eſpagne, étant très-richement chargés, ils cauſeroient de grandes pertes aux nouvelles Colonies, ſi on n'avoit ſoin de ne laiſſer partir aucun bâtiment, que ſous une bonne eſcorte, ce qui ſeroit d'une grande dépenſe; mais ce n'étoit pas encore-là ce qui inquiétoit davantage le Préſident. Les Eſpagnols étoient eux-mêmes des Corſaires beaucoup plus à craindre que les étrangers; ils pilloient également & les effets du Prince, & ceux des Particuliers; d'où il arrivoit que pluſieurs Habitans ſe trouvoient tout-à-coup ruinés, & quittoient un pays, où ils étoient ſans reſſource, pour aller chercher ailleurs de quoi réparer les débris de leur fortune. Par-là l'Iſle Eſpagnole, qui fut d'abord la plus maltraitée, parce qu'elle étoit la plus fréquentée & la plus riche, ſe trouva tout-à-coup preſque déſerte. 1529.

XLV. Ce qui empêche d'arrêter efficacement le mal.

Deux choſes empêchoient, ſurtout, qu'on ne remédiât à un ſi criant déſordre; la première, que les coupables n'étoient pas aiſés à connoître, ou trouvoient des aziles

1529. aſſurés juſques dans les navires, qui auroient dû leur donner la chaſſe ; la ſeconde étoit la mauvaiſe diſpoſition du Gouvernement. Depuis quelque tems les Juriſdictions indépendantes & ſupérieures s'étoient fort multipliées, les Gouverneurs particuliers ne recevoient la loi de perſonne, & eux-mêmes n'étoient guères en état de ſe faire obéir ; d'où il arrivoit que tout étoit plein de troubles & de déſordres, que les Edits de la Cour n'étoient point reſpectés, que les crimes demeuroient impunis & ſe commettoient ſans honte ; que les biens, l'honneur & la vie des Habitans n'étoient point en ſûreté ; que les Commandans qui vouloient faire leur devoir, ne remportoient ſouvent d'autre prix de leur zèle, qu'une mort violente ; & que chacun équipant en fraude des navires, ſoit pour la chaſſe des eſclaves, ou pour faire ſon commerce ; pluſieurs, ou faute d'expérience & d'habileté, ou par la trahiſon de leurs Facteurs, mettoient en mer des bâtimens mal armés, & qui ne valoient rien, que la moindre tempête

faiſoit périr, ou qui devenoient la proye des Corſaires, d'où s'enſuivoit la ruine totale des Armateurs, & une grande diminution du commerce. 1529.

XLVI. Le Préſident en cherche le remede : ce qui eſt réſolu dans une aſſemblée générale.

Tout cela fut repréſenté par le Prélat dans une aſſemblée générale de tous les ordres de la Colonie, qu'il convoqua exprès. Comme il parloit à gens qui connoiſſoient toute l'étendue du mal, & qui étoient intéreſſés à y chercher un prompt remède, tous entrerent aiſément dans ſes vues ; & après bien des délibérations, on convint des articles ſuivans, qu'il ſe chargea de propoſer au Conſeil des Indes au nom de l'Aſſemblée. 1°. Qu'il étoit abſolument néceſſaire d'établir dans le Nouveau Monde un poſte qui fût comme le centre du commerce ; de ne rien négliger pour le fortifier & le mettre à l'abri de toute inſulte, & que pour cela il falloit choiſir un Port où il y eût une Audience Royale, avec une garniſon capable de faire reſpecter ſes Arrêts, & les Ordonnances du Prince ; que tous les navires qui ſortiroient d'Eſpagne

1529. pour le Nouveau Monde, fuſſent obligés de ſe rendre en droiture dans ce Port pour y recevoir leur deſtination ; & qu'après qu'ils auroient chargé, ils retournaſſent au même Port pour y être viſités, & pour y prendre un certificat de la bonne conduite des équipages, & qu'ils avoient payé les droits du Roi ; ſans quoi les Capitaines ſeroient punis ſuivant la qualité de leur délit. Il y avoit touchant cet article pluſieurs autres Réglemens que je paſſe, pour ne pas entrer dans un trop grand détail.

2°. Qu'aucun lieu du Nouveau Monde ne convenoit mieux pour ce deſſein, que Saint-Domingue, ou du moins quelqu'autre Port de l'Iſle Eſpagnole ; qu'on trouvoit dans cette Iſle toutes les choſes néceſſaires à la navigation, ſoit pour la conſtruction des vaiſſeaux, ſoit pour les proviſions de guerre & de bouche ; qu'elle ſeule étoit capable de fournir des vivres en abondance à tous les navires qui feroient le commerce des Indes, en quelque nombre qu'ils fuſſent ; que cela auroit

1529.

XLVII. Excellens moyens de rétablir & d'enrichir l'Isle,

encore un autre bon effet, qui seroit de peupler une Isle, à laquelle il ne manquoit que des Habitans, pour être le pays du monde le plus riche; & que le Port, qui seroit destiné à l'entrepôt général, deviendroit dans peu une Ville aussi célèbre, que pouvoit l'être alors Londres & Palerme; qu'il arriveroit de-là que ce grand concours animant tous les Habitans à travailler, chacun suivant la nature de son terrein, & les mettant en état de faire de grandes entreprises; l'or, l'argent, & les autres métaux; le sucre, la casse, le gingembre & les autres marchandises, y entretiendroient un commerce, qui seul seroit capable d'enrichir l'Espagne; que le pays se remplissant d'Espagnols, on y pourroit multiplier les Negres, sans craindre qu'ils prévalussent; qu'il y auroit aussi beaucoup moins à craindre des autres désordres, quand tout seroit en regle, la justice bien administrée, l'autorité armée, & tout le monde utilement occupé; qu'on sçauroit tout ce qui sortiroit chaque mois des Indes, & jusqu'où

monteroit le commerce qui s'y feroit, par conſéquent les droits du Prince ne feroient pas ſujets à être fraudés. Enfin que les mêmes raiſons qui avoient porté les Rois Catholiques à ordonner, dès le commencement, que tout ce qui entreroit des Indes en Eſpagne ſeroit déchargé à Seville, étoient encore plus fortes, pour engager Sa Majeſté Impériale à regler que tout ce qui ſortiroit d'Eſpagne ſeroit débarqué dans un Port du Nouveau Monde.

1529.

Après avoir ainſi établi la néceſſité & les avantages d'un pareil établiſſement, l'Aſſemblée répondit par avance aux objections qu'on pourroit lui faire contre ce projet. La première regardoit l'Audience royale du Mexique, dont on pouvoit craindre que l'autorité ne fût fort diminuée par le grand crédit qu'on donneroit à celle de Saint-Domingue ; à quoi on répondit qu'on ne ſouſtrayoit rien à la Juriſdiction de ce Tribunal, qu'un peu de caſuel, qui ne méritoit pas qu'on y fît attention ; mais que quand il en de-

vroit souffrir, l'intérêt général devoit l'emporter sur le particulier, & que si l'on préféroit l'Isle Espagnole à la nouvelle Espagne, pour le dessein que l'on formoit, c'est que la situation de l'une y étoit beaucoup plus propre que celle de l'autre. On pouvoit encore objecter, que si tous les navires des Indes se trouvoient dans une espece de nécessité de se fournir de vivres dans une même Colonie, on les y mettroit à quel prix on voudroit; ce qui feroit établir un monopole extrêmement préjudiciable au commerce; mais l'Assemblée s'attacha à faire voir qu'il en arriveroit tout le contraire, puisque les Habitans, surs du débit de leurs denrées, travailleroient à l'envi à cultiver les terres, & entretiendroient l'abondance dans l'Isle. D'ailleurs, que quand on acheteroit un peu plus cher les provisions de bouche, on en seroit bien dédommagé par le prix du fret, que la sûreté de la navigation autoriseroit les Armateurs à hausser à proportion. Enfin on ajoutoit que la banque de Seville

1529.

XLVIII. Sans exécution.

1532. gagneroit beaucoup à cet établissement, parce que les risques de la mer, des corsaires, & de la contrebande étant bien moins grands, il se trouveroit un nombre bien plus considérable de gens qui armeroient ou assureroient des navires. Le projet étoit beau, mais il échoua.

XLIX. La guerre se rallume : l'Empereur envoye un Officier de distinction avec une lettre adressée au Cacique D. Henry.

Cependant la guerre avoit recommencé plus vivement que jamais avec le Cacique Henri, dont les troupes étoient considérablement grossies. Au mois d'Avril de l'année 1532, un de ses partis courut jusqu'à Puerto-Real, où il coupa la gorge à un Habitant, à sa femme, à ses deux enfans, & à quatorze Indiens qui étoient à leur service. Nul endroit de l'Isle n'etoit plus à l'abri de leurs hostilités, & les choses allerent si loin que l'Empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre, ou d'abandonner l'Isle Espagnole, prit enfin des mesures qui furent efficaces pour rétablir la paix. Il venoit de nommer pour Gouverneur de la Castille d'or, un Officier d'un grand mérite, & d'une expérience consommée dans les affaires

des Indes, appellé François de Barrio Nuevo. Il lui ordonna de passer à Saint-Domingue avec 200 hommes d'élite, & de ne point sortir de l'Isle qu'il ne l'eût entiérement pacifiée, de quelque maniere que ce fût : il lui donna pour cela un plein pouvoir absolu, à condition seulement qu'il sauvât l'honneur de la nation ; il lui recommanda même de commencer par tenter les voies de la douceur, & il lui remit une lettre pour Henri, par laquelle Sa Majesté Impériale convioit ce Cacique à rentrer dans l'obéissance, lui offroit une amnistie, sans aucune réserve, pour lui & pour les siens, & le menaçoit de tout le poids de sa puissance & de son indignation, s'il refusoit ces offres & persistoit dans sa révolte. 1532.

L. Délibération dans une assemblée générale de la Colonie.

Ce Prince avoit tellement à cœur la consommation de cette affaire, que n'y ayant point d'autre vaisseau qui fût prêt à mettre à la voile, que celui qui l'avoit porté en Espagne, il le donna à Barrio Nuevo, qui ne perdit pas un moment de tems pour se rendre à l'Isle Espagnole. Il pré-

ſenta en arrivant ſes proviſions à
1532. l'Audience Royale, & il rendit une
lettre de l'Empereur à l'Amiral. Ce
jeune Seigneur étoit toujours demeuré
dans l'Iſle Eſpagnole, & quoiqu'il
n'y eût aucune autorité, par
rapport au Gouvernement, on ne
laiſſoit pas d'y avoir pour lui de fort
grands égards, & de lui rendre tous
les honneurs dus à ſon ſang, qui,
du côté maternel, étoit uni à celui
de l'Empereur-même, aux ſervices
de ſon pere & de ſon ayeul, & à ſa
dignité. Le Gouverneur de la Caſtille
d'or voulut enſuite, en homme
ſage, qu'on délibérât ſur le ſujet de
ſa commiſſion, & ſur les moyens de
l'exécuter ; mais les Auditeurs refuſerent
de ſe charger ſeuls d'une délibération
de cette conſéquence. Ils
convoquerent une Aſſemblée générale,
où fut appellé tout ce qui ſe
trouvoit alors dans la Capitale, ou
dans les environs, de perſonnes
diſtinguées par leurs emplois, &
par leur expérience ; & comme les
ſentimens y furent extrêmement partagés,
on chargea quatre des plus
anciens Habitans des Indes de con-

férer entr'eux, & de donner par écrit leur avis commun, quand ils en seroient convenus. 1532.

II. Résultat de la délibération.

Ils eurent plusieurs conférences, & le résultat fut que les choses n'étant plus dans la même situation où elles étoient lorsque S. M. Impériale avoit été suppliée d'y mettre ordre; les mesures qu'elle avoit prises pour cela n'étoient plus, pour la plûpart, d'aucune néceffité; que les 200 hommes de troupes que Barrio Nuevo avoit amenés, étoient sur-tout fort inutiles pour une guerre qui demandoit des soldats accoutumés au pays; qu'il falloit s'en tenir aux Milices, & continuer la guerre sur le plan qu'on avoit imaginé depuis quelque tems, & dont on se trouvoit bien. Ce plan consistoit à placer des bandes de 15 ou 20 soldats dans tous les endroits où les Indiens avoient accoutumé de passer pour venir piller le pays, & se fournir des choses dont ils avoient besoin, & où on pouvoit les surprendre ou les combattre avec avantage; par-là on les affoiblissoit, ou du moins on les obligeoit à rester dans leurs monta-

1532. tagnes. Les quatre Députés ajoutoient qu'il n'y avoit néanmoins aucun inconvénient à ce que l'Officier envoyé par l'Empereur prît avec lui trois ou quatre de ces troupes de Milices, se fît accompagner de quelques Religieux, pénétrât le plus avant qu'il feroit possible dans les montagnes de Baoruco, & tâchât de joindre le Cacique Henri pour lui rendre la lettre de l'Empereur; enfin qu'il n'omît rien, s'il le rencontroit, pour l'engager à une paix solide & durable.

LII. L'Officier envoyé approuve le projet, & s'offre à tenter de l'exécuter.

L'Audience Royale ayant reçu cet avis le communiqua à Barrio Nuevo, qui l'approuva fort, déclara qu'il s'en rapportoit sans peine au sentiment de ceux qui devoient mieux sçavoir que lui ce qui convenoit, & assura qu'il exécuteroit avec plaisir tout ce qui lui seroit marqué. On lui donna donc 30 hommes, résolus à le suivre par-tout, & l'on y joignit un pareil nombre d'Indiens fidèles, pour le servir & le guider dans les montagnes. On nomma quelques Peres Franciscains pour l'accompagner, & on choisit ces

Religieux préférablement aux autres, parce que Henri avoit été élevé chez eux, & avoit toujours témoigné beaucoup de vénération pour leur robe. Enfin on arma une caravelle à Saint-Domingue, pour porter ce Général & sa troupe jusqu'à l'endroit où l'on entre dans les montagnes. Ces préparatifs occupérent tout le reste de l'année 1532, & les premiers mois de la suivante. La caravelle en mit ensuite deux entiers à ranger la côte jusqu'au Port d'Yaquimo, parce que le Général envoyoit souvent sa chaloupe à terre, pour tâcher d'y avoir des nouvelles du Cacique Henri; mais il n'en apprit aucune. 1533.

LIII. Il se met en campagne avec peu de troupes, & il écrit au Cacique par un Indien, qui disparoît sans avoir rendu la lettre.

Le Port d'Yaquimo est formé par une assez belle riviere, que le Général remonta le plus loin qu'il pût. Il trouva d'abord une case Indienne où il ne se rencontra personne, & un peu plus haut un champ ensemencé; mais il ne voulut pas qu'on touchât ni à la case ni au champ: peu de tems après, sur quelques indices qu'il eut que Henry n'étoit pas loin, il lui écrivit pour lui donner

avis de ſon arrivée, l'inſtruire de
1533. ſa commiſſion, & l'informer qu'il avoit une lettre de l'Empereur à lui rendre. Il envoya la ſienne par un Indien, qui s'offrit de lui-même à chercher le Cacique, & qui ſe fit fort de le trouver; mais cet homme ne parut plus, & l'on n'en eut aucune nouvelle. Après qu'on l'eut attendu 20 jours, le Général entra dans les défilés des montagnes, & après trois jours d'une marche qu'il n'auroit jamais pû ſoutenir, s'il n'en avoit fait l'apprentiſſage dans les montagnes de Porto-Ric, il apprit par des Indiens que le Cacique étoit dans une lagune, que les Eſpagnols appelloient la lagune du Commandeur, & qui a deux lieues de circuit; c'eſt apparemment une des deux parties du lac de Xaragua dont nous avons parlé; mais il y avoit encore huit lieues à faire pour aller juſques-là, & le chemin paroiſſoit impraticable à tout autre qu'à des Indiens. Les Eſpagnols obſerverent auſſi que ſur toute la route qu'ils avoient faite juſques-là, il n'y avoit pas une ſeule branche coupée aux

arbres, ni aucune trace par où l'on pût connoître qu'on y eût passé : c'étoit une précaution du Cacique pour empêcher qu'on ne découvrît sa retraite. 1533.

LIV. Courage & fermeté de cet Officier.

Il falloit avoir autant de courage qu'en avoit le Général Espagnol, pour s'engager plus avant dans un pays inconnu, & où à chaque pas il trouvoit des difficultés capables d'effrayer les plus hardis : mais rien ne l'arrêta. Il arriva enfin à un village, dont les maisons étoient assez bien bâties, où il y avoit des vivres en abondance, & toutes les commodités dont ces peuples pouvoient avoir l'idée. Il ne voulut pas encore permettre qu'on y prît rien, quoiqu'il n'y eût pas une ame dedans ; il consentit seulement qu'on en emportât quelques calebasses, qu'il fit remplir d'eau, dont il avoit un extrême besoin. Au sortir de-là, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans le bois, & y étant entré, il sçut que le Cacique étoit à une demi lieue de-là ; mais que pour aller à lui, il falloit marcher dans la lagune, ayant de l'eau jus-

1533. qu'aux genoux, & quelquefois jusqu'à la ceinture, puis traverser un défilé de montagnes très-difficiles.

LV. Rencontre de quelques Indiens du Cacique,

Il étoit trop avancé pour reculer, il s'approcha de la lagune, & ayant apperçu des Indiens qui étoient dans un canot, il envoya leur demander s'ils n'avoient point vu un homme de leur nation, qui portoit une lettre à leur Chef. Ils répondirent que non; mais que le Cacique étoit informé de l'arrivée d'un Officier, qui avoit une lettre à lui remettre de la part de l'Empereur. Sur cette réponse, Bario-Nuevo ne fit plus aucune difficulté de s'approcher, & pria ces Insulaires de vouloir bien prendre dans leur canot une femme Indienne, & la conduire à leur Chef, chez qui elle avoit demeuré, & qu'elle instruiroit du sujet de sa venue. Ils lui répondirent que cela n'étoit pas nécessaire, que leur Seigneur étoit instruit de tout, & qu'ils n'oseroient prendre sur eux de faire ce qu'il souhaitoit. Ils se rendirent pourtant à ses instances; mais comme ils ne voulurent jamais s'approcher du bord, l'Indienne fut obli-

gée, pour s'embarquer, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

1533.

LVI. Qui n'est plus éloigné, mais le trajet est des plus difficiles & des plus dangereux.

Le lendemain de bon matin il parut deux canots, dans l'un desquels étoit l'Indienne, avec un parent du Cacique, nommé Martin d'Alfaro, suivi d'une troupe fort leste de soldats Indiens, armés de lances & d'épées. Le canot vint débarquer auprès des Espagnols : Bario-Nuevo s'avança seul, Alfaro en fit de même, & ordonna à ses gens de s'éloigner, puis ayant salué le Général, il lui fit les excuses du Cacique, de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même lui rendre ses devoirs ; une incommodité, qui lui étoit survenue, en ayant été l'unique cause. » Mais » puisque vous avez tant fait, ajou» ta-t-il, que de venir jusqu'ici, » Henri se flatte que vous voudrez » bien vous transporter jusqu'au lieu » où il est arrêté ». Le Géneral reçut ce compliment d'une manière également noble & affable, & consentit d'aller trouver le Cacique. Ses gens firent en vain tous leurs efforts pour l'en détourner : il ne prit même avec lui que quinze hom-

1533. mes ; & ſans autres armes qu'une eſpéce d'eſponton, qu'il tenoit à la main, & ſon épée au côté, il s'abandonna à la conduite de Martin d'Alfaro. Cet Indien le mena par des chemins ſi rudes & ſi embarraſſés, que ſouvent il étoit obligé de marcher ſur les mains autant que ſur les pieds. Ses gens ſe laſſerent bientôt, & vouloient l'engager à retourner ſur ſes pas, en lui repréſentant que le Cacique, ou ſe mocquoit de lui, ou avoit deſſein de le faire perir ; mais il leur ferma la bouche, en leur diſant : » Je ne » contrains perſonne de me ſuivre ; » quiconque a peur peut s'en re- » tourner ; pour moi, duſſe-je de- » meurer ſeul, je ſuis réſolu d'aller » juſqu'au bout : en acceptant la » commiſſion, dont l'Empereur mon » Maître m'a honoré, j'en ai com- » pris la difficulté, & je me ſuis » attendu à tout : ſi j'y laiſſe la vie, » je perirai content, puiſque ce ſera » en faiſant mon devoir ».

LVII. Première entrevue de l'Officier Eſpagnol & du Cacique.

Le courage ne ſoutint pourtant pas long-tems Barrio-Nuevo, & il ſe trouva tout-à-coup ſi épuiſé de fatigues,

fatigues, qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre un peu de repos. 1533.
Le bois néanmoins commençoit à s'éclaircir, & l'on découvroit à travers les arbres la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants à la priere du Général, & demanda de sa part au Cacique, où & comment il vouloit que l'entrevue se fît. Henri commença par gronder fort Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y travailler sur le champ, puis il envoya dire au Général qu'il pouvoit avancer en toute sûreté. Barrio-Nuevo se remit aussitôt en marche, & Henri le voyant venir dans un état à faire peur, il courut au-devant de lui, & fit paroître une très-grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général répondit à ces honnêtetés d'une manière polie, mais qui ne laissoit pas de faire sentir au Cacique, qu'il n'en avoit pas usé avec lui comme il convenoit, à l'égard d'une personne de son rang & d'un envoyé de l'Empereur. Henri s'excusa le mieux qu'il lui fut possible, & prenant le Général par

1533. la main, il le conduisit sous un grand arbre, où ils s'assirent tous deux sur des couvertures de coton qu'on y avoit étendues exprès. Dès qu'ils y furent, cinq ou six Capitaines Indiens vinrent saluer Barrio-Nuevo, puis allerent se mettre à la tête de soixante soldats armés de boucliers, d'épées & de casques. Les Capitaines étoient armés de même, mais ils avoient des pennaches à leurs casques, & tous s'étoient entouré le corps de grosses cordes teintes en rouge, & qui leur faisoient comme une manière de cuirasse. Les deux Chefs, après un court entretien qui se passa en politesses réciproques, firent éloigner un peu plus leurs gens, & le Général Espagnol prenant la parole dit :

LVIII. Entretien secret; discours de l'Envoyé.

» L'Empereur, mon très-redouté
» Seigneur & le vôtre, le plus puis-
» sant des Souverains du monde,
» mais le meilleur de tous les Maî-
» tres, & qui regarde tous ses Su-
» jets comme ses enfans, n'a pû ap-
» prendre la triste situation où vous
» êtes réduit, avec un grand nom-
» bre de vos compatriotes, & l'in-

» quiétude où vous tenez toute cette 1533.
» Isle, sans en être touché de la
» plus vive compassion. Les maux
» que vous avez faits aux Castillans,
» ses premiers & ses plus fidèles
» Sujets, n'ont pourtant pas laissé
» de l'irriter d'abord; mais quand il
» a sçu que vous êtes Chrétien, &
» les bonnes qualités dont le Ciel
» vous a favorisé, toute sa colere
» s'est calmée, & son indignation
» s'est changée en un desir ardent
» de vous voir prendre des senti-
» mens plus raisonnables. Il m'a donc
» envoyé pour vous exhorter à met-
» tre bas les armes, & vous offrir
» le pardon du passé, pour vous &
» pour tous ceux qui vous ont suivi;
» mais il y a ajouté un ordre de
» vous poursuivre à toute outrance,
» si vous persistez dans votre rebel-
» lion, & il m'a donné des forces
» suffisantes pour cela. C'est ce que
» vous verrez encore mieux expri-
» mé dans cette lettre. Vous n'igno-
» rez pas combien il m'en a coûté
» pour vous la rendre moi-même,
» je me suis exposé à tout avec plai-
» sir pour obéir à mon Souverain,

1533. » & par l'estime que je fais de votre » personne ; persuadé d'ailleurs que » je ne risquois rien en me livrant » entre les mains d'un homme, en » qui je sçavois qu'on avoit remar- » qué des sentimens dignes de sa » naissance & de sa Religion, beau- » coup de modération, & assez de » discernement, pour faire la dis- » tinction de ceux qui viennent » comme amis, & de ceux qui cher- » chent à le surprendre ».

LIX. Réponse du Cacique, qui accepte les conditions de la paix, & se soumet.

Henri écouta ce discours avec attention, & reçut la lettre de l'Empereur avec une joie respectueuse ; mais comme il avoit mal aux yeux, il pria le Général de vouloir bien en faire la lecture. Barrio-Nuevo y consentit avec plaisir, & lut d'une voix assez haute pour être entendu des soldats du Cacique. L'Empereur donnoit à Henri le titre de *Dom* ; & du reste, la lettre contenoit en substance tout ce que le Général venoit de dire ; elle finissoit par assurer aux Indiens qu'il envoyoit ses ordres à l'Audience Royale, afin que s'ils se soumettoient de bonne grace, elle leur assignât des terres,

où ils puſſent vivre en liberté & ne manquaſſent de rien. Cette lecture finie, le Général rendit la lettre au Cacique, qui la baiſa de nouveau avec reſpect, & la mit ſur ſa tête. Il reçut auſſi le ſauf-conduit de l'Audience Royale, ſcellé du Sceau de la Chancellerie, & l'ayant examiné, il dit qu'il avoit toujours aimé la paix, & n'avoit fait la guerre que par la néceſſité de ſe défendre; que ſi juſqu'alors il avoit rejetté toutes les voies d'accommodement, c'eſt qu'il n'avoit point trouvé de ſûreté à traiter avec les Caſtillans, qui lui avoient ſouvent manqué de parole. » A préſent que le très-Auguſte Empereur me donne la ſienne, ajouta-t-il, je reſſens, comme je le dois, l'honneur que me fait Sa Majeſté Impériale, & j'accepte avec une très-humble reconnoiſſance la grace qu'elle veut bien m'accorder ».

1533.

LX. Tout ſon monde y applaudit.

En achevant ces mots, il s'approcha de ſes gens, leur montra la lettre de l'Empereur, & leur dit qu'il n'y avoit plus moyen de refuſer l'obéiſſance à un ſi puiſſant Mo-

1533. narque, qui leur témoignoit une si excessive bonté. Ils répondirent tous par leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire, par de grandes aspirations, qu'ils tirerent avec effort du fond de leur poitrine; après quoi le Cacique ayant rejoint le Général Espagnol, ils délibérerent quelque tems ensemble, & convinrent enfin des articles suivans: 1°. Que le Cacique rappelleroit incessamment tous ceux de son parti, qui étoient répandus en différens quartiers de l'Isle, & qu'il les obligeroit à reconnoître, à son exemple, l'Empereur pour leur souverain Seigneur. 2°. Qu'il mettroit deux de ses Capitaines aux trousses des Negres fugitifs, pour les rendre à leurs maîtres, moyennant une reconnoissance dont on conviendroit. 3°. Qu'il feroit toujours dans l'obligation de retenir tous les Indiens dans le devoir, ou d'y faire rentrer ceux qui s'en écarteroient dans la suite. 4°. Que pour lever tout ombre de défiance, il quitteroit au plutôt les montagnes, & descendroit dans la plaine, où on lui donneroit pour son entre-

LXI. Articles dont on convient

tien un des troupeaux de l'Empereur.

1533.

LXII. Feſtin, politeſſes, marques mutuelles de confiance, avec quelque réſerve.

Les Traités ne ſe font jamais parmi ces peuples qu'au milieu des feſtins : on jugea que dans une occaſion de cette importance, il ne falloit pas s'éloigner de cette ancienne pratique. Les Eſpagnols avoient apporté avec eux du ris & de l'eau-de-vie. Les Indiens fournirent le gibier & le poiſſon ; on ſe mit à table, & le Général commença par boire à la ſanté de l'Empereur, action qu'il accompagna de grandes marques du plus profond reſpect. Il but enſuite à celle du Cacique, que les Indiens, depuis qu'ils eurent vu la lettre de Sa Majeſté Impériale, n'appelloient plus que *Dom Henri notre Seigneur*. La joie fut grande parmi les convives, & l'on ſe fit de part & d'autres mille proteſtations d'une amitié ſincere & durable. Dom Henri & Donna Mancia ſon épouſe, ne voulurent pourtant pas ſe mettre à table, & ne goûterent de rien, ſous prétexte qu'ils avoient dîné. Ce refus, qui avoit un air de défiance, fit quelque peine au Géné-

1533. ral, mais il la diſſimula ſagement : à cela près il eut tout lieu de ſe louer des bonnes manieres du Cacique, qui lui promit d'aller inceſſamment à Saint-Domingue pour y ratifier la paix. Il voulut même qu'un de ſes Capitaines, nommé Gonzalez, accompagnât le Général à cette Capitale, pour y ſaluer de ſa part l'Amiral, les Auditeurs, & tous les Officiers Royaux. Il eſt vrai qu'il recommanda en particulier à cet Officier de bien obſerver toutes choſes, & de voir s'il n'y avoit pas encore quelque trahiſon cachée ſous des démarches en apparence ſi ſinceres. Enfin il fit reconduire les Eſpagnols juſqu'à leur navire par un Officier à la tête d'un détachement.

LXIII. Accident, qui ne cauſe qu'une inquiétude paſſagere.

La Caravelle étoit mouillée dans un port qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de Jacquemel. Dès que Barrio-Nuevo y fut arrivé, il voulut regaler ſon eſcorte, & il donna à ſes Indiens du vin de Caſtille & des liqueurs à diſcrétion ; la plûpart en burent avec excès, & en furent tellement incommodés, qu'on crut

qu'ils alloient mourir. Cela inquiéta fort le Général, & il craignit avec raiſon, que ſi ce malheur arrivoit, le Cacique ne l'accuſât d'avoir empoiſonné ſes gens; mais ſa crainte fut bientôt diſſipée, un peu d'huile qu'on fit avaler aux malades les fit vomir, & ils recouvrerent en peu d'heures une parfaite ſanté. Barrio-Nuevo leur fit à tous, en les congédiant, une gratification, & envoya de fort beaux préſens au Cacique & à ſon épouſe; après quoi il mit à la voile pour ſe rendre à la Capitale, qu'il remplit à ſon arrivée de la plus grande joie qu'elle eût reſſentie depuis long-tems. On y donna à ſon courage, à ſon zèle & à ſa prudence, les éloges qui leur étoient dûs, & la paix fut proclamée avec de grandes cérémonies.

1533.

LXIV. La paix eſt proclamée à St. Domingue avec beaucoup de ſolemnité.

Le député de D. Henri ne ſe laiſſa pas encore prendre à ces prémières démonſtrations, & avant que de faire aucune démarche qui pût engager ſon maître, il voulut examiner à loiſir ſi tout ce qu'il voyoit n'étoit pas un jeu concerté. Il alloit de maiſon en maiſon pour tâcher de dé-

LXV. Soupçons du Cacique.

couvrir ce qu'on y diſoit, & il n'o-
1533. mettoit rien pour ſe bien inſtruire de la diſpoſition où l'on étoit à l'égard du Traité fait avec D. Henri. On s'apperçut bientôt de ſes inquiétudes ; on s'attacha à le bien regaler, & ſes ſoupçons s'évanouirent enfin tout-à-fait. Il ſe trouva même ſi bien de ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner au tems qui lui avoit été preſcrit. Ce retardement donna à penſer au Cacique, il attendit encore quelques jours, au bout deſquels il voulut ſçavoir ce qui empêchoit Gonzalez de revenir. Il s'approcha de la Ville d'Azua, & fit dire aux habitans qu'il ſouhaitoit parler à quelqu'un d'entr'eux. Il étoit preſque ſeul, mais il avoit placé cinquante hommes dans un bois qui étoit proche : il ne fut pas long-tems ſans voir venir à lui une centaine d'Eſpagnols, qui l'aborderent avec toutes les marques d'une réconciliation ſincere.

LXVI. Il reçoit de bonnes nouvelles & de

Il leur demanda s'ils n'avoient point de nouvelles de Gonzalez, & ils répondirent qu'il étoit paſſé par

Azua il y avoit quatre jours, dans une caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé Pierre Romero, lequel étoit chargé de présens pour lui, & d'un plein pouvoir pour ratifier le Traité de paix au nom de l'Audience Royale. On ajouta que la caravelle devoit être actuellement à Xaragua. Cette réponse le rejouit fort, il fit appeller ses gens, on s'embrassa, & l'on célébra de nouveau la paix par un festin. Dom Henri refusa encore de toucher à rien, s'excusant sur une indisposition qui lui étoit survenue. Le lendemain il prit la route de Xaragua, où il trouva la caravelle. Il y a de l'apparence que ce qu'on appelloit encore Xaragua, étoit Leogane ou Yaguana, bâti assez près de l'endroit où avoit été l'ancienne Xaragua, laquelle ne subsistoit plus. Le Cacique reçut avec beaucoup de reconnoissance les présens que lui remit Romero; Gonzalez l'assura qu'il ne devoit plus avoir aucun doute de la sincerité des Espagnols, & sur le champ il fit embarquer sur la caravelle un bon nombre de Ne-

1533.

grands présens, mais il ne se presse pas de quitter son poste.

1533. gres fugitifs qu'il avoit déja fait arrêter. Les Espagnols cependant faisoient par-tout de grandes rejouissances pour le retour d'une paix si long-tems desirée.

LXVII. Barthelemy de Las-Casas se rend sur ces montagnes, sa présence & ses vives exhortations raniment la piété des Indiens fidéles, & le Cacique lui rend un compte édifiant de sa conduite.

Mais personne n'y prit plus de part que le Pere Barthelemi de Las-Casas. Ce Religieux vivoit depuis douze ans dans une retraite austère, & y édifioit autant par la pratique des vertus propres de son nouvel état, qu'il avoit fait auparavant par l'ardeur d'un zèle infatigable. L'accommodement conclu avec ses chers Indiens reveilla ce zèle, & avec la permission de son Supérieur, il alla trouver le Cacique, dont il étoit fort connu. Il en fut parfaitement bien reçu, & l'on célébra avec beaucoup d'allegresse, dans les montagnes de Baoruco, l'arrivée du grand Protecteur des Indiens. Las-Cazas profita de cette favorable reception pour décharger son cœur à ses chers Insulaires, & il parla sur tout ce qui s'étoit passé, avec une liberté qui, dans la bouche d'un autre, n'eût peut-être pas produit un trop bon effet. Il leur fit

ſur-tout extrêmement valoir la bonté de l'Empereur, qui avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à les rechercher, pour ne pas expoſer le ſalut de leurs ames, ſoit en les pouſſant à bout, ſoit en les laiſſant plus long-tems dans une ſituation où tout leur manquoit pour vivre en véritables Chrétiens. Il les trouva ſur ce point dans des Sentimens très-raiſonnables, & le Cacique lui avoua que ſa plus grande peine avoit été de voir mourir quantité d'enfans ſans Baptême, & d'Adultes ſans Sacremens; & que cette conſidération avoit bien autant contribué que toute autre choſe, à lui faire conclure un Traité, qu'il ne ſçavoit pas encore trop, s'il ne ſeroit pas un jour fatal à ce qui reſtoit des triſtes débris de ſa nation. Il lui ajouta en particulier qu'il n'avoit pas manqué un jour à dire ſes prieres ordinaires, & qu'il avoit exactement jeûné tous les vendredis; on ſçavoit d'ailleurs qu'il avoit veillé avec beaucoup de ſoin ſur la conduite & les mœurs de ſes Sujets, qu'il avoit ſur-tout pris de bonnes 1534.

1534. mesures pour empêcher tout commerce suspect, entre les personnes de différent sexe, & qu'il avoit porté l'attention jusqu'à ne permettre à aucun des siens de se marier avant vingt-cinq ans.

LXVIII. Le Missionnaire acheve de dissiper ses défiances, administre les Sacremens à quelques-uns & donne à tous d'utiles instructions.

Le Pere de Las-Casas demeura quelque tems dans ces montagnes, & tâcha de rassurer le Cacique sur ce qui lui donnoit encore quelque inquiétude pour l'avenir. » L'Empereur, lui dit-il, a engagé sa parole & son honneur, il n'y a point de sûreté au monde, s'il ne s'en trouve pas dans un Traité établi sur de tels fondemens. Enfin, quand on a agi avec autant de prudence que vous avez fait, il faut abandonner le reste à la divine Providence, qui fait servir au bien de ses élus jusqu'à la malice de leurs propres ennemis ». D. Henri parut content, & l'homme de Dieu trouva la même docilité parmi tous ses Sujets. Il leur dit plusieurs fois la Messe, baptisa tous ceux qui n'étoient pas baptisés, & administra aux autres les Sacremens pour lesquels ils étoient préparés,

ou qu'il put y préparer. Il eſt étonnant que ces Inſulaires, qui étoient tous Chrétiens, & dont pluſieurs avoient été inſtruits dès l'enfance avec ſoin, ne ſçuſſent pas que dans un beſoin ils pouvoient conferer le Baptême; car de leur aveu ils avoient laiſſé mourir jusqu'à trois cens enfans ſans leur procurer l'adoption divine, qui eſt le fruit de ce Sacrement. Le Miſſionnaire trouva encore bien de l'ignorance dans ces Neophites ſur leurs plus eſſentiels devoirs, & les principaux articles du Chriſtianiſme, & il y remédia, autant qu'il lui fut poſſible, dans le peu de tems qu'il avoit à leur donner. Dom Henri le reconduiſit lui-même juſqu'à Azua, où un Capitaine Indien, nommé Tomaios, celui de tous qui avoit fait le plus de peine aux Eſpagnols, fut baptiſé. 1534.

LXIX. Ce qu'il répond à l'Audience Royale.

L'Audience Royale avoit témoigné beaucoup de reſſentiment de ce que le Pere de Las-Caſas avoit entrepris ce voyage ſans ſa participation, & vouloit qu'il fût puni; mais elle s'appaiſa, lorſqu'elle eut appris

1534. tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon ſéjour parmi les Indiens. D'ailleurs ce Religieux ſçut bien faire obſerver à ces Magiſtrats, que la paix ayant été publiée dans les formes, rien n'empêchoit déſormais d'aller viſiter des gens qu'on ne regardoit plus comme ennemis, & qu'il étoit ſurprenant qu'on en fit ſur-tout un crime à un homme de ſon caractère, qui n'avoit jamais uſé de ſon crédit ſur ces peuples que pour le bien de l'Etat.

LXX.

D. Henry, appellé déſormais le cacique de l'iſle Hayti, ayant ratifié ſon Traité, ſe retire à Boya avec 4000 Inſulaires, ſes Sujets.

Le Cacique Dom Henri étoit encore dans ſes montagnes, & il tardoit beaucoup aux Eſpagnols qu'il en ſortît. Il tint enfin la parole qu'il en avoit donnée ; mais ce ne fut qu'après qu'il eut conſumé les vivres, dont il avoit fait de grandes proviſions ; il ſe rendit enſuite à Saint-Domingue, où il ſigna le Traité de paix, qui juſques-là n'avoit été ſigné que par ſes députés. Il fut reçu dans cette Capitale d'une manière qui eût été capable de le gagner, quand il auroit encore eu quelque doute de la droiture des Eſpagnols : on lui laiſſa choiſir un

lieu pour s'y établir avec tous ceux de sa nation, dont il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de tribut, & obligé au seul hommage, qu'il seroit tenu de faire rendre en son nom à l'Empereur & à ses successeurs Rois de Castille, toutes les fois qu'il en seroit requis. Il se retira peu de tems après dans un lieu nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieues de la Capitale vers le nord-est. Tous les Indiens, qui purent prouver leur descendance des premiers habitans de l'Isle, eurent permission de le suivre, en jouissant des mêmes privileges. Leur Prince, qui se titre *Cacique de l'Isle Haïty*, juge & condamne à mort ; mais il y a appel à l'Audience Royale. Ils étoient environ quatre mille lorsqu'ils furent ainsi réunis.

1534.

Ce nombre de 4000 Indiens doit paroître bien petit, quand on se souvient que quarante ans auparavant on comptoit plus d'un million d'habitans dans l'Isle d'Haïty, lorsque les Espagnols en firent la découverte. Nous avons vu de quelle manière on avoit détruit & exterminé ces

1534. malheureux Insulaires. Ces vexations, il est vrai, n'excusent pas entierement le Cacique, puisque la révolte d'un Sujet contre son Maître est toujours criminelle. Mais on auroit encore plus de peine à excuser les violences d'un maître sans religion & sans humanité, qui n'avoit porté au désespoir un serviteur fidèle, que par une suite d'outrages les plus revoltans. Personne ne méritoit moins un tel traitement que le Cacique Henri, en qui la nature & la grace avoient réuni les qualités les plus estimables : jeune homme bien fait, d'une taille avantageuse, & d'un bon caractère ; un air de sagesse répandu sur toute sa personne, & une physionomie heureuse prévenoient d'abord en sa faveur. Il s'étoit toujours montré docile aux instructions ; il avoit embrassé sincerement le Christiamisme, & il le pratiquoit de même : on peut dire en un mot, qu'on voyoit en lui tout ce qu'une bonne éducation peut produire dans un Sujet bien préparé. On ne sçauroit assurer qu'il reste aujourd'hui dans toute l'Isle Espa-

LXXI. Portrait de ce Cacique.

gnole un ſeul deſcendant de ces anciens Indiens, excepté peut-être les enfans de quelques Eſpagnols mariés avec des femmes Indiennes, car ces ſortes d'alliances furent bientôt permiſes & autoriſées par la Cour. 1534.

LXXII. Les autres Indiens n'en ſont pas plus ménagés.

Quant aux autres Indiens qui avoient été amenés d'ailleurs, ils ne changerent pas de condition, & comme on ne les menagea guères plus qu'on avoit fait juſqu'alors, on ne fut pas long-tems ſans en voir la fin. La perte des uns ne rendoit pas les autres plus modérés, chacun ſongeoit à profiter du préſent, & ſe mettoit peu en peine ſi ſes ſucceſſeurs auroient des eſclaves, pourvû qu'il tirât de ceux dont il étoit en poſſeſſion toute l'utilité qu'ils étoient capables de lui apporter. De cette ſorte, les richeſſes que l'Iſle Eſpagnole renferme dans ſon ſein, ſont aujourd'hui fort inutiles à ceux de ſes habitans qui ſont plus à portée de les en tirer, & qui croyent faire beaucoup que d'empêcher leurs voiſins d'en profiter.

Vers le commencement de l'an

1534. LXXIII. Ce que le Président de l'Audience envoye, & ce qu'il écrit à S. M. C.

1531, le Préſident avoit envoyé à l'Empereur une quantité conſidérable d'or, avec cinquante meſures de perles pour ſon Quint ; & il donnoit en même-tems avis, qu'on avoit découvert dans l'Iſle Eſpagnole une très-belle mine d'argent, & pluſieurs mines de fer. Sur les montres des unes & des autres, qui furent envoyées en Caſtille, on jugea que le fer de l'Eſpagnole vaudroit encore mieux que celui de Biſcaïe, & l'Empereur ayant permis de fabriquer de la monnoie dans l'Iſle, on y fit des réaux de la valeur intrinſeque de ceux d'Eſpagne. Cependant la cherté des denrées, & la néceſſité où l'on étoit de ſe ſervir de cette monnoie, firent croire à l'Audience Royale qu'elle pouvoit la mettre plus haut, ce qu'elle fit de ſa ſeule autorité : cela s'étant bientôt étendu à toutes les autres Provinces du Nouveau Monde Eſpagnol, y cauſa de grands déſordres dans le commerce. L'Empereur apprit avec étonnement cette entrepriſe, & la regardant comme un attentat contre l'autorité du Sou-

verrain, il commença de remettre les choses sur l'ancien pied, puis il fit avertir les Auditeurs de n'être pas une autrefois assez hardis pour rien oser de pareil sans son aveu.

1534.

LXXIV. Il est envoyé avec la même qualité à la Capitale du Mexique: demandes des Magistrats de St. Domingue.

Cependant le Président de l'Audience Royale de Saint-Domingue avoit été envoyé au Mexique en la même qualité, quoique ce Prélat fût seul Evêque dans l'Isle Espagnole. Le Licencié Gilles Gonzalez Davila, étoit venu avec la qualité de Visiteur Royal, pour gouverner l'Isle dans l'absence du Président: & les Magistrats représenterent au Conseil des Indes, qu'on tireroit de grands services des Negres dans les Colonies de leur ressort, si Sa Majesté Impériale en permettoit le transport sans aucune restriction. Ils demanderent aussi des Laboureurs, & la permission de recevoir les Portugais qui se présenteroient pour s'établir parmi les Espagnols; ils proposerent d'envoyer dans leur Isle cinq cens jeunes bêtes tirées des troupeaux de l'Empereur; d'y faire semer du bled & planter des vignes; de permettre de porter en Flandre,

1534. ſans paſſer par Seville, des ſucres, des cuirs, & d'autres ſemblables marchandiſes ; enfin d'exempter les habitans de tous droits d'entrée pour leurs proviſions de bouche, pour les choſes néceſſaires à l'entretien de leurs manufactures, & pour les armes, dont ils ne pourroient point ſe paſſer. Charles-Quint étoit en Flandre, lorſque le Conſeil reçut les lettres des Auditeurs ; on attendit ſon retour pour lui communiquer leurs demandes, qui furent preſque toutes accordées ; mais les affaires de l'Iſle alloient ſi fort en décadence, que les réponſes favorables du Prince n'y furent preſque d'aucune utilité.

LXXV. Utiles travaux des Miſſionnaires.

L'abſence de l'Evêque de Saint-Domingue étoit d'un grand préjudice à la Colonie, tant pour le temporel que pour le ſpirituel. Les anciens Miſſionnaires, & ceux qui arrivoient ſucceſſivement de Caſtille, ayant à leur tête le Pere de Las-Caſas, tâchoient de ſuppléer, autant qu'il étoit poſſible, à la préſence du premier Paſteur, pour la conſervation & l'inſtruction du trou-

peau : & leurs travaux ne furent pas toujours inutiles ; le nombre des Chrétiens augmentoit toujours ; & la ferveur de quelques-uns n'étoit pas un petit ſujet de conſolation, pour des hommes Apoſtoliques qui s'étoient dévoués à cette œuvre de charité, réſolus de donner, s'il le falloit, leur vie même pour le ſalut de leurs freres. Animés de cet eſprit, ils ſe roidiſſoient contre les obſtacles ; mais il ne leur fut jamais donné d'en ôter entiérement la ſource : la malheureuſe cupidité s'oppoſoit toujours à l'amendement des anciens Chrétiens, aux progrès des nouveaux, & à la converſion des Infidèles. Cependant ce qui faiſoit gémir ces ouvriers Evangéliques ne les découragea jamais ; & le Maître de la moiſſon envoyoit toujours de nouveaux ouvriers à ſa vigne.

1534.

LXXVI. L'Iſle St. Domingue a ordinairement les prémices de la Miſſion.

La ſituation de l'Iſle Eſpagnole lui donnoit cet avantage, que c'étoit-là qu'aboutiſſoient toujours, avec les Officiers & les troupes, les Miſſionnaires qui venoient d'Eſpagne, pour être repartis enſuite

dans les différentes contrées de l'A-
1534. mérique. C'étoit-là que les Miniſtres de l'Evangile, obligés de s'arrêter quelque tems, ſoit pour apprendre quelques-uns des idiomes des Sauvages, ou pour connoître leurs mœurs, leur caractère, & la manière de gagner leur confiance, pour les gagner eux-mêmes à J. C. commençoient l'exercice de leur miniſtère avec plus ou moins de fruit. S'ils ſoulageoient les anciens Miſſionnaires, ils profitoient en même-tems de leur exemple, pour proportionner les inſtructions à la portée & au génie des Sauvages. Lorſqu'ils paſſoient enſuite, les uns dans la nouvelle Eſpagne, les autres dans l'Empire du Perou, ou dans le nouveau Royaume de Grenade, ils trouvoient beaucoup moins de difficulté à ſe faire écouter des Indiens, & à leur rendre le ſaint Miniſtère utile. Auſſi remarquons-nous que les fruits de la prédication furent plus ſenſibles, les progrès de l'Evangile plus rapides, & les établiſſemens plus ſolides, dans ces trois grandes parties de l'Empire Eſpagnol, qu'ils ne

ne l'avoient été d'abord dans les Antilles. 1534.

LXXVII. Elle est aussi le premier théâtre des passions.

On peut dire que depuis la première découverte de l'Amérique, les Antilles, l'Isle Espagnole surtout, furent le grand théâtre des passions humaines. Ce concours continuel d'étrangers, cette foule d'Officiers, de soldats, & leur suite, tous ces nouveaux venus n'avoient passé les mers que dans l'espérance de s'enrichir, & pour remplir ce desir ils se croyoient tout permis. Comment accorder avec le tumulte de ces bruyantes passions, le repos, la paix, la tranquillité, si nécessaires pour exercer utilement le divin Ministère? Comment défendre contre tant de mains, & si avides, la substance du pauvre Indien? Comment lui conserver ce qui ne lui avoit pas été encore ravi? Si l'exercice de la Religion se trouvoit trop souvent troublé, celui de la police, l'ordre public l'étoit-il moins?

De tous les peuples de l'Amérique, les Insulaires furent long-tems les plus maltraités: je n'en excepte que ceux de la Province de Vene-

1534. zuela, ſur-tout depuis que les Allemands y furent entrés. L'arrivée de ces Lutheriens dans cette partie du continent ſoumiſe à l'Audience Royale de Saint-Domingue, eut les ſuites les plus triſtes pour ce malheureux pays. Il faut reprendre ceci d'un peu plus haut.

LXXVIII. On multiplie les Gouverneurs, dans l'eſpérance d'arrêter les déſordres.

Les Auditeurs Royaux ayant reçu pluſieurs plaintes, que des particuliers ſortis de leur Iſle pour aller chercher des eſclaves, dépeuploient toutes les côtes de la Terre-ferme, & y commettoient les plus affreux brigandages, crurent que pour remédier à un déſordre ſi criant, il falloit multiplier les établiſſemens, dans la penſée que les Gouverneurs arrêteroient la licence de ces avanturiers; & comme toute cette contrée, qui eſt aujourd'hui connue ſous le nom de Province de Venezuela, étoit une des plus expoſée à leurs courſes, le Facteur Royal, Jean d'Ampuez, eut ordre en 1527 d'aller s'y établir avec ſoixante hommes qu'on lui donna. L'endroit où cet Officier débarqua, fut ce que les Indiens appelloient la Coriane,

où Alphonse de Ojeda avoit trouvé une bourgade bâtie à la manière de Venise au milieu d'une lagune. Un puissant Cacique, nommé Manauré, y commandoit à des Indiens très-braves, & le Général Espagnol ne pouvoit rien faire de mieux que de s'allier, comme il fit avec ce Seigneur, qu'il y trouva très-disposé. 1534.

LXXIX. Ville de Coro; propriétés de ce pays.

Hist. de St. Dom. t. I. p. 449.

Alors rien ne s'opposant à l'exécution de ses ordres, il bâtit la Ville de Coro dans une situation très-avantageuse, par les onze degrés de latitude du nord. On n'y peut avoir à la vérité que de l'eau de puits; mais l'air y est très-sain, & la terre y produit des simples, dont l'usage fort facile rend aux habitans le ministère des Médecins peu nécessaire. Cette Ville a été très-florissante; aujourd'hui c'est peu de chose, & le Siege Episcopal en a été transferé à Caraque. Les lions sont assez communs dans cette Province, mais ils n'y sont pas fort redoutés, un homme avec le secours d'un chien en vient aisément à bout; d'un autre côté les tigres y sont terribles, & il n'est point rare

1534. de les voir entrer dans les cases des Indiens, & en emporter dans leur gueule l'homme le plus fort, avec la même facilité que le chat fait une souris.

On y a aussi vu des couleuvres d'une grosseur & d'une grandeur prodigieuse. La Ville de Coro a deux ports, l'un au nord, dans une anse que forme le cap Saint-Romain, & où la mer est toujours tranquille, mais ce port a très-peu d'eau; l'autre est à l'ouest, il est assez profond, mais la mer y est toujours agitée. Les Isles de Curaçao ou Coraçol, d'Oruba & de Bonayre, n'en sont qu'à quatorze lieues. D'Ampuez s'en rendit le maître sans beaucoup de peine.

LXXX. L'Empereur cede pour un tems la Coriane à des Allemands : à quelles conditions.

La conquête d'une si belle Province, dont le lac Maracaïbo fait comme le centre, coûta peu aux Espagnols; mais leur Général commençoit à peine à goûter le fruit de ses travaux & de sa bonne conduite, qu'il lui fallut ceder la place à des étrangers qui ne sçurent pas profiter de son exemple. Dès l'année suivante 1528, les Velsers, riches

marchands d'Ausbourg, qui avoient fait de grandes avances à l'Empereur, ayant oui parler du Venezuela comme d'un pays très-abondant en or, proposerent à ce Prince de leur en abandonner le domaine à titre de dédommagement, & ils l'obtinrent à ces conditions: 1°. Qu'ils en acheveroient la conquête au nom de la Couronne de Castille; qu'ils occuperoient tout ce qui est entre le cap de la Vela, en tirant deux lignes d'une mer à l'autre, & qu'ils s'empareroient de toutes les Isles qui sont dans cet espace, à l'exception de trois. 2°. Que dans toute l'étendue de cette concession, ils formeroient deux peuplades, & construiroient trois forteresses; qu'à cet effet ils leveroient au moins 300 hommes; qu'ils fourniroient cinquante mineurs Allemands, pour être dispersés dans toutes les Provinces occupées par les Castillans dans les Indes, & que ces conditions seroient remplies dans un an.

1534.

L'Empereur s'engagea de son côté à rendre perpetuelle & héréditaire dans la famille des Velsers, la charge

LXXXI Réciproques;

1534. d'Alguazil Major, & celle d'Adelantade, dans la perſonne & la poſtérité de celui qu'ils choiſiroient d'abord pour en être revêtu ; à les exempter du droit d'entrée pour toutes les proviſions de bouche qu'ils feroient venir d'Eſpagne ; à leur abandonner douze lieues de terrein en quarré, pour le faire cultiver à leur profit ; à leur permettre de prendre autant qu'il voudroient de chevaux, de jumens, & de toutes ſortes de beſtiaux dans les Iſles du vent, c'eſt-à-dire dans les grandes Antilles, car dans ce tems-là il n'y avoit pas d'autres Iſles peuplées.

LXXXII. Et mal obſervées de la part des Luthériens.

Il fut encore ſtipulé par ce Traité, que les nouveaux Conceſſionnaires pourroient faire les Indiens eſclaves, s'ils ne vouloient pas ſe ſoumettre de bonne grace ; mais à condition de garder les reglemens qui avoient été faits pour leur inſtruction, & la manière de les traiter ; qu'il leur ſeroit auſſi permis d'acheter ceux qui étoient déja réduits en captivité, mais qu'en tout cela ils ne feroient rien ſans la participation des Miſſionnaires & des Offi-

ciers Royaux ; & qu'ils payeroient au Domaine le quatrième de leurs esclaves ; que pendant six ans ils auroient le même droit que les Sujets de la Couronne de Castille, de tirer des Arsenaux de Seville toutes les choses dont ils auroient besoin pour s'équiper : enfin qu'ils seroient soumis à tout ce qui avoit été statué au sujet des nouvelles conquêtes. Et parce qu'il s'y étoit presque par-tout introduit un grand désordre, lequel consistoit en ce que chaque particulier cachoit avec soin tout ce qu'il pouvoit traiter en secret d'or ou de marchandises précieuses, ce qui fraudoit le Roi de la meilleure partie de son quint ; on donna aux Officiers Royaux les pouvoirs nécessaires pour faire par-tout de très-exactes recherches ; & il fut enjoint à l'Audience Royale de Saint-Domingue de tenir la main, à ce qu'aucun navire des Isles & des autres pays, sur lesquels s'étendoit sa Jurisdiction, n'allât faire la traite dans le Venezuela.

1534.

LXXXIII. Leur mauvaise conduite & leur cru-

Ce fut un nommé Alfinger, à qui les Vesers confierent l'établissement

1534.
auté pour la désolation des Indiens, & la perte de la Religion.

de leur Colonie, & ils lui donnerent pour Lieutenant Barthelemi Sailler. Ces deux hommes arriverent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec trois navires qui portoient 400 hommes de pied & 80 chevaux. D'Ampuez eût bien voulu se maintenir dans son Gouvernement; mais il vit bientôt que c'étoit une chose impossible, & qu'il falloit ceder la place, trop heureux encore qu'il lui fût permis de s'aller cantonner dans les trois petites Isles que l'Empereur lui avoit réservées. Il y alla donc, & il emporta avec lui toute la prospérité dont le Venezuela avoit joui sous son administration. La plûpart des Allemands étoient Lutheriens; ainsi quoiqu'on les eût obligés à mener avec eux un bon nombre de Religieux, la conversion des infidèles fut ce qui les occupa le moins. La Religion des Ministres de l'Evangile ne s'accordoit pas plus avec la leur, qu'avec leur intérêt, qu'ils appelloient leur unique affaire : aussi ne changerent-ils rien dans leur conduite pour toutes les représentations

des Missionnaires. Ils n'avoient point d'autre vue que de ramasser de l'or ; & tout ce que la plus furieuse cupidité & la brutalité la plus féroce peuvent employer de moyens pour en avoir, ils les mirent en usage aux dépens d'un million d'Indiens, qui perit de toutes les manières les plus cruelles par les mains de ces hérétiques. 1534.

LXXXIV. Ils continuent à ravager les Provinces, & deviennent enfin les victimes des Barbares irrités.

Une des premières victimes qu'ils voulurent immoler à leur avarice, fut le Cacique Manauré ; ils le mirent à la torture pour lui faire dire où étoit son or, & il seroit apparemment mort sous les coups, s'il n'avoit été assez heureux pour se tirer de leurs mains & s'enfuir dans les montagnes, où ils le poursuivirent inutilement. Ils pénétrerent ensuite dans le lac Maracaïbe, & avancerent bien loin dans les terres, cherchant par-tout des mines ; & ne voulant point entendre à faire aucun établissement, ils laisserent par-tout où ils porterent leurs pas des marques sanglantes de leur passage. Les Indiens, pour la plûpart, leur apportoient tout ce qu'ils pouvoient

1534. avoir d'or, & plusieurs alloient au-devant d'eux, avec toutes sortes de rafraichissemens, dans l'espérance d'obtenir par-là d'en être mieux traités; mais il en arrivoit tout le contraire; ce qui jetta ces Barbares dans un désespoir dont leurs impitoyables tyrans ne tarderent pas à sentir de tristes effets. Alfinger fut souvent battu, & sa troupe bientôt dissipée : ceux qui avoient échappé aux fléches de ces barbares, moururent des excessives fatigues auxquels les exposoit la soif insatiable de l'or qui les devoroit.

LXXXV. Les Chefs des Allemands, après de nouveaux traits de tyrannie, périssent dans une pénible & chimérique recherche.

Il s'étoit répandu un bruit, que bien avant dans le pays il y avoit une maison toute d'or; comme rien n'est plus crédule qu'une violente passion, Alfinger résolut de ne point s'arrêter qu'il n'eût ce beau trésor en sa puissance. Il lui falloit traverser de vastes pays, où il n'étoit pas assuré de trouver des vivres; ainsi en ayant amassé une bonne provision, il en chargea un nombre d'Indiens, qu'il avoit fait enchaîner à peu près comme des Galériens, & chacun avec sa chaîne qui lui pen-

doit au col, avoit à porter une charge qu'on n'auroit pas voulu donner à des mulets. Auſſi le chagrin & l'épuiſement en firent périr la plûpart, & lorſque quelqu'un de ces malheureux étoit tombé ſous le poids, pour ne point perdre de tems à détacher le collier qui le tenoit, & ne point arrêter les autres avec leſquels il étoit attaché, on lui coupoit la tête ſur le champ. Cependant la maiſon d'or ne parut point, & Alfinger vit trancher ſes jours dans ſa chimérique pourſuite. Son Lieutenant, qui fut apparemment ſon ſucceſſeur, ne lui ſurvêcut pas long-tems; & le Gouvernement de cette Province, preſqu'entiérement dépeuplée, & réduite dans l'état le plus triſte, ayant été long-tems ſans être rempli par les Velſers, l'Audience Royale crut devoir y pourvoir, au moins par proviſion, & juſqu'à ce que l'Empereur eût déclaré ſur cela ſa volonté. 1534.

LXXXVI. L'officier Eſpagnol qui ſuccede aux Allemands, fait encore

Elle envoya donc à Coro le Capitaine Jean de Carvajal, pour y commander, & tâcher d'y rétablir les choſes dans l'ordre; mais Carva-

1534.

pire, & périt par la main d'un Bourreau.

jal étoit bien plus capable d'achever la ruine entière de cet infortuné pays, que de le relever de ses pertes. On ne vit jamais un plus méchant homme; & les excès où il se porta, firent presque oublier ceux que les Allemands y avoient commis. Le cri en vint jusqu'à Saint-Domingue, d'où l'on fut contraint de lui envoyer au plus vîte un successeur, avec un Alcaïde Major, pour lui faire son procès. Il se défendit longtems, mais il ne put éviter à la fin de porter sa tête sur un échaffaut. C'est ainsi qu'on dépeuploit les plus belles Provinces de l'Amérique, dans le tems même que l'Empereur se donnoit plus de mouvemens, pour faire décider une bonne fois de quelle manière on en devoit user à l'égard des Indiens.

LXXXVII. Différentes vues de la Cour, & des Conquérans.

Les vûes des Rois Catholiques, & celles de la plûpart de leurs Officiers employés dans les Indes ne furent jamais les mêmes : ceux-là pensoient, il est vrai, à conquérir des Provinces, & à soumettre de nouveaux peuples; mais des Provinces qu'ils prétendoient conserver, & des peu-

ples qu'ils vouloient faire instruire des vérités de la Religion, pour en faire des Chrétiens. Ceux-ci uniquement occupés de leur intérêt particulier, n'en vouloient qu'aux richesses des Indiens, à leurs mines, à leur or & à leurs perles : peu touchés de la conservation du pays, ils comptoient pour rien la vie & le salut de gens, qu'ils ne daignoient pas distinguer d'avec les bêtes ; & en éludant ou violant ouvertement toutes les loix du Prince sur ce sujet, ses ordonnances & ses réglemens, ils se vantoient encore d'en être les religieux observateurs. C'est ce qu'on vit particulierement dans la guerre, souvent renouvellée contre les prétendus Cannibales ; guerre très-injuste & non moins préjudiciable aux Colonies Espagnoles, qu'à ces nations barbares. 1534.

LXXXVIII. On traite de Canibales tous les Sauvages, pour les piller & en faire des esclaves.

La Cour de Castille avoit permis aux Conquérans d'enlever & de réduire en servitude les peuples reconnus pour *Antropophages*, ou mangeurs de chair humaine : c'étoit en effet servir l'humanité, & assurer la vie à des voisins innocens, que

d'arrêter la férocité de ces peſtes pu-
1534. bliques. Mais on abuſa cruellement de cette permiſſion ; la plus légere conjecture paſſoit dans l'eſprit des Caſtillans pour une preuve que telle & telle nation, qu'ils n'avoient jamais connues, étoit Cannibale, & en conſéquence condamnée à la mort, ou à l'eſclavage. Ils y trouvoient un double intérêt, puiſqu'en s'appropriant tous les biens de ces ſauvages, ils ſe procuroient encore autant d'eſclaves pour remplacer les Inſulaires qu'ils avoient déja détruits.

LXXXIX. Entrepriſe de l'Auditeur Luc Vaſquez d'Ayllon.

On connoiſſoit, par exemple, aſſez peu cette grande partie du continent à laquelle on a étendu depuis le nom de Floride. Jean-Ponce de Leon n'en avoit découvert que les côtes les plus voiſines de la Preſqu'iſle, qui ſe termine au canal de Bahama ; & parce que quelques-uns de ſes gens qui s'étoient hazardés de prendre terre, ne parurent plus, on ſuppoſa qu'ils avoient été mangés par les ſauvages ; ç'en fut aſſez pour déclarer Cannibales tous les Floridiens. C'étoit ouvrir un grand

champ à l'avidité de ceux qui ne cherchoient qu'à faire des esclaves; car toutes ces régions septentrionales passoient pour être fort peuplées, & les hommes y paroissoient plus robustes que dans les Provinces méridionales. On résolut donc de les mettre sous le joug. L'Auditeur Royal Luc Vasquez d'Ayllon forma une Compagnie, arma deux navires, & s'étant embarqué à *Puerto di Plata*, il apperçut bientôt la terre; & comme il la côtoyoit de fort près pour chercher un débarquement commode, il découvrit une assez grande riviere où il entra, & à laquelle un de ses Capitaines ou Pilotes, appellé *Jourdain*, donna son nom.

1534.

Assez près de l'embouchure de ce fleuve il y a un Cap, qui fut appellé le Cap de *Sainte Helene*, parce qu'il fut découvert le jour qu'on célebre la Fête de cette sainte Impératrice.

Dès que les deux navires eurent paru à cette côte, les sauvages qui n'avoient jamais rien vu de semblable, accoururent en foule sur le

1534. rivage, ce qui réjouit fort les Espagnols. Il est vrai que l'air de ceux-ci, leurs barbes, leur habillement, leurs armes, effrayerent les Barbares à un point qu'ils prirent précipitamment la fuite; on courut après & on en arrêta un avec sa femme. On leur donna à manger, on les habilla, on leur fit beaucoup de caresses; on les chargea de présens & on les renvoya fort satisfaits. Ce bon traitement fit revenir une partie de ceux qui s'étoient retirés, & leur curiosité les porta à visiter les navires. Dès qu'on les y eut embarqués, Vasquez mit à la voile, & reprit la route de l'Isle Espagnole; mais Dieu ne permit pas qu'il tirât aucun fruit d'une si indigne trahison. Un de ses navires périt en mer, & personne ne s'en sauva. Les Indiens qu'il avoit sur son bord dans un autre vaisseau, moururent tous de chagrin, les uns pendant la traversée, & les autres peu de tems après leur arrivée à l'isle Espagnole.

XC. Artifices pour surprendre les Sauvages.

CXI. Perfidie, & punition.

Il ne laissa pas d'aller en Espagne, où il vanta fort son expédition & sa

découverte, qu'il faisoit aller de pair avec celle de la nouvelle Espagne, & il fit tant qu'il obtint de l'Empereur des provisions de Gouverneur de la Province de Chicora. La riviere que les naturels du pays appellent Chico, & qu'on appelle aujourd'hui le Jourdain, faisoit appeller cette Province Chicora. Mais cet honneur ne servit qu'à engager Vasquez dans des dépenses qui le ruinerent. Quelques-uns ont même écrit qu'il périt dans un second voyage qu'il fit au même lieu où il avoit abordé la première fois. Cette extrémité de la Floride, qui est limitrophe de la Virginie, & qu'on a long-tems appellé la Floride Françoise, est connue aujourd'hui sous le nom de Caroline. Il s'étoit fait peu de tems auparavant une autre entreprise qui n'eut pas un succès plus heureux. L'Amiral en partant d'Espagne, avoit embarqué sur son bord un ancien Habitant de Saint-Domingue nommé Antoine Serrano, il fit avec lui un Traité pour former des établissemens dans les Isles Caraïbes, & dès qu'ils furent

1534.

XCII. Nouvelles dépenses, qui lui réussissent aussi mal.

1534. arrivés à l'Isle Espagnole, Serrano travailla à ses préparatifs. Son dessein étoit de peupler la Martinique, la Guadeloupe, Mont-Serrat, la Barbade & la Dominique, & il devoit y demeurer en qualité de Commandant, jusqu'à ce que l'Amiral, ou la Cour, y eût envoyé des Gouverneurs ; mais ce projet, pour lequel on avoit déja fait de grandes dépenses, échoua, & on ne sçait ce qui l'empêcha de réussir.

XCIII. Projets & armement pour de nouvelles conquêtes.

Celui de la conquête du Mexique, formé par Diegue Velasquez, Gouverneur de Cuba, avoit eu un succès plus heureux pour la Monarchie Espagnole ; mais les deux Isles de Cuba & de Saint-Domingue ne laisserent pas d'en souffrir beaucoup, obligées de faire de très grandes dépenses pour fournir des troupes, des munitions, des vivres, & tout ce qui étoit nécessaire au succès d'une telle entreprise. C'est ce qu'il faudra traiter assez au long dans une autre Partie de cet Ouvrage. La conquête d'un autre vaste pays, dont furent formés les Gouvernemens de Sainte-Marthe & de Car-

thagene, appartient à celle-ci : l'Hiſtoire en eſt d'autant plus curieuſe & plus intéreſſante, que ni le bruit des armes, ni la licence des troupes ne purent entiérement empêcher le fruit de la prédication parmi des nations non-moins corrompues, qu'aguerries & féroces. 1534.

XCIV. On choiſit un grand nombre de bons Miſſionnaires.

Pendant que dans le Conſeil des Indes on faiſoit les arrangemens pour les conquêtes projettées, Garcias de Laoyſa, Préſident de ce Conſeil & Confeſſeur de l'Empereur, penſoit à d'autres conquêtes pour l'honneur de la Religion. Il fit ſçavoir au Pere Silveſtre, Général de l'Ordre de Saint-Dominique, que l'intention de Sa Majeſté étoit qu'il choiſît un nombre conſidérable de ſes Religieux Eſpagnols, déja exercés dans le ſaint Miniſtère, & en état d'annoncer l'Evangile aux Américains, tant dans les contrées déja conquiſes, que dans celles qu'on eſpéroit de ſoumettre. Le Général donna ſes ordres, & les Provinciaux d'Eſpagne aſſemblerent ſans délai quarante Prédicateurs de mérite, tous réſolus à aller travailler,

1534. ſelon leur vocation, par-tout où il plairoit aux Supérieurs de les envoyer. On les partagea en deux bandes, & on avertit la première de ſe tenir prête pour le premier paſſage.

XCV. Une partie ſe rend à St. Domingue, & de-là dans le pays qu'on appelle Ste. Marthe.

Rodrigue de Baſtidas, choiſi pour conduire cette expédition, avec le titre d'Adelantade & Gouverneur Général de toutes les Provinces qu'il pourroit découvrir & conquérir, fit voile d'Eſpagne avec quelques Officiers, un petit nombre de Soldats, vingt Miſſionnaires, & ſe rendit d'abord à l'Iſle Eſpagnole pour achever de s'y équipper & de ſe fournir de toutes les proviſions néceſſaires. Il paroît que ſon ſéjour dans cette Iſle fut de pluſieurs années, puiſqu'il étoit parti d'Eſpagne l'an 1525, ſelon Alfonſe de Zamora, ou même en 1524, ſuivant un Hiſtorien François; & cependant ce ne fut que dans le mois de Juillet 1529, qu'il entra dans la riviere de la Madelaine, le jour de Sainte Marthe; ce qui fit qu'il donna le nom de cette Sainte à la première ville qu'il bâtit ſur le lieu, ainſi qu'à toute cette Province.

La descente en Terre-Ferme s'étant faite sans résistance, les Castillans firent aussi, sans être troublés, leurs cérémonies ordinaires de prise de possession : on éleva un autel, & on offrit, pour la première fois, le sacrifice non sanglant dans ces terres, où le vrai Dieu n'avoit pas été encore connu, ni le nom de Jesus-Christ invoqué. Les premiers Indiens qui se présenterent furent ceux de *Gayra* & de *Taganga* ; ils reçurent les Espagnols avec des marques de paix, s'engagerent à la garder, & se rendirent volontiers aux premières instructions des Missionnaires.

1534.
XCVI.
Premiers fruits de cette Mission.

Le séjour de trois ou quatre ans que ces Ministres de l'Evangile venoient de faire dans l'Isle de Saint-Domingue, les avoit mis en état de se faire entendre des sauvages, & on les vit d'abord dans l'exercice de leurs fonctions. Mais cette paix, si douce aux Espagnols, & qui devoit être si utile pour le salut des naturels du pays, ne fut pas de longue durée. Les *Tayronas* & les *Rondas*, peuples voisins & extrê-

XCVII.
Bataille & victoire des Espagnols.

1534. mement féroces, parurent bientôt en nombre, armés de leurs arcs & de leurs fleches, & fondirent brusquement sur les étrangers. Les Castillans néanmoins ne se manquerent pas à eux-mêmes : la science militaire, l'ordre, la valeur, suppléerent au nombre, & leurs armes à feu éclaircirent bientôt ce gros de barbares : peu d'Espagnols furent tués ; mais les infidèles voyant déja une partie des leurs par terre, prirent la fuite avec toute la précipitation que pouvoit leur permettre le soin qu'ils avoient d'emmener les blessés ; le champ de bataille demeura jonché de corps morts.

XCVIII. Quelques Soldats déshonorent leur victoire par une révolte.

Les Indiens pacifiques de Cayra & de Taganga, se joignirent aux Espagnols pour célébrer leur victoire : mais il y eut quelques soldats qui la deshonorerent ; s'ils avoient montré quelque courage dans le combat, ils firent paroître encore plus de cupidité & de lâcheté dans le partage des dépouilles qui étoient grandes, en or & en perles. Quelques mécontens entrerent dans une espece de fureur contre

leur Général même. Si les autres Officiers & les Missionnaires suspendirent un peu ces emportemens, il parut qu'ils ne réussirent pas à les dissiper entiérement, puisque les séditieux blesserent dangereusement le Général dans son lit : Dieu lui sauva la vie, & il ne tarda point à s'embarquer pour Saint-Domingue, dans le dessein ou de se faire traiter, ou d'avoir raison d'une partie de ses gens révoltés ; mais à peine arrivé à l'Isle de Cuba, il y finit ses travaux avec sa vie. 1534.

XCIX. Sage conduite d'un Officier. Thomas Orthis, premier Evêque de Ste. Marthe.

Rodrigue-Alvarez Palomino, l'un des Capitaines de Bastidas, & son Mestre de Camp, s'arrêta sur les lieux avec tout ce qu'il y avoit de troupes disciplinées ; & avec le secours des Missionnaires, il travailla à pacifier le pays, à cultiver les peuples amis, à prendre ses mesures contre les ennemis, & à favoriser en tout l'établissement du Christianisme. Le Pere Thomas Orthis, célebre Prédicateur qui avoit déja fait de grands fruits dans l'Isle Espagnole, & dans une partie du Mexique, n'en faisoit pas de moindres dans

cette nouvelle conquête. Dès l'an 1531, il fut nommé premier Evêque de Sainte-Marthe par le Pape Clement VII, à la demande de l'Empereur. Tandis qu'il s'occupoit à mettre tout en ordre dans sa Ville Episcopale, les bons Indiens l'aidoient à élever une Eglise Cathédrale, qui ne fut d'abord ni magnifique ni remarquable par la régularité du bâtiment, mais qui l'étoit beaucoup par celle des saints Ministres, occupés le jour & la nuit, ou à chanter les louanges de Dieu, ou à prêcher son Evangile, à instruire & cathéchiser les Néophites, à les retirer des horreurs de l'idolâtrie, & à regler leurs mœurs, pour les mettre en état d'être purifiés par les eaux du Baptême.

1534.

Zamora p. 64. col. 1.

C.

Fondation d'une Eglise, & d'un Couvent.

Le Pere Jean Mendez, autre Missionnaire Apostolique, établit d'abord sa Mission à Sainte Marthe même, également appliqué à la conversion des sauvages, & à la fondation d'un Couvent qu'il gouverna le premier, & où se sont formés, dans la suite, d'excellens Ministres de la parole. Ses travaux & ceux de ses freres

freres contribuerent beaucoup à la réduction de plusieurs peuples, qui avoient repoussé les premiers efforts de quelques troupes Espagnoles. 1534.

CI. Caractère & corruption de ces peuples idolâtres.

Il fut cependant d'autant plus difficile d'instruire & d'amener à la pureté de l'Evangile la plûpart de cés peuples barbares, que leurs mœurs & leurs coutumes étoient abominables : ils ne croyoient pas l'immortalité de l'ame, & accordoient tout à leurs brutales passions. Peu contens d'avoir en même tems plusieurs femmes, ils ne respectoient ni l'âge ni le sang : le pere épousoit quelquefois sa propre fille, le fils sa mere, & le frere sa sœur. Le péché contre nature leur étoit familier ; & parce qu'ils ne sçavoient rougir de rien, ils ne s'en cachoient point. C'est un Auteur Américain qui nous l'apprend (1).

(1) *Los Religiosos trabajaban incessamente por dessarraygar la malas y envejecidas costumbres, que tenian aquellas naciones. Créian que no es immortal el alma. Error, à que se seguia, tener al numero de quantas mugeres podian sustentar. En esto vicio eran tan disolutos, que*

Zamora lib. c. 1. p. 65. col. 2.

1534. La ferveur des Prédications & le bon exemple des Miniſtres de J. C. ne laiſſoient pas de faire des converſions, & l'œuvre de Dieu eût été plus promptement avancée, ſi les violences & le caprice de l'infortuné Garcias de Lerma, en aigriſſant l'eſprit des Indiens, n'euſſent ſouvent déconcerté les meſures de ceux qui ne s'appliquoient qu'à leur inſtruction & à leur converſion.

Après la mort de Rodrigue de Baſtidas, l'Audience Royale de Saint-Domingue avoit nommé pour le remplacer le Licencié Pierre Badillo, & ſon Lieutenant D. Pierre de Hérédia, Officier de grand mérite. Mais Garcias de Lerma, qui fut choiſi preſqu'en même tems par la Cour de Caſtille, pour Capitaine Général & Gouverneur de tout le pays, entre la riviere de la Madelaine & le grand lac de Maracaybo, fit beaucoup de diligence & ſe rendit des premiers ſur les lieux.

---

el Padre caſaba con ſu hija; el hijo con ſu madre; y el hermano con ſu hermana, &c.

L'eſprit rempli des plus hautes eſpérances, & ſans ſe donner le tems de connoître ni ſa foibleſſe, ni les forces de ſes ennemis & leur multitude, de Lerma ſe hâta d'aller chercher ces peuples guerriers & féroces, dont il comptoit follement d'avoir bon marché. L'Evêque de Sainte-Marthe avoit déjà fait une apparition chez eux, mais dans un autre eſprit, & avec une compagnie qui ne devoit point effrayer les Barbares. Le zélé Prélat ſuivi ſeulement de quelques Miſſionnaires, n'en vouloit ni à l'or, ni à la liberté des ſauvages : il venoit leur annoncer un Evangile de paix, & leur montrer le chemin du Ciel, en leur donnant la connoiſſance du vrai Dieu & du culte qui lui eſt agréable. L'endurciſſement des Barbares, qui refuſerent d'écouter les vérités qu'on leur prêchoit, fit connoître que le tems de leur converſion n'étoit pas encore venu ; ils ne firent cependant aucun mal, ni à l'Evêque, ni à aucun des Miſſionnaires qui étoient à ſa ſuite. Ils retournerent tous à Sainte-Marthe pour con-

1534.

CII. L'Evêque de Ste Marthe les viſite ſans fruit, & le Général Garcias de Lerma les attaque avec encore moins de ſuccès.

1534. tinuer leurs ſervices & leurs inſtructions aux Indiens pacifiques qui ſçavoient en profiter.

CIII. Défaite des Eſpagnols.

La conduite du Général Eſpagnol fut différente, & toutes les ſuites en furent malheureuſes : ayant d'abord partagé ſes troupes en pluſieurs petits corps, il les envoya ſous la conduite d'autant d'Officiers, en différens quartiers ; mais par-tout où ces troupes parurent, elles y porterent le fer & le feu : ſi leur deſſein étoit moins de ſoumettre ces peuples, que de les irriter & les porter au déſeſpoir ou à la vengeance, on peut dire qu'elles y réuſſirent. Les Barbares courant tous aux armes, ils s'aſſemblerent en ſi grand nombre, & tomberent avec tant de fureur ſur les Eſpagnols, qu'ils en laiſſerent une bonne partie ſur la place. Ceux qui purent échapper par la fuite, retournerent à Sainte-Marthe dans un pitoyable état, les uns bleſſés, & tous fort découragés.

CIV. Caprices & violences du Général, qui mettent par-

C'étoit déja un commencement de mauvaiſe augure : le décri des armes Eſpagnoles, qui pouvoit les faire mépriſer par les peuples voi-

ſins, étoit un ſecond mal; mais le pire de tous étoit le caprice ou l'entêtement d'un Général, qui ſembloit vouloir ſe roidir contre les diſgraces, & retourner avec ſes troupes, auſſi affoiblies que découragées par leur déroute, contre des ennemis qui lui étoient bien ſupérieurs en tout. Il avoit contre lui tous ſes Officiers & ſes vieux ſoldats : les Miſſionnaires mêmes, qui connoiſſoient mieux le caractère & la férocité des nations dont on étoit environné, repréſenterent modeſtement que, dans la ſituation où l'on ſe trouvoit, ce ſeroit beaucoup que de pouvoir ſe ſoutenir en attendant un plus grand ſecour, & que c'étoit vouloir ſe perdre, que de marcher avec tant d'inégalité contre des ennemis victorieux, & qui, à un grand deſir de vengeance, ajoutoient le droit de repréſailles, pour les incendies & les autres ravages que les Eſpagnols venoient de cauſer dans leurs terres. De Lerma ne voulut rien écouter; & parce qu'une partie de ſes troupes refuſa de le ſuivre dans une nouvelle expédition,

1534. tout le trouble & la confuſion.

1534. il marcha avec l'autre partie contre les peuples de la Vallée d'Upar, déja plus qu'à demi détruits ou dispersés par les Officiers Allemands dont il a été parlé ailleurs : tout étoit dans le trouble & la confusion à Sainte-Marthe.

Thomas Orthis voyant donc que ni sa qualité d'Evêque, ni celle de Protecteur des Indiens ne pouvoient arrêter des scandales qui nuisoient extrêmement à la propagation de la Foi, résolut de repasser en Espagne pour rendre compte de tout à l'Empereur. Cependant la mort du Général Garcia de Lerma, arrivée assez inopinément dans ces circonstances critiques, ne contribua pas peu à l'arrangement des affaires. Les Officiers qui avoient la confiance des troupes, agirent toujours de concert, tous avec la même attention à ménager les Indiens alliés, & à ne pas donner occasion aux autres de prendre les armes. Les allarmes parurent dissipées ou suspendues de part & d'autre, & le calme fut rétabli dans le pays.

CV. Sa mort sert à l'arrangement des affaires.

Les Ministres de l'Evangile, sans

trouble dans leurs fonctions, sçurent bien profiter de cette heureuse tranquillité pour instruire solidement leurs Néophites, dont le nombre augmentoit tous les jours. Il est vrai qu'il n'y avoit pas moins à faire pour regler leurs mœurs & les retirer de leurs pratiques criminelles, que pour leur inculquer les premiers principes de la Religion chrétienne; la corruption, dans la plûpart de ces sauvages, étoit encore plus effrayante que leurs superstitions. Mais si le travail étoit grand, le nombre des bons Missionnaires n'étoit pas petit, & tous mettoient la main à l'œuvre avec le même zèle, avec la même ardeur. Bientôt ils ne se bornerent plus à la ville ni au voisinage de Sainte-Marthe; plusieurs pénétrerent plus avant dans les terres, & porterent la lumière de la Foi chez des peuples encore inconnus aux troupes Espagnoles; par-tout ils firent quelque fruit, & ce que l'un avoit commencé, ce qu'il avoit planté chez une nation, où il n'avoit pu faire qu'un fort court séjour, un autre l'arrosoit après lui, & recueilloit

1534.

CVI. Fruits de la Prédication dans le pays de Ste Marthe, de Carthagene, & dans plusieurs autres contrées.

1534. quelquefois des fruits plus abondans. La main de Dieu étoit avec eux, & leur persévérance dans ce travail aussi glorieux que difficile, fut telle, que selon le témoignage d'Alphonse de Zamora, plusieurs de ces 20 ou 21 Missionnaires qui étoient entrés dans ce pays l'an 1529, travailloient encore au milieu des Indiens après 1590 (1). Il faut donc supposer que quelques-uns étoient encore jeunes, lorsqu'ils partirent de Castille pour les Missions de l'Amérique. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs travaux apostoliques ne se bornerent point aux seuls Gouvernemens de Sainte-Marthe & de Carthagene, quoique bien étendus, & que ce fut à leur zèle qu'on dut la fondation de la célebre Province de S. Antonin, qui a fourni & qui fournit encore depuis deux siecles, plusieurs bons Ministres à l'Eglise de l'Améri-

(1) *Desde el año 1529, que entraron en Santa-Martha, hasta el de 1591, algunos de estos padres asistian en la ciudad: otros à la entradas, que hizo Garcia de Lerma por las tierras de los bondas, &c.* Al. de Zam. p. 64. col. 1.

que. Une preuve que les fruits de ces premiers Propagateurs de la Foi dans une partie considérable du Nouveau-Monde, ne furent ni médiocres, ni passagers; c'est ce nombre de chretientés, ou de maisons d'instruction & de couvens, qu'ils établirent au milieu de nations barbares, & qui subsistent toujours, tant pour la consolation des Colonies Espagnoles, que pour celle des nouveaux Chrétiens (1). 1534.

Noms de ces Ouvriers apostoliques.

Zamora l. 2. c. 1. p. 64. col. 1.

(1) Les noms de tous ces Missionnaires Dominicains, rapportés par Alfonse de Zamora, sont 1°. Thomas Orthis, premier Evêque de Sainte-Marthe; 2°. Jerôme de Loaysa, Evêque de Carthagene, depuis premier Archevêque de Lima; 3°. Gregoire de Beteta, qui succeda à Loaysa dans la Siege de Carthagene, mais non-immédiatement; 4°. Dominique de Salazar, depuis premier Evêque des Philipines; 5°. Jean de Aurres; 6°. Augustin de Suniga; 7°. Jean Mendez, Evêque de Sainte-Marthe après Thomas Orthis; 8°. Dominique de Las-Casas; 9°. Rodrigue de Adrada; 10°. Martin de Truxillo; 11°. Barthelemi de Ojeda; 12°. Pierre de Villalva; 13°. Pierre de Zambrano; 14°. Gaspar de Carvajal; 15°. Martin des Anges; 16°. Thomas de Mendoza; 17°. Jean de Ossio; 18°.

1534.
CVII.
On reprend le dessein d'une conquête,

La Providence ouvrit encore une grande porte à la prédication de l'Evangile, en faisant servir à ses desseins de miséricorde pour le salut des infidèles, l'ambition des hommes qui ne cherchoient qu'à s'enrichir ou à s'agrandir toujours par de nouvelles conquêtes. Vers l'an 1532, on reprit le dessein de soumettre tous ces peuples Indiens, répandus dans de vastes & riches contrées, entre la grande riviere de la Madelaine & celle du Darien, dans l'espace de deux cens lieues.

CVIII.
Autrefois manquée.

Nous avons vû que dès l'an 1509, Alphonse d'Ojeda avoit fait la même tentative; mais quoique ce fût un Capitaine plein de courage, d'une grande intrépidité, & qu'il eût de bonnes troupes, son entreprise ne réussit pas. Les braves Indiens de Calamari ne le reçurent que les armes à la main : cependant ni leur bonne contenance, ni leurs mena-

François Martinez; 19°. Pierre Duran; 20°. Jean de Monte-Major; 21° Barthelemi de Talavera. On aura souvent occasion de parler ailleurs de ces saints personnages.

naces ne purent intimider Ojeda, 1534.
& il commanda à un de ses Officiers de prendre 200 soldats, & de s'avancer par un autre chemin jusqu'à Turbaco, Ville fort peuplée. Les habitans de Turbaco ayant découvert ces Espagnols, vinrent à leur rencontre en bon ordre, & alloient commencer l'attaque, lorsqu'on leur fit dire qu'on venoit dans un esprit de paix, & que tout ce qu'on demandoit d'eux, étoit qu'ils reçussent la Foi Catholique, en se soumettant au Roi d'Espagne : c'étoit alors le prélude ordinaire, & comme la première cérémonie de tous les Conquérans. Mais les Barbares, non moins éloignés de promettre obéissance à un Prince étranger, que résolus de défendre vigoureusement leurs terres & leur liberté, ne répondirent que par une nuée de fleches empoisonnées. Le combat s'engagea & il fut très-sanglant ; la valeur & la résolution pouvoient être égales de part & d'autre : les armes à feu donnoient bien de l'avantage aux Espagnols, mais celles des Indiens n'étoient guère moins meur-

1534.
CIX.
Valeur des femmes Indiennes.

trieres, & le nombre étoit pour eux. Les Indiennes mêmes ne montrerent pas moins de courage dans cette occasion, que leurs peres, leurs maris, ou leurs freres. Il est rapporté qu'une jeune fille de 20 ans avoit déja tué huit Espagnols de sa main, quand elle ne trouva plus de fleches dans son carquois (1).

De ces deux cens soldats Espagnols qui marchoient contre Turbaco, il ne s'en sauva qu'un seul avec le Capitaine Diego d'Ordaz, qui alla porter la nouvelle de sa défaite au Général Ojeda. Celui-ci courut d'abord à la vengeance, entra de nuit dans Turbaco avec le reste de son armée, mit le feu à la Ville, qu'il remplit de meurtres & d'horreur. Satisfait ensuite de cette incendie, & de quelque quantité d'or qui se trouva parmi les cendres, ou étonné de la valeur de ces Indiens, & de leur nombre qui grossissoit

(1) *Pelesban los hombres, y las Mugeres, y estas con tan valor, que de una moza de veirte años se refiere aver meurto oeho Españoles, antes de consumir las flechas de su carcaz, &c.* Al. de Zam. p. 70. col. 2.

toujours, il se hâta de faire rembarquer ses troupes, & alla chercher fortune ailleurs. 1534.

CX. Fondation de la nouvelle Carthagene.

Ce ne fut donc que vingt-quatre ans après une si grande déroute, que les Espagnols tenterent de nouveau, & avec plus de succès, la même conquête. Pierre de Heredia, arrivé depuis peu d'Espagne, avec plusieurs Gentilshommes, & des troupes fraîches bien aguerries, débarqua le 15 de Janvier 1533 à Calamari, choisit dans l'Isle de Codego un lieu où il fit bâtir une Ville, qu'il appella Carthagene, nom qui avoit été donné au même port par un autre Espagnol, il y avoit plus de trente ans. Heredia avoit avec lui quelques Ecclésiastiques, dont nous ignorons le nom, & deux Dominicains, appellés le Pere Diego de Ramirez & Louis de Orduna. On dressa d'abord un Autel, & on y célébra la Messe; mais on ne différa pas de bâtir une Eglise sous l'invocation du martyr S. Sebastien.

Hist. de St. Dom. p. 216.

CXI. Sage conduite des Missionnaires.

Soit que cette seconde entreprise des Castillans eût été conduite avec plus de secret & de plus grandes

1534. forces que la première; soit que les Indiens trop flattés de leurs anciens succès, se fussent persuadés qu'après le départ précipité d'Ojeda, les Espagnols ne reparoîtroient plus sur leurs terres, ils ne troublerent dans cette occasion ni leur débarquement, ni leurs premières opérations; & on profita sagement de ce calme pour s'établir solidement dans le pays conquis.

CXII. Et du nouveau Général Pierre de Heredia.

Tandis que les Missionnnaires, pour gagner ces peuples à Jesus-Christ, s'efforçoient d'attirer leur confiance par des manières pleines de charité, de les édifier par le désintéressement le plus parfait, & de les instruire des vérités de la Religion par des Catéchismes, ou des Prédications, qu'ils réiteroient plusieurs fois chaque jour; le Général de Heredia (que l'Historien appelle un foudre de guerre) ne s'occupoit qu'à pousser toujours plus loin ses conquêtes, & il voulut les commencer par le Cacique Carex, Prince fort puissant, & le plus voisin, Seigneur d'une Isle, entre ce qu'on appella depuis *Boca-grande*,

& le port qu'on nomme aujourd'hui *Boca-chica* (1).

1534.

CXIII. Bataille fort meurtriere : victoire des Espagnols, qui ouvre une nouvelle porte à la prédication de l'Evangile.

Heredia ne choisit que 200 soldats pour cette expédition ; mais il avoit avec lui une nombreuse noblesse, qui avoit à soutenir sa propre réputation & celle de la Nation. Les Insulaires de leur côté, ayant à leur tête leur Cacique Carex, & les Seigneurs de sa Cour les plus aguerris, se trouverent en armes à la descente des Espagnols ; la bataille fut très-meurtriere, & il s'y fit des prodiges de valeur. Christophe Seron se distingua beaucoup parmi les Espagnols qui furent tués : deux des principaux vassaux de Carex, appellés Piorex & Curivix, ne vendirent pas moins cher leur vie. Le nombre d'Indiens qu'on tailla en piéces se trouva si grand, qu'on ne prit pas la peine de les compter ; mais ce qui rendit complette la victoire des Espagnols, fut la prise de

(1) *Como un rayo de la guerra D. Pedro de Heredia, empezò à deshazer por lo mas fuerte, que era el Señor de Carex, Isla entre boca-grande, y el Puerto, que oy se Nama Boca-chica, &c.* Al. de Zam. p. 71. col. 1.

1534. Carix même. Ce coup abattit le courage de tous ses Sujets, qui ouvrirent d'abord leurs portes au vainqueur, & se hâterent de lui porter plus de cinq mille mesures d'or pur. Quelques autres peuples voisins suivirent le même exemple, & envoyerent au Général Espagnol leurs députés, avec de riches présens, pour demander la paix. C'étoit autant de portes qui s'ouvroient à la prédication de l'Evangile.

CXIV. Un grand Sacrificateur fait prisonnier, contribue beaucoup à la pacification du pays, & au progrès de la Religion.

De retour à la nouvelle Carthagene avec ses prisonniers, Heredia jetta les yeux sur l'un d'eux, nommé *Caron*, Sacrificateur fort célèbre dans tout le pays : il crut que cet homme adroit pouvoit le servir utilement dans ses desseins ; & il ne se trompa point. Caron, qui selon les coutumes barbares de son pays, ne s'attendoit qu'à un dur esclavage, s'il n'étoit même sacrifié sur l'Autel de ses cruelles divinités, fut agréablement surpris de se voir caressé par son vainqueur, & d'abord employé comme un homme de confiance ; Heredia le joignit à deux Officiers Espagnols (François de

Valderrema & Pierre de Abrego) il les envoya chez les Princes & les Caciques bien avant dans la terre, comme des Ambaſſadeurs de paix & d'amitié : ils entrerent en cette qualité dans la Ville de Bahayre, dont le Seigneur, nommé *Duhoa*, & tous ſes vaſſaux les reçurent avec beaucoup de politeſſe & de marques d'affection ; on eſtimoit particuliérement le fameux Sacrificateur, & on ne ſe laſſoit point d'admirer les deux Officiers Eſpagnols, leur figure, leurs habits, leurs armes ; & plus que tout, la réputation de valeur qu'ils avoient acquiſe dans la bataille qui avoit mis Carex entre leurs mains. Le Traité d'amitié & de paix fut bientôt conclu, & il en coûta la vie à un vieux Indien qui s'oppoſoit au Traité. 1534.

CXV. Nouveaux Traités de paix.

De Heredia s'étant rendu bientôt après à Bahayre, y fut reçu comme en triomphe ; on y fit de grandes rejouiſſances, & un préſent de plus de ſix cens mille piéces d'or en releva l'éclat : le Traité fut ſolemnellement ratifié ; & le Cacique Duhoa promit de faire à ſon tour une viſite

1534. au Général Eſpagnol, dans la Ville de Carthagene; ce qu'il ne tarda pas d'exécuter, accompagné de ſes principaux ſujets & de pluſieurs autres Caciques.

Les heureux ſuccès, & la grande réputation de Heredia, ſervirent à groſſir tous les jours ſes troupes de ſoldats & de nouveaux Officiers, qui venoient le joindre; mais il reçut, avec des marques particulieres de joie & de reſpect, trois Dominicains qui travailloient déja depuis du tems à la converſion des Infidèles, dans le pays de Sainte-Marthe, & avec leſquels le Général voulut ſe concerter, ſur les moyens d'affermir ſes conquêtes, en pacifiant de nouveaux peuples, & les appellant à la foi. Le premier de ces Religieux étoit l'illuſtre Jerôme de Loayſa *; le ſecond s'appelloit Barthelemi de Ojeda; & le troiſiéme Martin des Anges.

* Selon Jean Melendez.

CXVI. Autres fruits de la prédication.

Ces Miſſionnaires, accompagnés de quelques Indiens qui avoient déja reçu le Baptême à Sainte-Marthe, avancerent beaucoup dans le pays, & les armées ne les ſuivoient

que de loin; aussi ne trouvoient-elles plus de résistance, dans toutes ces contrées, où les Ministres de Jesus-Christ n'avoient annoncé qu'un Evangile de paix. Les peuples de Tocana, de Mazaguapo, de Huaspates, de Turipana, & le Cacique Cambayo, Seigneur de la grande Ville de Mahates, sembloient se disputer à qui feroit plus d'honneur aux Chrétiens & à leurs Prédicateurs.

1534.

Zamora p. 72. col. 1.

Mais l'ennemi de la paix & du salut des hommes, jaloux des progrès de l'Evangile, parmi des peuples qui n'avoient adoré jusqu'alors que des demons, excita une tempête qui faillit à faire perdre & les conquêtes & les premiers fruits de l'Evangile. Le Cacique de Mahates, ennemi de celui de Zipacua, demanda au Général Espagnol un petit secours, pour soumettre son ennemi: de Heredia le lui accorda, & avec ce secours, les habitans de Mahates surprirent de nuit un peuple vassal de Zipacua, tuerent tout ce qui se présenta, hommes, femmes, enfans, & mirent le feu aux

CXVII. Inimitié de deux Caciques, qui eut de mauvaises suites.

1534. maiſons ; car ces peuples portent toujours la vengeance auſſi loin qu'elle peut aller. Au premier bruit de cette irruption imprévue, tous les autres vaſſaux de Zipacua, gens feroces & guerriers, prennent les armes, & ſe rendent en diligence auprès de leur Cacique, réſolu de perir, ou de mettre tout à feu & à ſang dans le pays des Mahates.

CXVIII. Ce qu'on fit pour en empêcher de plus grandes.

Il eſt vrai que ceux-ci, contre l'intention de Heredia, avoient beaucoup excedé : le Général Eſpagnol les en reprit fortement, & parla avec tant de ſageſſe aux Zipacuaques, qu'il les adoucit. Nos Miſſionnaires ſervirent encore utilement dans cette occaſion, pour concilier les eſprits : la guerre avoit éte vive & cruelle ; mais elle fut courte. Pour achever de calmer les inquiétudes du Cacique offenſé & amortir ſon reſſentiment, le Général Eſpagnol s'arrêta avec ſon armée, & déclara qu'il n'entreroit point ſur les terres de Zipacua qu'il n'en eût permiſſion du Cacique : politeſſe dont ce Seigneur fut ſi flatté, que retournant dans ſa maiſon, il en-

voya de très-riches préſens au Général & à ſes troupes. Les préſens étoient portés par 400 Indiennes d'un certain âge, ſuivies de cent autres fort jeunes, & dans un état à pouvoir ſervir de piege aux troupes, qui prirent de-là occaſion d'appeller ce pays *le peuples des belles* (1). Cependant leur viſite ne fut pas auſſi funeſte aux ſoldats Eſpagnols, que celle des filles de Madian l'avoit été autrefois aux enfans de Jacob : du moins l'Hiſtoire n'en dit rien. 1534.

CXIX. Le Cacique de Zipacua & ſes peuples ſe rendent tributaires du Roi d'Eſpagne, & ſe font inſtruire de la Religion.

Le Cacique de Zipacua, accompagné des Seigneurs de ſa Cour, ſuivit de près ſes préſens ; le motif de ſa viſite étoit d'inviter le Général Eſpagnol à venir chez lui avec ſon

(1) *Urbanidad, que eſtimò tanto el Zipacua, que Bolviendo à ſu caſa, le embiò de preſente quatrocientas Indias viejas, cargadas de maïz, yucas, carne de monte, y otras comidas, que accompanaban cien Indias mœzas de hermoſo pævecer.... embradas maliciſſamente ; o que ellas ſe vinieron, porquo tenian el trato de ofrecerſe à hombres. Ellas parecieron tambien, que entre los Eſpañoles quedo Zipacua con el titulo del peublo de las Hermoſas, &c.* Al. Zam. p. 73. col. 1.

1534. armée : il leur fit une magnifique reception, leur montra une partie de ſes richeſſes, ſes maiſons, ſes temples, ſes idôles d'or maſſif le plus pur. Nos Miſſionnaires ne manquerent pas de profiter de l'occaſion pour donner à ces peuples & à leur Cacique la connoiſſance du vrai Dieu & de la Religion de Jeſus-Chriſt, tandis que le Général leur parloit de la grandeur du Roi d'Eſpagne, dont ils reconnurent la Couronne en ſe rendant tributaires, & ils ne demanderent que le tems d'être inſtruits pour recevoir le Baptême & ſe ſoumettre au joug de Jeſus-Chriſt.

CXX. Le peuple de Malam demande la paix.

Le Général avançant toujours dans le pays, ne trouva que des nations pacifiques ; il arriva à la vue de la riviere de la Madeleine, viſita ſur les rives le grand peuple de Malam, qui lui demanda auſſi la paix ; il en viſita un autre, où on bâtit depuis une Ville qui eſt appellée *Marie*. Réſolu enfin de retourner à Calamari, & de voir en paſſant l'Iſle de Zamba, où il avoit laiſſé ſes vaiſſeaux, il craignit de les trou-

ver en mauvais état, parce qu'il y avoit quatre mois qu'ils étoient exposés à bien des tempêtes : il commanda donc qu'on les conduisît le long de la côte au port de Carthagene, & il conduisit lui-même son armée par terre : après tous les succès qu'il avoit eus dans tant de différentes contrées, & avec de puissans Princes, il ne s'attendoit pas sans doute à être attaqué presqu'à la vue de Carthagene. Il le fut cependant à deux lieues de Calamari par le peuple de Canapote. Toute la valeur Espagnole eut de la peine à soutenir & à vaincre enfin des hommes sauvages, & des femmes qui ne combattoient pas avec moins de courage à côté de leurs peres & de leurs maris. La victoire fut suivie d'un grand pillage d'or qu'on trouva dans les maisons, ou qu'on recueillit des ornemens des femmes : on avoit tué un grand nombre de ces Indiens, & on en amena plusieurs prisonniers à Cathagene.

1534.

CXXI. Celui de Canapote attaque subitement les Espagnols, & en est vaincu avec une grande perte.

CXXII. Grande quantité d'or, grandes & riches Provinces soumises.

L'Historien fait ici mention de la quantité prodigieuse d'or qu'on partagea entre les Officiers & les sol-

1534. dats, cavaliers & pietons, qui furent tous riches, après qu'on eut tiré le quint pour le compte du Roi. Il ajoute, pour montrer l'importance de ces conquêtes, que les Villes de Turbaco, Mahates, Bahayre & Zipacua, avoient chacune plus de deux cens mille habitans, & qu'on en comptoit plusieurs millions dans l'Isle, qui obéissoit auparavant au Cacique Carex alors prisonnier à Carthagene. Il fallut nommer des Gouverneurs particuliers pour tous ces peuples, & pour plusieurs autres moins considérables que nous ne nommons pas.

Le même Auteur nous apprend encore, que les Gouverneurs Espagnols s'étant opiniâtrés, malgré les ordres réiterés de l'Empereur, à assujettir au service personnel, c'est-à-dire à l'esclavage, tous ces peuples & leurs Caciques, ils ont réussi à faire presqu'autant de deserts de ces vastes pays autrefois si riches & si peuplés (1).

(1) *Siendo tan poderosos, y tantos en numero, que solo las ciudades de Turbaco, Ma-*

Ce

Ce fut dans toutes ces différentes contrées que les cinq Missionnaires, dont on a déja parlé, Jerôme de Loaysa, Barthelemi de Ojeda, Martin des Anges, Diego Ramirez & Louis de Orduna, firent des conquêtes & plus utiles & plus glorieuses, en instruisant & baptisant les peuples, convertissant à la foi les Idolâtres, détruisant leurs idoles, leurs sacrileges autels, leurs temples, & en élevant des Eglises au vrai Dieu (1). Si le grand nom-

1534. CXXIII. Conquêtes plus glorieuses des Ministres de J. C.

hates, Bahayre, y Zipacua, tenian à mas de docientos miz vezinos cada uno. La Isla de Carex tenia millones : todo esta oy sin rastro de que los tuvo, y los otros peublos con may pocos vezinos, todos sugetos à aquella especie de tributo sublimado, que ilaman servicio personal, sia que las cedulas de Su Magestad, que lo prohiben, se aya podido poner en execucion.

Al. Zam. p 74. col. 1.

(1) *Neustros Religiosos F. Geronimo de Loaysa, F. Bartholomè de Ojeda, F. Martin de los Angeles, F. Diego Ramirez, y Fr. Luis de Orduna..... entrando con los interpretes por aquellas selvas de gentiles, à Evangelizar el Reyno de Dios, destruyendo el què por tantos anos avia tenido el demonio..., No tenian los peligros à que se expus-*

Idem, ibid.

1534. bre écoutoit avec docilité, & recevoit de même la doctrine du salut, il se trouvoit toujours, sur-tout parmi les Sacrificateurs, bien des opiniâtres ou des hypocrites, d'autant plus à craindre, qu'ils étoient de grands empoisonneurs : le travail d'ailleurs ne pouvoit être que bien rude, puisqu'il étoit continuel, la nourriture assez mauvaise, les chaleurs extrêmes, & la picquure des moucherons très-douleureuse : mais soutenus de la grace, & brûlans de zèle pour la gloire de Dieu, consolés d'ailleurs en voyant une si grande multitude de Payens entrer tous les jours dans le bercail du bon Pasteur, ses Serviteurs fidèles méprisoient les fatigues, affrontoient les périls, & ne craignoient pas le martyre.

CXXIV. Peines & difficultés surmontées avec courage.

CXXV. Loaysa retourne en Espagne : pourquoi.

Ayant prêché, non sans beaucoup de fruit, dans tous les pays soumis aux Caciques de Mahates, de Ba-

fieron de erdar las vidas con mortiferos venenos.... No se rindieron à la fatiga de aquellos ardientes calores, ni al martyrio continuo de los fastidiosos y picantes Zaneudos, &c.

hayre & de Turbaco, Jerôme de Loaysa retourna en Espagne sur la fin de 1534. Il avoit bien des affaires à communiquer au Conseil des Indes, pour les intérêts de la Religion & de la Couronne, sans parler de ceux des Indiens convertis; puisque malgré la défense expresse de la la Cour, les Conquérans & les Gouverneurs continuoient à les soumettre à cette espéce de tribut, qu'on appelle service personnel ou esclavage. 1534.

CXXVI. Les Missionnaires se partagent le païs & le travail.

Les autres Missionnaires s'arrêterent encore dans le pays; mais il fallut se partager pour suffire à tout. Barthelemi de Ojeda cultiva avec un nouveau soin la Chrétienté qu'il avoit fondée à Bahayre, jusqu'à ce que les Evêques eurent besoin de son ministère pour d'autres peuples. Le Pere Martin des Anges se chargea de toutes les fonctions du ministère dans le pays de Carex, à qui le Général de Heredia venoit de rendre la liberté & la pleine possession de son Isle. Diego Ramirez faisant sa résidence ordinaire à Zipacua, ne laissoit pas d'aller prê-

1535. cher aussi les peuples plus avancés dans la Terre-ferme. Louis de Orduna n'eut pas moins à travailler pour adoucir la ferocité naturelle de ceux de Turbaco. Tous avoient dressé des Oratoires & de petites habitations, où les Gentils venoient les chercher pour leur instruction & dans tous leurs besoins spirituels, quelquefois même pour implorer leur protection auprès des Gouverneurs. Ces nouveaux Chrétiens étoient chers aux bons Missionnaires, qui les aimoient comme leurs fils qu'ils avoient engendrés en Jesus-Christ, & qui en étoient honorés comme leurs peres. Aussi refuserent-ils de les abandonner, pour se joindre à quelques Gouverneurs qui alloient à la conquête du Zenu.

CXXVII. Autres entreprises du Général Hérédia. Les Missionnaires s'arrêtent avec leurs Néophites.

La soif des Conquérans ne pouvant être éteinte, ni leur cupidité satisfaite, par cette quantité d'or qu'ils avoient apporté à Carthagene après leurs dernieres expéditions, le Général de Heredia ne tarda pas de se remettre en campagne avec son armée, pour conquérir de nouvelles Provinces vers la riviere de

Zenu, au midi de Cathagene, où il avoit appris que les Caciques & leurs peuples étoient fort riches. Mais nos Missionnaires qui ne vouloient que procurer les richesses du Ciel à ces Infidèles sans toucher à leurs trésors, s'arrêterent dans les lieux où la Providence les avoit placés, pour y continuer des travaux que le Seigneur bénissoit (1). 1535.

CXXVIII. Autres découvertes : combat opiniâtre : défaite des Indiens.

Les troupes Espagnoles trouverent d'abord une forte résistance dans le nouveau pays : les Indiens en nombre & bien armés les attaquerent dès qu'ils les virent sur leurs terres ; le combat qui dura tout le jour & plusieurs heures de la nuit, ne fut pas moins sanglant qu'opiniâtre : bien des soldats Espagnols y perirent ; mais la perte des Indiens, beaucoup plus considérable, les força de se disperser &

(1) *Los Religiosos no quisieron seguirle, por no desamparar à los Indios, que y à los miraban como à Padres : y lo fueron muy nenos de fervorosa caridad, por los hijos que engendraron en Christo Jesù, por el santo baptismo.* Al. de Zam. p. 75. col. 1.

1535.

d'abandonner le pays au vainqueur, qui continua à le parcourir & à le piller ſans trouver plus aucune réſiſtance.

CXXIX. Mets qu'un Prince ſauvage préſente au Général Eſpagnol.

Heredia étant arrivé à la maiſon d'un Cacique, ce Prince Sauvage vint le recevoir à la porte, & le premier mets qu'il lui préſenta, fut un petit enfant qu'il portoit entre ſes bras, & qu'il lui offrit comme un morceau exquis. Frappé d'horreur, le Général répondit par ſes Interprêtes qu'il ne mangeoit pas de chair humaine; mais qu'il venoit lui offrir la paix & ſon amitié: De quoi donc vous nourriſſez-vous, reprit le Cacique? Nous nous nourriſſons, dit l'Eſpagnol, de mays, de gibiers & de fruits, ſans refuſer l'or lorſqu'on nous en préſente. Sur cette réponſe, le Sauvage entre dans ſon magaſin, & fait remplir de poudre d'or une grande machine (1).

Z. t. c.5. p. 75. col. 2.

(1) *Saliò el Cacique, ofreciendole un Nino, que tenia en los brazos, para que ſe lo comiera. Horrorizado del plato, que le ofrecia, dixo que no venia à comer hombres, ſino à ſer ſu amigo, pariente, y à tener con el una paz*

Heredia en recevant ce présent, comprit qu'il devoit y avoir dans le pays une grande abondance de ce précieux métal : outre les caresses qu'il prodigua au Sauvage, il lui donna quelques miroirs, de petits grélots, & semblables bagatelles qu'on apportoit de Castille, & que les Américains estimoient plus que leurs riches métaux, dont ils connoissoient peu le prix. 1535.

CXXX. Ce qui se passa à Tinsenu.

Le prompt départ des Espagnols ne fut pas sans doute désagréable au Cacique : il leur donna cependant un jeune Indien pour leur servir de guide, & leur indiquer les lieux où on trouvoit une plus grande quantité d'or. Après avoir fait un peu plus de trois lieues dans une riche & charmante vallée, ils arriverent chez un petit peuple appellé *Tinsenu*, dont la Dame, nommée

---

muy segura. Pergrinto el Cacique, de que se sustentaban el, y aquellos hombres, que no avia visto jamas? Respondiò que conrian maïz, carne de monte, y que tambien comiam oro, si tenia alguno que darles. Contento el Cacique.... le arrojo una chaguala de or, &c.

1535. *Sotota*, servie avec les plus grands respects par des Demoiselles de la plus haute noblesse, étoit venue recevoir les hommages de ses vassaux : tout étoit alors en fêtes & en réjouissances dans le pays. Les Espagnols, sans être invités, se répandirent dans toutes les maisons, & ne respecterent pas davantage celle de la Dame du lieu. Le Negre au service du Général, trouva dans une maison un grand vase de terre rougeâtre & odoriferante, couvert d'une grande lame d'or : il la prit & la porta aussitôt à son maître, qui se fit un plaisir de la montrer aux Officiers & aux soldats, pour exciter davantage leur émulation ou leur diligence. Il ne paroît point cependant qu'ils eussent besoin d'être fort excités à courir après l'or.

CXXI. Riche proie pour les Espagnols dans un temple d'Idoles.

Ils trouverent une autre maison si vaste, qu'elle pouvoit contenir plus de deux mille personnes : on crut avec raison que c'étoit le Temple de ce peuple, puisqu'on y vit vingt-quatre Idoles, dont les unes représentoient des hommes, les autres des femmes, & toutes d'une

grandeur gygantesque. Ces Idoles n'étoient que de bois, mais du haut en bas elles étoient couvertes de lames d'or très-fin. Comme ces figures étoient dans une assez grande distance & vis-à-vis les unes des autres, elles avoient sur les épaules une poutre, qui soutenoit au milieu une niche ou espéce de lit. C'étoit l'oratoire de ces idolâtres, qui y attachoient leurs offrandes, ou piéces d'or en fonte, ou travaillées au marteau. Tout cela fut la proye des Espagnols, qui enleverent ces riches offrandes, avec les longues plaques d'or qui donnoient tant d'éclat aux vingt-quatre Idoles. 1535.

CXXXII. L'or brille sur les branches des arbres : on en trouve en plus grande quantité sous les racines de quelques autres.

A une petite distance de-là, les Espagnols trouverent une coline toute couverte de différens arbres, & de leurs branches pendoient plusieurs piéces d'or en forme de petites cloches. Il ne faut pas dire avec quelle avidité on cueillit ces précieux fruits. Mais plus les Espagnols se chargeoient d'or, plus ils brûloient du desir d'en amasser. Leur guide Indien leur dit qu'il alloit les conduire dans un autre lieu, où

1535. ils trouveroient de bien plus grands trésors, non sur les branches des arbres, mais au-dessous de leurs racines. Il leur tint parole; après quelques heures de chemin: voilà, leur dit-il, les grands arbres dont je vous ai parlé: ils couvrent les tombeaux de nos Caciques & des plus grands Seigneurs de la nation. On n'ignoroit pas que ces sortes de personnes, hommes & femmes, n'étoient jamais enterrés qu'on ne mît dans leurs sepulcres ce qu'ils avoient de plus riche dans leurs maisons, armes, bijoux, piéces d'or, &c. On ne craignit pas de remuer ces cendres; & d'un seul tombeau on tira neuf mille cinq cens piéces d'or de différente grandeur (1).

Peu satisfaits de tant de richesses

(1) *Con la facilidad de ser sepulcro reciente, lo abrieron, y sacaron nueve mil, y quinientos Castellanos de oro. Fueron desenterrando meurtos, porque à los hombres los enterraban con sus armas, y à las Muzeres con sus trastes caseros, y todo el oro, que tenian en sus casas, para los gastos de la otra vida, segun los tenia enganados el demonio, &c.* Zam. ibid. p. 76. col. 1.

qui pouvoient les embarrasser, ils demanderent au guide s'il n'en connoissoit point d'autres. Il leur dit qu'à trente soleils (trente journées) de-là, il y avoit une Province nommée *Pancenu*, plus abondante en or que toutes celles qu'ils avoient pû encore parcourir : quelques autres Indiens leur assurerent la même chose ; & sur cette parole ils dirigerent aussitôt leur marche vers Pancenu. Il est vrai que pour y arriver il falloit se frayer une route à travers de grandes landes, de deserts affreux, de rochers quelquefois fort escarpés, de lacs, de marais, & de grosses rivieres qui alloient se perdre dans le Darien. Mais que ne fait pas faire la cupidité ?

1535.
CXXXIII.
La cupidité fait mépriser les périls & toutes les fatigues.

Après de grandes & longues fatigues, cette troupe d'avanturiers (on pouvoit les nommer ainsi) arriverent enfin à une peuplade, qui les reçut avec des signes de paix, & on leur offrit d'abord une quantité de bijoux & des piéces d'or, qu'on échangea avec du verre & des grélots. Quelques Officiers curieux de

CXXXIV.
Cauca, riviere qui porte l'or dans 3 Provinces.

1535. sçavoir d'où venoit cette abondance d'or, dans un pays où ils n'avoient encore découvert aucune mine, les Sauvages répondirent que la riviere *Cauca*, descendant de la Cordillere (longue chaîne de montagnes) se communiquant par plusieurs branches dans les trois Provinces, appellées *Zenu*, *Tincenu* & *Pancenu*, y répandoit ces richesses, & qu'elles étoient bien plus considérables dans une quatrième Province, qu'on nomme *Zenusana*. Cette découverte ne fut point inutile, puisque quelques années après, les Espagnols ayant trouvé en effet de riches mines dans la même contrée, ils y bâtirent les Villes de *Cazeres*, de *Guamaco*, de *Zimiti* & de *Saragosse*.

CXXXV. Riches mines d'où découlent tant de richesses.

CXXXVI. La faim & la lassitude font revenir enfin les Espagnols sur leurs pas.

Mais la lassitude & le défaut des vivres convenables les avertissoient qu'il étoit tems de revenir sur leurs pas, pour jouir enfin de quelque repos, & se décharger de tout ce poids d'or, qui ne les empêchoit pas de souffrir quelquefois la faim & la soif. On retourna donc, non sans de nouvelles fatigues, à

la Province de Zenu. Si on avoit écouté les vœux des soldats, on y auroit bâti une Ville, dont ils eussent fait volontiers leur séjour & leur patrie. Mais le Général ne goûta point la proposition; & il les ramena à Carthagene. Les troupes n'osoient contredire un Capitaine qui les avoit si fort enrichies; & quoique une bonne partie des soldats eût peri, moins dans le combat qu'on leur avoit livré d'abord, que par les incommodités d'un voyage plus rude encore que long; les Cartaginois les reçurent avec de grandes démonstrations de joie. 1535.

CXXXVII. Une partie du butin va au-delà de 30 quintaux d'or fin.

On fit le partage, & on écrivit en Espagne, qu'au retour de sa conquête, Dom Pierre de Heredia avoit fait conduire à Carthagene trente quintaux d'or fin, sans parler des richesses qu'il avoit enlevées de l'Isle de Carex. On exposa en même-tems les avantages que la Couronne pouvoit retirer de toutes les découvertes qu'on venoit de faire. C'est ce qui détermina le Roi Catholique à conserver, fortifier & annoblir sa nouvelle Ville de Carthagene, com-

1536. me un port assuré, & très-important pour la communication avec tout le pays découvert dans la terre-ferme. Sa Majesté en fit le chef d'un grand Gouvernement, & nomma pour son premier Evêque le Pere Thomas de Toro, Dominicain du Couvent de Salamanque; il fut sacré en Espagne, & arriva à son Eglise avant la fin de 1534 (1).

CXXXVIII. Premier Evêque de Carthagene.

CXXXIX. Quels furent les premiers soins du zélé Prélat.

Le grand objet du Prélat, & toute son occupation le reste de ses jours, furent l'instruction & la conversion des Indiens. Il n'oublia rien pour la propagation de la foi, en faisant entrer dans le bercail de Jesus-Christ tous les différens peuples de son vaste Diocèse. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit amené avec lui plusieurs Missionnaires de capacité &

Al. de Zam. p. 77. col. 1. 2.

(1) *Determinò Su Mag. conservar à Carthagena, y presidiarla, para escala, y puerto seguro à la communicacion de todo lo que se avia descubierto en tierra firme. Por authorizar la ciudad, y governacion, embiò pro su primer Obispo al Rmo. Señor Mro. Fr. Thomas Toro, de neustra Religion, hijo del convento de San Estevan de Salamanca. Entrò consagrado à fines del año de 1534.*

d'une vertu éprouvée. Mais pour les employer plus utilement, & prendre lui-même les connoissances nécessaires, il appella à Carthagene ceux de nos Religieux qui s'appliquoient depuis quelque tems au saint ministère dans l'Isle de Carex, & dans le pays de Mahates, de Bahayre & de Turbaco. C'est avec leur conseil, & par leurs lumières étendues par l'expérience, que le zèlé Evêque détermina tout ce qu'il falloit regler, établir ou perfectionner, pour l'honneur du ministère, la conduite des Ministres, la conversion d'une multitude d'Idolâtres, la consolation ou l'édification des nouveaux Chrétiens, & l'avantage des peuples. 1536.

Non content de traiter toujours avec honneur les Prêtres qui prêchoient déja, ou qui s'offroient à prêcher l'Evangile, il les assura tous de sa protection, leur assigna des revenus suffisans, leur donna des Cures, & les honora comme ses fidèles coopérateurs. Pour leur assurer plus efficacement le repos & la tranquillité, notre Prélat bien inf- CXL. Sa conduite avec tous les Missionnaires,

1536. truit des intentions de Sa Majesté Catholique, avertit tous les Gouverneurs de ne mettre aucun empêchement à la construction des Eglises qu'il avoit ordonné de bâtir dans tous les lieux pour lesquels il venoit de destiner des Curés. Il recommanda en même-tems d'achever de détruire ce qui restoit encore d'Idoles, d'Autels sacriléges & de Temples, où les démons étoient adorés. Ayant ensuite appellé les Prêtres des faux Dieux, & tous les Sacrificateurs du voisinage, il leur fit un discours fort touchant, plein du feu de la charité, dont son cœur étoit embrasé : sans user ni d'autorité, ni de menaces, il leur demanda seulement de se prêter de bon cœur aux instructions qu'on leur donneroit pour leur faire connoître le vrai Dieu, la véritable Religion, & la voie sûre du salut. Si vous abandonnez sincerement, leur dit-il, vos anciennes abominations, outre le secours du Ciel, qui ne peut vous manquer, je m'engage de vous proteger auprès du Roi & des Gouverneurs, dans tout ce que vous pourrez demander de raisonnable.

CXLI. Avec les Gouverneurs,

CXLII. Et avec les Prêtres des faux Dieux.

1536.

CXLIII. Les richesses des Indiens les exposent à la violence des nouveaux venus.

Les nouvelles du butin immenſe que quelques troupes Eſpagnoles venoient de faire, dans les différentes Provinces dont on a déja parlé, ne furent pas plutôt répandues dans le Royaume d'Eſpagne, qu'on vit arriver à Carthagene des vaiſſeaux tout remplis de ces hommes, dont on peut dire que l'or eſt leur Dieu. Ils en donnerent des preuves terribles dès leurs premières démarches : ils ſe jettoient comme des lions furieux ſur tous les Indiens, quelquefois ſans diſtinguer les Fidèles d'avec les Infidèles : ils réduiſoient en eſclavage les vivans, & fouilloient les ſepulcres des morts comme avoit déja fait le Général.

CXLIV. Le pieux Evêque protege les ſauvages déja convertis, & ceux qui ne le ſont pas encore, contre la tyrannie.

Le ſaint Evêque n'étoit point homme à diſſimuler ces ſcandales, ni à ſouffrir des injuſtices qui arrêtoient le progrès de l'Evangile, & tournoient à la honte de la Religion. Il pria, il gémit, il avertit ; & quand tout fut inutile, il frappa, mais en Paſteur qui ne prend qu'à regret les armes que l'Egliſe lui met en main. Il réitera ſouvent ſes inſtantes prieres auprès du Général,

1536. qui favorisoit tout le mal qu'il auroit dû empêcher : mais il ne fut pas possible d'obtenir de cet homme, que la prospérité avoit gâté, qu'on laissât aux Indiens la liberté de se rendre aux instructions, & qu'on ne les vendît pas comme de vils esclaves : toute la conduite du Général, & celle de son frere Alfonse de Heredia, étoient également contraires aux intérêts de la Religion & du Roi, dont les volontés ne leur étoient point inconnues.

CXLV. Pierre & Alfonse Hérédia oublient leur devoir. S. M. C. envoye un Juge sur les lieux.

Ces considérations ne faisant aucune impression sur leur esprit, & le mal croissant toujours, il ne restoit plus à notre Evêque que d'informer de tout la Cour & le Conseil de Castille. C'est ce qu'il fit, & il fut écouté, parce que sa capacité, sa sagesse & toutes ses vertus étoient bien connues, sur-tout sa charité & sa modération. C'est le témoignage que lui rend l'Historien Herrera (1).

Al. Zam. p. 78. col. 2.

(1) *Informò tambien el obispo, y dize el coronista Herrera, que con el grande credito, que avia adquirido en el consejo con su virtud, y lettras, se nombro juez para la ave-*

Le Juge que le Roi Catholique nomma d'abord pour se transporter sur les lieux pour connoître des crimes, & châtier sévérement les coupables, étant mort dans le trajet; Sa Majesté donna la même commission au Licencié Jean Badillo, l'un des Auditeurs de l'Audience Royale de Saint-Domingue. Celui-ci fit beaucoup de diligence; mais il ne fit point succéder la paix & le bon ordre aux violences, qu'il augmenta au-contraire beaucoup.

1536.

CXLVI. Ce nouveau Juge fait arrêter les deux freres, punit leurs injustices, & imite ou surpasse leurs crimes.

Dès son arrivée à Carthagene l'an 1536, Badillo fit emprisonner les deux freres Heredia & plusieurs autres Officiers, tous accusés d'avoir

rignacion, y castigo. Por la morte de este, que sucedio en el mar, se mandò à la Audiencia de S. Domingo, que con la misma comission remitiesse enepo al licenciado Juan Badillo, uno de sus oydires, para que la executasse con mas authoridad.... Entrò en su visita.... Adjudicose el Govierno, y se elevo tanto, que siendo de professìon letrado, se introduxo à conquistador: para augmentar su candal, embio dos Cubos por la tierra à dreutos à traer Indios, aunque fuessen de paz, ô de guerra, Christianos, ô Gentiles, de que traxeron muchos, &c.

1536. traité inhumainement les Indiens ſoumis, & détourné l'argent du Prince. Leurs biens furent confiſqués, & leurs perſonnes appliquées à la queſtion. Cette ſévérité paroiſſoit à ſa place ; mais Badillo ne tarda pas à ſe déshonorer lui-même, en imitant ſans pudeur tout le mal qu'il puniſſoit dans les autres : d'homme de lettres, il ſe transforma en Conquérant, fit marcher quelques troupes juſqu'au pays de Zipacua, d'où il enleva beaucoup d'argent ; & ce qui étoit pire, il mit aux fers pluſieurs Indiens innocens, dont il fit autant d'eſclaves ; il en vendit une partie, & envoya l'autre travailler dans ſes biens de campagne à l'Iſle de Saint-Domingue.

CXLVII. Vigilance, gémiſſemens, vives exhortations, & ſainte mort du premier Evêque de Carthagene.

Le ſaint Evêque de Carthagene, comme autrefois le Prophête Jeremie, ne ceſſoit de crier vers le Seigneur, & de s'affliger ſur les maux de ſon peuple livré à la cruauté de ſes tyrans domeſtiques. Déja épuiſé de travaux, de veilles & de pénitence, le Prélat fit appeller ſes freres, ſes coopérateurs dans le ſaint miniſtère, & leur apprenant que ſon

heure approchoit, il leur recommanda par des paroles toutes de feu, de ne pas se lasser de travailler à l'œuvre du Seigneur, pour la conversion & la conservation de ses chers Indiens. » Ne craignez pas, » leur dit-il, la colere des hommes » injustes; mais attendez avec con» fiance le secours de Dieu qui vous » a envoyés, & qui s'est acquis un » grand peuple dans ces vastes con» trées. » Plein de cette douce espérance, & moins chargé d'années que de mérites, le pieux Prélat s'endormit dans le Seigneur avant la fin de 1536; sa mort fut pleurée de tous les gens de bien, & honorée de quelques miracles, si on en croit Alfonse de Zamora.

1536.

P. 79. col. 1.

CXLVIII.

Jérôme de Loaysa est choisi pour remplir le même Siege.

On reçut en même-tems en Espagne les procédures déja faites contre les deux Capitaines Heredia, avec la nouvelle des excès du Visiteur Badillo, & de la mort de Thomas de Toro, premier Evêque de Carthagene. Le Conseil & le Vice-Roi des Indes (Garcias de Loaysa) crurent trouver dans la personne de Jerôme de Loaysa, un homme propre

1536. à remplacer dignement l'Evêque défunt, & à faire cesser les désordres. Si sa naissance, sa piété connue, ses talens, & la faveur d'un grand Cardinal, lui donnoient quelque autorité, il ajoutoit à tout cela des lumières fort étendues, & l'expérience qu'il avoit déja acquise, pendant les cinq années qu'il avoit employées à l'instruction & à la conversion des Indiens dans le même pays.

CXLIX. Ce qu'il demande & ce qu'il obtient de S. M. C. en faveur de son Eglise & des Indiens.

Il fut donc nommé à l'Evêché de Cartagene; & pour l'engager à rendre encore ce service à la nouvelle Eglise, Sa Majesté lui offrit généreusement tout ce qu'il jugeroit nécessaire & à propos de demander. Ce qu'il demanda fut, 1°. qu'il plût au Roi d'honorer toujours de sa protection les Indiens contre leurs oppresseurs, puisque cela avanceroit bien leur conversion. 2°. De faire construire incessamment & orner une Eglise Cathédrale à Cartagene, ce que son prédécesseur n'avoit eu ni le tems, ni les moyens d'exécuter. 3°. De faire bâtir dans la même Ville un Couvent pour les Religieux

Dominicains; & enfin de faire passer tous les ans six Religieux du meme Ordre d'Espagne dans les missions du Gouvernement de Cartagene. Tout fut accordé sans aucune difficulté & exécuté de même. 1536.

Nous avons remarqué ailleurs, que quoique plusieurs Auteurs Espagnols, après Jean Melendez, ayent écrit que Jerôme de Loaysa étoit frere germain du Cardinal Garcias de Loaysa; plusieurs autres Historiens & Généalogistes soutiennent au contraire, que la patrie & les parens de l'un & de l'autre n'étoient pas les mêmes. Garcias, disent-ils, nâquit à Talavera, dans la nouvelle Castille; son pere s'appelloit Dom Pierre de Loaysa, & sa mere Dona Catherine de Mendoza. Jerôme de Loaysa, né à Trughillo dans l'Extramadoure, étoit fils de Dom Alvarès de Carvajal, & de Dona Jeanne Gonzales de Paradez. On peut dire cependant que leur naissance fut également illustre, & leur vie également sainte: s'ils ne furent pas unis par le sang, ils le furent toujours par les sentimens, par

Hist. des Hom. illustr. t. 4. p. 410.

1536. une étroite amitié, & par la profession religieuse dans le même Ordre : ils rendirent tous deux de grands services à l'Eglise & à la Couronne d'Espagne. Ils protegerent avec le même zèle la cause des Indiens, l'un dans le Conseil des Indes, l'autre sur deux grands Siéges de l'Amérique qu'il remplit successivement.



LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

JEROSME de Loayſa, de retour en Eſpagne, comme il a été dit, étoit Prieur du Couvent de Carboneras, l'an 1537, quand l'Empereur Charles-Quint lui déclara par ſes lettres, que l'ayant nommé pour Evêque de Carthagene, Ville de l'Amérique méridionale, il ne recevroit pas ſes excuſes, quelques raiſons qu'il pût apporter; & en même-tems ce Prince fit ſçavoir au Supérieur de la Province d'Eſpagne, que ſa volonté étoit que le Pere Jerôme de Loayſa ſe diſpoſât, ſans aucun délai, pour aller fonder & conduire cette nouvelle Egliſe, ſelon les deſirs du Pape & de Sa Majeſté. Ce fut pour lui une néceſſité d'obéir. 1537.

I. Pluſieurs bons Miſſionnaires ſe mettent à la ſuite de l'Evêque de Carthagene.

Ayant donc fait à Dieu le ſacrifice de ſon repos & de ſa vie, la première attention du Prélat, après ſon ſacre & avant ſon départ d'Eſpagne, fut de choiſir dans différens

1537. Ordres Religieux, & particulierement dans le sien, de dignes Ministres de l'Evangile ; il trouva aussi plusieurs bons Ecclésiastiques qui se joignirent à lui, & il s'en servit utilement pour instruire les Américains, regler les mœurs des Espagnols répandus dans tous ces pays conquis, & former un peuple nouveau sur la doctrine & les maximes de l'Evangile. Ayant d'abord distribué tous ces Missionnaires dans la Terre-Ferme, & marqué à chacun son quartier, afin que les différens peuples compris dans son Diocèse, eussent en même tems le secours spirituel dont ils avoient besoin, il se livra tout entier aux fonctions du saint Ministère. Comme il ne cherchoit qu'à procurer la gloire de Dieu & le salut des ames, en faisant connoître & adorer le nom de J. C., il eut bientôt gagné la confiance des Indiens. Sa douceur, son désintéressement, une charité toujours agissante, lui concilierent l'amour & l'estime de ces peuples, qui reconnoissoient avec plaisir qu'il ne leur prêchoit que ce qu'ils lui

II. Ses travaux dans les Indes.

voyoient pratiquer. Il trouva moins de docilité dans ceux de sa nation, dont les mœurs corrompues, & sur-tout une cupidité sans bornes, donnerent bien de l'exercice à sa patience. Souvent il fut obligé de s'opposer avec fermeté aux violences de quelques Officiers, qui, au mépris des Ordonnances du Prince, continuoient à tyranniser des peuples, dont ils avoient envahi les Provinces & les richesses.

1538.

III. Dédicace de la Cathédrale : synode du Diocèse.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi au salut des fidèles confiés à ses soins, il ne négligeoit pas la construction de sa Cathédrale, dont il fit la dédicace dès le mois de Janvier 1538, sous l'invocation de Sainte Catherine, martyre.

Ayant depuis assemblé tous les Missionnaires répandus dans ce Gouvernement, & ceux qui étoient venus avec lui de Castille, il fit de très-beaux Réglemens pour la discipline Ecclésiastique : on défendit sur-tout aux Chapelains, Prêtres séculiers ou réguliers, qui marcheroient désormais avec les conquérans, de prendre jamais un habit

1538. militaire, ou quelqu'autre qui cachât leur Profeſſion, mais de paroître toujours décemment avec leur propre habit, Eccléſiaſtique ou Religieux. Cette Ordonnance, par rapport à quelques-uns, n'étoit point indifférente.

IV. Fondation du Couvent de S. Joſeph, qui ſert beaucoup au maintien & à la propagation de la Foi dans tous ces païs.

Avant la fin de 1539, le Couvent appellé de Saint Joſeph ayant été bâti des deniers du Roi, & des libéralités de pluſieurs riches Seigneurs, le Pere Joſeph de Robles, ſçavant Dominicain, Grand-Vicaire, & l'homme de confiance de l'Evêque, en prit poſſeſſion, avec les Peres Jean de Avila, Jean de Chaves, Jean de Cea, &c. Cette Communauté fut dès-lors, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, d'un grand ſecours pour l'établiſſement & le maintien du Chriſtianiſme : on y a formé, par une heureuſe ſucceſſion, d'excellens Sujets qui ont porté le flambeau de la Foi dans tout le nouveau Royaume de Grenade, & bien au-delà de ſes limites.

V. En faiſant rétablir les 2 Capitaines

L'ancienne amitié qu'l y avoit eu entre Jerôme de Loayſa & les deux freres de Hérédia, fut très-utile aux

uns & aux autres ; d'abord elle servit à rétablir ceux-ci dans leurs biens & dans leurs honneurs ; & ces Capitaines se porterent à leur tour à favoriser les louables desseins de leur Evêque. Les Indiens plus ménagés, commencerent à goûter la liberté, du moins dans ces quartiers, & pour un tems ; on les vit plus assidus aux instructions, plus fervens à demander la grace du baptême, & plus fidèles à vivre selon la sainte Loi dont ils faisoient profession. Avec la même application, le Prélat procura les mêmes avantages aux Américains de différentes contrées. Les Missionnaires qu'il envoya avec le titre de Curé, dans la Ville de *Tolu*, fondée depuis quelques années par D. Alfonse de Hérédia, & dans la Province de Zenu, réussirent avec d'autant plus de facilité à faire entrer ces peuples dans le sein de l'Eglise, & à leur faire abandonner leurs détestables coutumes, qu'ils avoient un soin égal de favoriser leur liberté & de dévoiler les artifices de leurs Sacrificateurs, leur malice & la fausseté de leurs oracles.

1538.

Hérédia, le Prélat rétablit l'ordre, la paix, & avance les affaires de la Religion.

VI. Plusieurs peuples entrent dans le sein de l'Eglise.

1539.

VII. On augmente les fortifications & le lustre de la Ville de Carthagene.

La bonne intelligence qui regnoit entre un Evêque généralement respecté dans tout le pays, & les deux principaux Officiers du Roi qui y commandoient, contribua encore beaucoup à donner un nouveau lustre à la Ville de Carthagene, dont on augmenta considérablement les fortifications, les édifices publics, & tout ce qui peut servir à la décoration ou à la sûreté d'une Capitale.

VIII. Description de cette Ville Capitale.

Carthagene, Ville de l'Amérique méridionale, sur la côte de la mer du nord, dans la Terre-Ferme, est divisée en haute & basse Ville. Celle-ci qu'on appelle *Gasimana* est le fauxbourg de l'autre, & en est détachée par un canal. Cette Ville, par-tout très-fortifiée & défendue par trois Forts du côté du port, est située dans une Presqu'isle sablonneuse sur une large plaine, & ceinte d'un marais ou étang bourbeux qu'on appelle *Canapote*. On va de la Ville jusqu'à la terre ferme, par une chaussée longue de 300 pas, & large de 12, sous laquelle il y a deux arches qui donnent entrée au flux,

Cinq grandes rues s'étendent depuis le port, ou côté occidental, presque jusqu'au rivage opposé. Chacune de ces rues, longue d'environ 600 pas, est garnie de belles maisons, de côté & d'autre, avec leurs jardins & leurs cours. On y voit une sixième rue presque deux fois aussi longue que les autres, qu'elle coupe toutes, commençant dès la mer, & s'étendant jusqu'à l'étang. Il y a une Eglise Cathédrale, dont l'Evêque est suffragant du Métropolitain de Sainte-Foi. Les Dominicains y eurent d'abord un Couvent & une Eglise, & les Cordeliers ne tarderent pas à s'y établir aussi. La Maison de Ville, le Bureau du Roi, & quelques autres bâtimens s'y font distinguer parmi les édifices publics.

1539.

IX. Son Port; son Commerce:

Le port de Carthagene peut s'attribuer le premier rang entre les meilleurs de l'Amérique; aussi le commerce de cette Ville est-il des plus riches, particuliérement en perles. Tout un quartier de la Cité n'a point d'autre occupation que celle de choisir les perles, de les

1539. percer, d'en faire des colliers & des braſſelets. On y porte de pluſieurs autres Provinces de l'indigo, de la cochenille, du ſucre, de l'or, de l'argent, ainſi que tous les revenus que le Roi d'Eſpagne tire, ſoit de la nouvelle Grenade, ſoit des autres parties de la Terre-Ferme.

X.
Provinces du Gouvernement de Carthagene.

Le Gouvernement de Carthagene renferme pluſieurs Provinces, & celle qu'on nomme la Province de Carthagene eſt encore ſoûdiviſée en pluſieurs autres, qui ont leurs limites particulieres, & dont chacune a ſon nom. Celle *d'Uraba* à l'occident eſt fertile en vivres, ſes forêts la fourniſſent de gibier en abondance, & la mer voiſine d'excellent poiſſon. Celle de *Tatube*, occupée anciennement par des ſauvages guerriers qui s'étendoient juſqu'à la mer du ſud, eſt ſituée vers le midi, au-delà des montagnes appellées *Abibe*. Celle de *Guata* eſt vers l'oueſt de Carthagene en tirant ſur le midi. Aux confins d'Uraba eſt celle de *Zenu*, où l'on a trouvé beaucoup d'or au tems paſſé, & quantité d'autres choſes précieuſes enfermées

dans des tombeaux, parce qu'on y apportoit les corps morts, des Provinces mêmes les plus éloignées, pour les y enterrer avec toutes leurs richesses. Ainsi la Province de Zenu étoit comme le cimetiere de toutes les nations voisines, & le lieu où la superstition des idolâtres avoit rassemblé de très-grands trésors. 1539.

XI. L'idolatrie n'en étoit pas encore entiérement déracinée dans le dernier siècle.

Si la férocité intrépide de quelques-uns de ces peuples les a soustraits au joug des Espagnols, les guerres opiniâtres qu'ils ont soutenues les ont bien éclaircis, & tout le zèle des plus fervens Prédicateurs n'a laissé en quelques lieux que de foibles traces de la Religion qu'on leur a annoncée. Le sieur Coreal, qui, dans le dernier siècle, avoit parcouru une partie de ces contrées, en parle ainsi. Il semble qu'ils adorent le soleil & qu'ils le reconnoissent pour leur principale Divinité. Ils portent à la guerre, au lieu d'enseigne & de banniere, les os de leurs vaillans hommes tués à la guerre de la main de leurs ennemis, attachés à des roseaux, pour se porter à imiter la valeur de ces

1539. braves. On assure qu'ils ensevelissent leurs Rois avec des colliers d'or enrichis d'émeraudes, & qu'ils mettent auprès du corps du pain & du vin. En effet on a trouvé de riches sépulchres en ces quartiers-là. Tous ces Indiens tuent & mangent ensuite leurs ennemis. Ils vivent dispersés, & dans des cabanes. Leurs Chefs ont chacun plusieurs femmes, dont la première est la plus distinguée, & les enfans de celle-ci sont les seuls & les véritables héritiers. Ils sacrifient leurs ennemis, & il ne paroît pas qu'ils ayent aucune idée d'une autre vie, ni qu'ils considerent celle-ci comme destinée à autre chose qu'aux plaisirs des sens. Ils sont pourtant généreux & donnent libéralement. On y envoye des Missionnaires, qui n'y font pas autant de fruit qu'il seroit à souhaiter. Ces Indiens sont fort habiles à tirer de l'arc. Ils ne vont jamais à la guerre, ni ne se mettent point en campagne qu'ils ne prennent avec eux une de leurs principales idoles. Avant que de combattre, ils lui sacrifient des captifs, ou les enfans de leurs escla-

XII. Caractère & superstitions de ces sauvages.

ves. Ils frottent l'Idole du ſang de ces victimes humaines, & mangent enſuite la chair de ces ſacrifices. S'ils reviennent victorieux, ils font des réjouiſſances, qui conſiſtent à danſer & à chanter des chanſons à l'honneur des Guerriers. Ces réjouiſſances ne finiſſent point qu'ils n'ayent bu juſqu'à s'enyvrer. Mais s'ils ſont vaincus, ils queſtionnent triſtement leurs Idoles, & leur demandent en quoi elles ont été offenſées; après quoi on recommence les ſacrifices ſur nouveaux frais. 1539.

XIII. On pouvoit en dire autant de quelques peuples de l'Europe, pluſieurs ſiècles après la promulgation de l'Evangile.

Tout ce récit, s'il eſt exact, prouve que dans la Province de Zenu, ainſi que chez les peuples voiſins, il ſe trouvoit encore bien des Idolâtres mêlés avec un nombre d'Indiens baptiſés, qui ne paroiſſoient ni aſſez fervens, ni aſſez inſtruits, dans le courant du dernier ſiècle. Mais doit-on en être ſurpris? On ſçait que l'Amérique, ſans comparaiſon plus étendue que l'Europe, contient un plus grand nombre de peuples, & de nations moins policées, ou plus féroces & plus barbares que ne furent jamais les Ger-

1539. mains & les Gaulois. On n'ignore pas non plus, qu'encore dans les huitieme & neuvieme ſiecles, tandis que la Religion chrétienne fleuriſſoit depuis long-tems dans notre France, dans les Eſpagnes, en Italie, &c. les Saxons, ainſi que quelques autres peuples du nord, croupiſſoient encore dans les ténébres & les horreurs du paganiſme. Quelques-uns même de ces peuples, après avoir reçu le Baptême, étoient honteuſement retournés au culte des Idoles, par une infâme apoſtaſie. L'Hiſtoire ne nous permet point d'ignorer ces faits, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans la vie de Saint Boniface, premier Archevêque de Mayence, ainſi que dans celle de Charlemagne. Il ne faut donc pas être étonné, que deux ſiècles après que le flambeau de la Foi eut commencé à luire à quelques peuples de l'Amérique, on y ait trouvé, & qu'on y trouve encore un grand mêlange d'infidèles & de fidèles, de bons & de foibles chrétiens.

XIV. Ce que le zèle de la Re- Le digne Evêque de Carthagene dont nous parlons avoit bien connu ;

dans ses visites pastorales, la grandeur du mal, & il y cherchoit le remède. S'il avoit la consolation de voir tout son troupeau déja chrétien dans sa Capitale, il n'ignoroit pas qu'il n'en étoit pas de même dans toutes les parties de son vaste Diocèse. L'amour de la Religion lui avoit fait former un dessein véritablement digne d'un esprit élevé, & d'un cœur embrasé de zèle pour le salut des ames. Ce que la sacrée Congrégation appellée de la Propagande fait à Rome pour la conversion de tous les peuples infidèles, payens ou schismatiques, qu'on veut appeller à la Foi catholique, Jerôme de Loaysa résolut de le faire à Carthagene, pour répandre de-là la lumière de l'Evangile dans toutes les parties du nouveau monde. Déja il avoit obtenu l'agrément du Roi Catholique, pour fonder dans sa Ville Episcopale un grand College, où les Religieux de son Ordre seroient chargés d'enseigner les principes de la Foi, le latin, la philosophie, la théologie, les loix & les bonnes coutumes d'Espagne aux

1540.

ligion fait entreprendre à l'Evêque de Carthagene.

1540. enfans des Caciques & des autres principaux Indiens, afin que les bons Sujets formés dans cette Ecole puſſent ſe répandre enſuite & travailler utilement à la propagation de la Foi dans les autres Provinces ou Royaumes de l'Amérique.

XV.
Sa tranſlation au Siege de Lima, Capitale du Perou.

Comme les plus grandes dépenſes n'arrêtoient jamais ce grand homme, dès qu'il y alloit de la gloire de Dieu, il avoit déja mis la main à l'œuvre, & on pouvoit eſpérer de voir dans peu d'années le ſuccès de cette grande entrepriſe, ſi d'autres beſoins jugés plus preſſans, n'avoient obligé le Roi Philippe II de demander au Pape la tranſlation de cet Evêque au Siege de Lima, Capitale du Royaume du Perou, déja appellée la Ville des Rois. Le Pape Paul III en 1541, donna les Bulles pour l'établiſſement de cette Egliſe, & approuva le deſſein de l'Empereur pour la tranſlation de l'Evêque de Carthagene au Siege de Lima. La connoiſſance qu'avoit déja ce Prélat des mœurs, des coutumes, du génie & de la langue des Indiens; ſa ſageſſe, ſon expérience, ſon amour

de la juſtice & de la paix ; le ſuccès que le Ciel avoit donné à ſon Miniſtère dans une partie des conquêtes des Eſpagnols ; tout cela fit que le Pape & l'Empereur le regarderent comme le plus capable d'établir la Religion chrétienne, & de perſuader l'obéiſſance au Souverain, dans un grand Royaume dont la converſion & la conſervation intéreſſoit particuliérement S. M. C. Loayſa partit donc de Carthagene, emportant avec lui les regrets d'un troupeau chéri. Nous dirons ailleurs les grands biens qu'il fit, & les plus grands maux qu'il arrêta dans un autre pays. 1541.

XVI. Le ſucceſſeur de Loayſa,

Don François Benavidés, Religieux de Saint Jerôme, ſucceſſeur de Loayſa dans le Siege de Carthagene, trouva les affaires de la Religion & du Roi dans un état fort gracieux ; la paix y regnoit, parce que les Eſpagnols & les Indiens vivoient de bonne intelligence ; & quoiqu'il n'y eût encore que deux Egliſes (la Cathédrale & le Couvent de S. Joſeph) les inſtructions s'y faiſoient avec autant de ſuccès que d'aſſiduité & d'édification. Un accident trou-

1541. bla bientôt après ce repos, pour un ſujet qui ne ſembloit pas devoir produire de ſi funeſtes effets.

XVII. Voit la paix de ſon Egliſe troublée, & tous les Habitans en danger, pour un léger ſujet.

Alfonſe Vexines, Lieutenant du Gouverneur, avoit fait donner deux cents coups de fouet à un malheureux Pilote qui pouvoit avoir mérité quelque châtiment. Réſolu de ſe venger hautement, le Pilote maltraité trouve le ſecret de s'enfuir & de venir en France; il aſſemble d'abord un nombre de Pirates & va chercher Robert Baal, François de nation, & déja fameux par ſes exploits ou ſes excès, dans le pays de Sainte-Marthe. Celui-ci ſe met à la tête de tous ces avanturiers, & les mene droit au Port de Carthagène; ils entrent de nuit & ſurprennent la Ville, peu en garde contre les corſaires, qui n'avoient pas encore paru ſur ces côtes; d'ailleurs la Fête de Saint-Jacques, qu'on célébroit alors à Carthagene, & les réjouiſſances qui s'y faiſoient à l'occaſion du mariage d'une ſœur du Général avec le Capitaine Moſquera, occupoient uniquement les Carthaginois durant le jour, & les plongeoient

dans un plus profond ſommeil pendant la nuit. 1542.

Les avanturiers étoient déja maîtres des portes & de tous les quartiers de la Ville, avant qu'on connût même le danger : on en comprit la grandeur par le premier coup que frappa le Pilote, auteur de toute cette tragédie : les playes encore ſur ſes épaules, & une halebarde à la main, il s'étoit poſté à la porte de Vexines ſon ennemi ; & au moment qu'au bruit des armes il voulut ſortir de ſa maiſon, le Pilote lui porta un coup qui l'étendit mort ſur le pavé : *Ce coup*, dit le Pilote en le frappant, *doit payer tous ceux que tu as donné ſans raiſon à des gens de bien.* La crainte & l'effroi ayant ſaiſi tous les cœurs, les ſoldats ſe rendirent à la hâte dans la maiſon du Gouverneur, dont la première attention avoit été de ſauver la vie & l'honneur de ſes parentes ; il les fit mettre comme il put ſur quelques barques, & les conduiſit ſur les montagnes comme dans un aſyle aſſuré.

XVIII. Meurtre, pillage & ſacrileges pour venger un malheureux Pilote.

Les Pirates cependant ſaccageoient tout, détruiſoient ou pilloient tout,

1542. XIX. On rachette la Ville de l'incendie, par une somme d'argent.

ſans épargner les vaſes ſacrés. Alfonſe de Hérédia paralitique dans ſon lit, fut pris ; l'Evêque eut le même ſort : on les conduiſit, ainſi que les Religieux, & quelques Dames de qualité, dans la maiſon du Gouverneur, & les avanturiers y mirent une garde. Pour empêcher qu'on ne mît le feu à la Ville, il fallut que le Prélat & la Communauté de Saint Joſeph appaiſaſſent ces hommes inſatiables par une ſomme conſidérable ; & en ſe retirant, pour revenir en France, les Pirates n'avoient pas mis ſur leurs vaiſſeaux moins de deux mille pieces d'or. On profita cependant de ce malheur pour fortifier la Ville, & mettre le Port en état de n'être plus expoſé à de ſemblables ſurpriſes (1).

(1) *Corriô el ſaco por toda la ciudad, ſin perdonar ni aun à los vazos ſagrados de la Igleſia Cathedral, y de neuſtro Convento..... por dexar la ciudad ſin abraſar, pidderon un crecido indulto, que el obiſpo, con neuſtros Religioſos compuſieron en dos mil peſos de oro. (Dexaron los coſarios deſtruida la ciudad, y fueron à empegar à enrique zer à Francia*, &c. Al. de Zam. c. 4. p. 83. col. 2.

1542.

Les conquêtes des Espagnols, & la prédication de l'Evangile, dans ce qu'on appella depuis le nouveau Royaume de Grenade, ne laissoient pas de faire toujours d'heureux progrès. Fernandez de Lugo ayant été choisi pour cette grande expédition, avoit pris pour son Lieutenant Général le Licencié Gonzalés Ximenes de Quesada; & Sa Majesté Catholique leur avoit ordonné d'agir toujours de concert avec les Religieux Missionnaires, qui travailloient déja avec beaucoup de zèle à la propagation de la Foi dans le même pays. Un Auteur Américain, ordinairement exact, rapporte dans un grand détail les bons services que ces Religieux rendirent aux armées Espagnoles, soit pour avoir entretenu dans leur amitié & dans leur alliance divers peuples, qui, ayant reçu la Foi & le Baptême, furent d'un grand secours aux conquérans, soit par le courage qu'ils répandirent dans l'occasion parmi les troupes, quelquefois rebutées par les longues fatigues, & les plus grands périls, où elles furent souvent exposées.

Alf. de Zam. c. 5. p. 84. &c.

XX. Services que les Missionnaires rendent à S. M. C. & à ses troupes.

1542. La cupidité ou la gloire de la nation animoit moins, dans certaines rencontres, les ſoldats & les officiers mêmes, que le deſir de gagner des peuples entiers à Jeſus-Chriſt n'enflammoit le zèle des ſaints Miniſtres; leur conſtance, plus d'une fois, ſervit à ſoutenir des troupes abattues, tantôt par la faim & la ſoif, tantôt par la forte réſiſtance de quelques nations féroces & aguerries, ou par les obſtacles preſqu'invincibles, que la nature même, les montagnes, les torrens, les précipices, une multitude de tigres, de caïmans, &c., ſembloient mettre au ſuccès de l'entrepriſe.

XXI. Fatigues extrêmes, & mêmes périls ſur la terre & ſur l'eau.

Une partie de l'armée* étoit portée dans des canots ſur le fleuve, & l'autre avec la multitude des Indiens alliés, ſuivoient le rivage, non dans quelque chemin déja pratiqué, mais dans une route que les ſoldats & les ſauvages étoient obligés de s'ouvrir, toujours la hache ou le ſabre à la main, forcés quelquefois de paſſer des ruiſſeaux ou des lacs à la nage. Les fatigues & les périls n'é-

* On remonte ici au tems où cette expédition fut entrepriſe, c'eſt-à-dire à 1536 & 1537.

toient pas moindres ſur l'eau que ſur la terre. Les uns furent dévorés par les tigres, quelques autres mangés par des caimans, ou tués par des couleuvres, les uns & les autres ſouvent pourſuivis par les ſauvages armés de fleches empoiſonnées. A tout cela ſe joignirent plus d'une fois des tempêtes violentes, des éclairs & des tonnerres, qui ſembloient ébranler toute la nature (1).

1542.

XXII. Le Miniſtère des Miſſionnaires utile aux fidèles & aux infidèles.

L'armée chrétienne, compoſée de 885 Eſpagnols, groſſie d'un bon nombre d'Indiens déja fidèles, & commandée par le Capitaine Ximenés de Queſade, partit de Sainte-

(1) *Los que caminaban por tierra, iban deſpedazados los cuerpos, y los veſtidos entre las eſpinas.... Seguidos de innumerables exercitos de zancudos.... de que enfermaron los mas; y meurieron muchos comidos de tigres, y picados de culebras. Paſſaban à nado los rios y eſteros de las lagunas, que deſagnan en el de Magdalena. A los que lo nevegaban, atemorizados de ferozes, y carniceros caymanes, guian Indios flacheros, que por inſtantes lo nenaban con grande numero de canvas. Y todos aſſombrados de Noche, de obſcuras tempeſtades, rayos, y truerios tan eſpantoſos como ſon los que experimentarios, navegado, &c.* Zam. p. 8[illegible] col. 2.

1542. Marthe le 5 d'Avril 1536. Deux Dominicains, Dominique de Las-Casas, & Pierre Zambrano, ainsi que deux Ecclésiastiques, dont l'un est appellé Jean de Legaspes, ne refuserent pas de partager le travail; leur Ministère, déja nécessaire aux anciens Chrétiens, ne fut pas moins utile à une infinité d'infidèles, qui reçurent par ce moyen la première connoissance de Jesus-Christ & de son Evangile.

XXIII. L'espérance soutient les troupes,

Ce seroit s'écarter trop de notre sujet, que de rapporter au long tout ce que les troupes Espagnoles firent, & tout ce qu'elles eurent à souffrir dans cette difficile entreprise : il suffit de dire que la divine Providence en rendit enfin le succès fort heureux, ainsi que l'avoit souvent prédit le P. Dominique de Las-Casas, qui, par son exemple & ses patétiques discours, avoit empêché la ruine ou la dispersion de l'armée.

XXIV. Et le succès est enfin heureux;

Après sept ou huit mois de voyage, de fatigue, ou de combats, on arriva enfin sur une hauteur, d'où on découvrit un vaste & beau pays

fort riche & bien peuplé. Les premiers Indiens qu'on y trouva, reçurent les Espagnols avec amitié, les menerent dans leurs maisons, leur fournirent avec empressement une abondance de rafraîchissemens & de vivres.

1542.

XXV. Pour les Indiens & pour la Couronne de Castille.

Au commencement de Janvier 1537, ils trouverent un autre peuple nommé *Chipata*, qui ne se montra pas moins disposé à faire alliance avec les Chrétiens, & à embrasser le Christianisme. Dominique de Las-Casas y éleva une croix, dressa un autel, & dit la première Messe qui fut célébrée dans ce pays, où les Espagnols bâtirent depuis la Ville de Velez. Pendant que ces bons Indiens s'empressoient de faire toute sorte d'accueil à leurs hôtes, particulierement aux malades, les Missionnaires n'avoient pas moins d'empressement à les retirer eux-mêmes des horreurs du paganisme & de l'esclavage du démon. Ce ne fut-là que comme un léger prélude d'une conquête bien plus importante, & pour l'Eglise, & pour la Couronne d'Espagne.

1542.
Zam. p. 88. 89.

XXVI.
Grande diminution de l'armée Espagnole.

Lorsque la petite armée fut arrivée chez un peuple nommé *Ubaza*, le Général en fit la revue, & il trouva que de 885 soldats ou Officiers, qui étoient sortis de Sainte-Marthe, avec un grand nombre d'Indiens & d'Indiennes, dont on se servoit pour porter le bagage, il ne restoit que 166 Espagnols. On fit alte pendant quelques jours, & ce repos étoit d'autant plus nécessaire, qu'il se trouvoit des malades dans le petit nombre qui avoit résisté à tant de fatigues & échappé à tant de perils. Ceux de ces malades qui se trouvoient hors d'état de continuer un si long voyage, furent mis sur des canots & renvoyés à Sainte-Marthe, avec l'un des deux Ecclésiastiques, qui étoit lui-même griévement malade (1); le P. Dominique

Al. de Zam. c. 5. p. 81. col. 1.

(1) *Descausaron algunos dias, en que se recobraron los enfermos; y lamentaron la meurte de muchos compañeros, que se quedaron en el rio en los vientres de los caymanes...; y sepultados por aquellas asperrimas selvas. Determinò el General, que los enfermos, impossibilitados, para proseguir, se embarcassen en los vergantines, y bolviessen à Sta Mar-*

minique de Las-Casas continua ses services à la même armée, pendant que Pierre Zambrano, avec quelques Officiers, prit le chemin du Perou, où nous le verrons reparoître & servir encore long-tems.

1542.

XXVII. Première connoissance de Bogota, & des peuples qu'on appelle Moscas ou Monches, à cause de leur grand nombre.

Ce peu de Chrétiens, sous la conduite de la Providence, ne laisserent pas de faire de grandes choses. Le Général interrogeant les naturels du pays, par le moyen de ses Interprêtes, pour connoître le nombre, l'étendue, les autres qualités de ces Provinces, les noms & les forces de leurs Princes ou Caciques; il apprit que ces vastes contrées, divisées en chaudes & froides (car le froid étoit excessif sur les montagnes, & les chaleurs n'étoient pas moindres dans les plaines) portoient le nom de leurs anciens Seigneurs, ou celui du Prince qui les gouvernoit actuellement. Ils ajouterent que parmi les Princes du pays, il y en avoit un plus riche & plus puissant,

tha, à cargio del General Gallegos. Bolviese tambien uno de los clergos, que sallieron con el exercito, &c.

1542. appellé *Bogota*, qui gouvernoit un nombre infini de vaſſaux, & à qui de très-grands peuples obéiſſoient. On leur demanda quelle langue ils parloient, & ils la nommerent *Muyſca*. Les Eſpagnols l'ont appellée par corruption Moſca, & ces Indiens Moſcas, parce que le grand nombre qu'ils en rencontroient partout, dans les campagnes, dans les chemins ou dans villes, leur fit dire que les hommes ſe multiplioient comme les mouches.

XXVIII. Les Eſpagnols ſont appellés les enfans du ſoleil,

Le ſéjour, quoique commode, de *Ubaza* ne fut pas long; parce que le Général & tous les Officiers ſouhaitoient avec ardeur de voir le Roi de Bogota, la magnificence & les richeſſes de ſa Cour. Ils arriverent en moins de rien à *Guachata*, le jour de Saint Grégoire le Grand, ce qui donna occaſion au Pere Dominique de Las-Caſas, qui y établit d'abord une doctrine ou maiſon d'inſtruction, d'appeller ce lieu *le peuple de Saint Gregoire*. De-là, ou du moins d'une hauteur fort voiſine, on découvroit une Ville, qui par la grandeur & la beauté de ſes maiſons, pouvoit être

comparée aux plus grandes de l'Europe. Les Espagnols y furent reçus avec des démonstrations de joie & de paix : ce qui les réjouit beaucoup ; & ce fut-là aussi qu'ils s'entendirent nommer pour la première fois *les Enfans du Soleil.* 1542.

XXIX. Par des barbares qui veulent leur offrir des sacrifices.

Les Barbares comptoient les flatter d'autant plus par ce titre, qu'ils adoroient eux-même le soleil, comme le premier & le plus grand de leurs dieux. Le Temple consacré à cette prétendue Divinité, est sans comparaison plus riche & plus magnifique que tous ceux où on sacrifie aux Idoles faites de main d'homme. Si le commun des Indiens voyoit avec plaisir ces étrangers, ceux qui sçavoient réflechir n'étoient pas sans inquiétude, se persuadant que le soleil ne leur envoyoit ses enfans que pour les châtier de leurs péchés. Sur cette idée, peu satisfaits d'avoir reçu en paix les Espagnols, ils s'aviserent de leur offrir des sacrifices, & on ne pénétra leur dessein, que dans l'exécution, qui coûta la vie à plusieurs petits innocens.

1542. XXX. Sacrilege, cruauté, qui fait périr un nombre de petits enfans.

La malice du démon, la fourberie ou l'ignorance de leurs Prêtres, entretenoient ces Sauvages, dans la persuasion que le sacrifice de ces pauvres créatures étoit toujours agréable à leur Dieu : ils en portoient un nombre au haut d'un rocher & les précipitoient en bas; afin, disoient-ils, que le soleil se nourrît de leurs chairs. Tel fut le premier spectacle qu'ils donnerent aux Espagnols, qui en frémirent d'horreur ; mais dont les Indiens ne connurent les véritables sentimens, que par les signes que donnerent d'abord les deux Chapelains, pour arrêter ce cruel sacrifice, & par l'empressement de tous les Chrétiens à recueillir & caresser ceux de ces petits enfans qui étoient encore en vie, ou par les larmes qu'ils répandoient sur ceux qu'ils trouvoient morts. Au moment qu'on put se faire entendre, le Pere Dominique se servit de ses Interprêtes, pour déclarer à ce peuple idolâtre, que les Espagnols étoient des hommes comme eux; enfans, non d'un Astre inanimé, mais du Soleil de justice,

Zam. p, 89.

XXXI. Quelques-uns sont régénérés.

(Jesus-Christ) dont ils venoient leur faire connoître le Nom & la Religion, seule capable de leur procurer une vie éternellement heureuse. Il ne faut pas douter que le zèlé Ministre n'ait fait en cette occasion la plus grande diligence, pour procurer la grace du Baptême à toutes ces petites créatures, qui respiroient encore après ce cruel & impie sacrifice. Tous les Chrétiens, témoins d'un événement aussi singulier, ne purent qu'adorer la douceur de la Providence, qui faisoit servir ainsi au salut des enfans le crime de leurs peres. Mais quel discernement entre ceux qui ne survêcurent point à leur chûte, & ceux qui vêcurent encore quelques momens? *O altitudo?*

1542.

XXXII. Tout un peuple renonce aux idoles; le temple du soleil est purifié & changé en Eglise.

Le Seigneur donnant la vertu à sa parole, le peuple de *Guachata* fit paroître la même docilité à renoncer aux idoles & à leurs sacrifices, & à permettre qu'on élevât l'étendard de la Croix dans le Temple même du Soleil qu'on purifia. Le Missionnaire qui voyoit une si riche moisson à cueillir, eût bien souhaité pouvoir

1542. s'arrêter quelque tems dans le même lieu, pour consommer ce qu'il voyoit à peine commencé : mais les Conquérans avoient d'autres vues, & il fallut les suivre, après avoir recommandé à ces bons Indiens de conserver avec soin ce signe de salut qu'il leur laissoit, & dont on leur expliqueroit plus à loisir la vertu & le mystere. Les Indiens promirent tout, & exécuterent fidélement leurs promesses : les Missionnaires qui vinrent dans la suite catéchiser les peuples de Guachata, & les préparer à la grace du Baptême, trouverent encore la Croix à sa place ; & les Indiens leur dirent, qu'un Enfant du Soleil, qui avoit passé chez eux avec bien d'autres, avoit mis cette Croix dans le même lieu.

XXXIII. On ménage les Indiens pacifiques.

Ayant reçu de la part de ces Indiens les promesses réiterées d'une constante amitié & quelques présens, dont les plus précieux étoient huit belles émeraudes & quelques mantes de coton brodées d'or ; le Général Espagnol continua avec son monde sa marche vers le peuple

appellé *Lenguazaque*. La manière généreuse avec laquelle il fut reçu & traité, lui faisant comprendre combien il importoit de menager un peuple si bien intentionné, & des Caciques aussi dociles que puissans, il fit publier un ordre, pour défendre sous peine de la vie, de faire aucun tort, ou de causer quelque inquiétude aux Indiens. 1542.

XXXIV. Et on avance toujours dans des pays riches & fertiles.

Ayant donné cette marque d'amitié & de justice, qui fit un très-bon effet dans l'esprit de tous les naturels du pays, le Général continua sa route pour s'approcher de Bogota : on n'avoit fait qu'une marche aisée & gracieuse de sept lieues, lorsqu'on découvrit la Ville de *Susca* ou *Suesuzca*, & ses belles campagnes de plus de vingt-cinq lieues de long, sur dix de large : pays riche & charmant, où on diroit que la nature a pris plaisir de réunir tous ses agrémens & toutes ses beautés : les colines, les plaines, les rivieres & les ruisseaux, qui y roulent leurs eaux cristallines, au travers d'une multitude d'arbres de toute espéce ; & une plus grande quantité d'oi-

1542. ſeaux, dont la variété & la beauté de leur plumage réjouiſſent la vue; & la douceur de leur chant ne flatte pas moins l'oreille : tout cela, avec la fertilité des champs, & l'excellence des fruits, faiſoit du pays de Sueſuzca comme un jardin de délices. Cette Ville libre & indépendante, qui ne reconnoiſſoit ni Seigneur, ni Tribunal, ſervoit d'aſyle à tous les étrangers, hommes ou femmes, forcés de quitter leur patrie pour des dettes ou pour des crimes. Les Eſpagnols, ſans aucune réſiſtance y entrerent comme amis, & ils furent reçus en paix. Le Général ne fit que peu de ſéjour dans la Ville, où la malice de quelques Indiens l'avoit engagé à ordonner une exécution, dont il ſe repentit. Un ſoldat, nommé Jean Gordo, étoit ſorti aux champs pour ſe divertir : quelques Sauvages l'ayant apperçu, & craignant qu'il ne leur enlevât quelques mantes de coton, dont ils étoient chargés, ſe hâterent de les cacher; & ayant ſuivi le ſoldat lorſqu'il ſe retiroit, ils l'accuſerent auprès du Géneral de les avoir

XXXV. Malice de quelques ſauvages.

dépouillés : Gordo fut mis d'abord aux fers & puni comme criminel. Ce ne fût qu'après son supplice qu'on reconnut son innocence; toute l'armée le regretta, d'autant plus qu'il avoit donné de belles preuves de courage dans quelques combats. 1542.

XXXVI. La marche des Espagnols inquiete le Roi de Bogota.

Cependant la marche des Espagnols n'étoit ni inconnue, ni agréable au Roi de Bogota ; & leur approche l'allarmoit. Quoiqu'il eût de grandes forces, & un nombre presqu'infini de vassaux, il ne voulut rien négliger pour concerter ses démarches, & la maniere dont il convenoit de recevoir ces étrangers ; les armes, ou des présens à la main. Ses espions chargés de l'instruire exactement sur le nombre de leurs troupes, sur la nature de leurs armes, sur leur maniere d'agir, de se ranger, de combattre, &c. étoient déja entrés dans la Ville de Suesuzca : & dès leur arrivée, ils avoient vu un de leurs chevaux mourir.

XXXVII. Le ridicule rapport d'un espion le rassure.

Ce qui étoit une légère perte pour les Espagnols, parut aux Indiens une chose merveilleuse, & qui leur releva bien le courage : ils porte-

1542. rent à la hâte cette grande nouvelle à leur Roi, qui conçut dès-lors le dessein de combattre, & l'espérance de vaincre des gens, qu'il ne croyoit plus ni immortels, ni invincibles (1).

XXXVIII. Erreur grossiere de ce Prince & de son peuple.

L'erreur de ce Prince & de tous les Américains, qui voyoient pour la première fois les Cavaliers Espagnols, étoit que le cheval & le Cavalier n'étoient qu'une seule piéce : & ce monstre (comme ils l'appelloient) leur paroissoit si formidable, qu'ils n'avoient pas assez de jambes pour fuir dès qu'ils le voyoient aller à eux. Ayant donc des témoins sûrs de la mort d'un de ces monstres, le Roi de Bogota ne douta plus, qu'avec ses nombreuses troupes, il ne mît bientôt en fuite, ou ne taillât en piéces cette poignée d'étrangers, qui s'avançoient avec

---

Zam. p. 91. col. 1.

(1) *Se hallaron las espias à tiempo, que se murio un cavallo; y como ellos tenian el mismo error, que los demas de esta America; de que eran una pieza el cavallo, y cavallero, se los quitò el assombro, que avian concevido de aquel monstro.... Aviseron de todo al Bogota, que animoso salio de su coste; &c.*

tant de confiance dans des pays inconnus. Accompagné de ſes principaux Officiers, ou de tous les Grands de ſa Cour, & porté ſur un brancard d'or, ſelon l'uſage des Rois de cette nation, il s'avança juſqu'à un certain lieu. 1542.

XXXIX. La défaite de 6000 Indiens jette leur Roi dans le dernier abatement.

Pour lui épargner une partie du chemin, les Eſpagnols ſortirent en même-tems de Sueſuzca : le Général avoit partagé ſes troupes en deux petit corps, & les malades étoient à l'arriere-garde, ſoutenus de quelque cavalerie. Bogota informé de cette marche, choiſit ſix cens Indiens des plus vaillans, qui en tournant un peu devoient fondre avec impétuoſité ſur l'arriere-garde ennemie. Les Eſpagnols s'apperçurent auſſitôt de cette lâcheté, & leurs Cavaliers tomberent ſi bruſquement ſur les ſix cens Indiens, qu'avec quelques coups d'arquebuſe, ils en étendirent pluſieurs par terre ; les autres prirent la fuite, tout épouvantés de ce qu'ils avoient vu partir les éclairs & les foudres des mains de ces étrangers. Leur effroi porta la terreur dans l'ame de Bogota, qui ſe

1542. retira précipitamment dans une de ſes places d'armes la plus voiſine. La frayeur l'y accompagna ; & dans le plus grand découragement, il dit à ſes ſoldats : non, il n'y a pas moyen de réſiſter à ces Enfans du Soleil, puiſqu'ils portent les feux & le tonnerre dans leurs mains ; cette place ne ſçauroit tenir contre une ſi grande puiſſance (1).

XL. Il prend la fuite, & on le ſuit.

Cependant au lieu de faire des propoſitions de paix, ainſi que faiſoient depuis quelque tems les autres Caciques, il alla ſe renfermer en diligence dans ſon Palais de Bogota, qui lui paroiſſoit imprénable ; & il l'étoit en effet pour les Indiens. Comme les Eſpagnols le ſuivoient de près, ils ſe trouverent bientôt à la vue de la premiere place qu'on croyoit déja abandonnée : ils en admirerent ſur-tout la grandeur, car cette maiſon, qu'on appelloit une

(1) *No ay reſiſtencia, ni le hallo poder contra eſtos hijos del ſol, porque como coſa del ciclo tienen truenas, y diſparan rayos. Eſta mi caſa furte, aunque ilena de armas no en ſuficiente defenſe para gente tan poderoſa.* Zam, p. 91. col. 2.

place d'armes, n'avoit pas moins de deux mille pas de longueur. On résolut de faire alte dans le même lieu, & de se précautionner durant la nuit contre la surprise ; car les Indiens n'ignoroient pas tous les stratagêmes de guerre. 1542.

XLI. Déroute d'une armée Indienne par la valeur d'un seul Officier Espagnol.

Au lever du soleil, & pendant qu'on délibéroit si on mettroit le feu à la place, ou si on se contenteroit de la piller, on en vit sortir un grand nombre d'Indiens, conduits par un Capitaine, armé d'une espéce de sabre, d'un arc & de fléches ; homme feroce, qui avec la fierté d'un Golhiat, jetta d'abord des cris menaçans, offrant de combattre seul, contre quiconque oseroit venir à lui. Irrité de cette audace, un Capitaine Espagnol, appellé Lazare Tontelo, picque de l'éperon son cheval, & écartant avec son sabre tout ce qu'il rencontre, va droit sur l'Officier Indien, le prend par les cheveux, & le porte d'un bras étendu au milieu de ses troupes, sans que dans ce trajet l'Indien pût, ni se servir de ses armes, ni appuyer ses pieds. Cette

1542. seule action de valeur mit en fuite tous les Indiens qui en avoient été spectateurs ; & la place forte demeura sans combat à la discrétion des Espagnols. Ils y trouverent des vivres en abondance.

XLII. Défaite d'une seconde armée plus nombreuse.

Mais ils n'en avoient pas encore visité tous les appartemens, ni reconnu toutes les richesses, qu'il leur fallut reprendre les armes contre une nombreuse armée qui vint les attaquer. Entre plusieurs autres peuples, en réputation de valeur, on comptoit parmi ces Indiens armés, plus de cinq cens Seigneurs, les plus considérables de la nation, avec tout l'appareil de guerre, qui pouvoit en imposer aux yeux : heureusement pour les Espagnols, qui n'étoient pas dix contre mille, la bataille se donna en rase campagne, où leur Cavalerie fit des prodiges : le combat fut court, & la défaite des ennemis complette.

Ce qui favorisa encore les victorieux, fut que le Prince actuellement regnant à Bogota, étoit regardé comme un usurpateur par une partie du peuple, & le Cacique de *Chia*

comme le légitime héritier du trône, 1542.
selon les loix du pays. Ce Cacique, riche, puissant, & qui ne manquoit pas d'ambition, crut l'occasion favorable pour monter sur le trône de Bogota. Dans cette vue il reçut en paix les Espagnols sur ses terres : & ceux-ci voulurent profiter de cette tranquillité pour les exercices de la Religion pendant la semaine sainte : Officiers & soldats, tous parurent s'empresser d'honorer les saints Mysteres, & d'y participer avec une modestie qui édifia beaucoup cette multitude d'Indiens assemblés de différentes Nations. Plusieurs qui venoient de Sainte-Marthe, & un plus grand nombre du pays de Mosca, mêlés avec ceux de Chia, écoutoient avec la même docilité les prédications du Pere Dominique de Las-Casas ; les uns lui servoient d'interprête envers les autres : la grace agissant dans leurs cœurs, les ouvrit aux vérités de l'Evangile, pour les retirer des ténèbres de l'idolâtrie : & tel fut l'heureux commencement des progrès encore plus admirables que le Christianisme a fait dans tous ces pays.

XLIII. Exercices de Religion ; fruits de la prédication.

1542.
XLIV.
Le Cacique de Suba fait de grands préſens au Général des Eſpagnols, & demande la paix.

Le jour même de Pâques on vit arriver les Ambaſſadeurs du Cacique de *Suba*, l'un des grands vaſſaux du Roi de Bogota. Ces Ambaſſadeurs, qui portoient de magnifiques préſens, ne demanderent au Général, de la part de leur Seigneur, que la permiſſion de venir lui faire une viſite. Leur demande ayant été agréée comme il convenoit, ils s'en retournerent en diligence avec les préſens que le Général leur avoit faits. Dès leur retour, le Cacique de *Suba* ſe mit en chemin, accompagné des principaux Seigneurs de ſa Cour, & de vingt mille Indiens, les mains pleines de fleurs en ſigne de paix. On alla au-devant d'eux avec les mêmes marques de confiance & d'amitié : tous les Officiers de part & d'autre ſe faiſoient bien des politeſſes, partie par ſignes, partie par le moyen des truchemens : le cœur parloit plus que la bouche. Cette gracieuſe converſation ſe termina par la priere que fit le Cacique au Général des Eſpagnols, pour l'inviter à honorer ſon peuple de ſa préſence & de celle de ſon armée.

1542.

XLV.

On lui accorde une visite & l'instruction qu'il desire ; il reçoit le baptême & meurt en Chrétien.

On n'eut garde de refuser ce qu'on avoit toute sorte d'intérêt de rechercher : on partit donc sans délai de Chia pour se rendre à Suba : bien des raisons demandoient qu'on fît diligence ; mais on en ignoroit encore la principale, qui étoit le salut éternel du pacifique Cacique. Le jour même qu'il reçut chez lui les Espagnols, il fut attaqué de sa dernière maladie, qui ne fut pas longue. Le Pere Dominique mit tous ces momens à profit pour lui procurer une consolation que ce Seigneur desiroit. Instruit des mysteres de notre Religion, autant que les circonstances le permettoient, le bon Cacique de Suba demanda & reçut le Baptême : plein de foi & de confiance aux mérites de J. C. il voulut être enterré en Chrétien (1).

(1) *Avertido de la predicacion, que le avia hecho el Padre Fr. Domingo, pidio el Baptismo. Instruyo-lo en los misterios de la Fè, y Hallando capax, lo batizo. Manifesto se tan gustoso este dichoso Cacique, que assistiendiolo à su meurte, pidio que lo enterraran como Christiano : morio como tal, siendo el primero que lo fue en esto Reyno de Bogota, &c.*

Zam. p. 93. col. 2.

1542. L'exemple du Cacique fit un très-bon effet sur l'esprit de ses vassaux : & les honneurs funebres qu'on lui rendit, avec tout l'éclat des cérémonies de l'Eglise, acheverent de gagner leur affection. Le ministère des Missionnaires n'étoit donc pas inutile à la suite des troupes.

XLVI. L'armée Espagnole entre dans la Ville de Bogota.

Quelques peuples toujours attachés au Roi de Bogota, se montrerent moins favorables aux Espagnols. Dans les belles campagnes qu'ils avoient encore à parcourir pour arriver à ce superbe palais, ils furent également enchantés de la beauté du pays, & embarrassés de se défendre contre des troupes ennemies, qui les attaquoient par pelotons, principalement au passage des rivieres. Cependant par un effet particulier de la Providence, aucun soldat Espagnol ne périt dans cette marche; on eût dit que les pierres & les fléches des Indiens étoient détournées par une main invisible : au premier coup d'arquebuse on les vit fuir ; & comme la petite armée les suivoit de près, elle entra bientôt après eux dans la grande Ville de

Bogota ; ce fut au mois d'Avril 1537, une année révolue depuis que les Eſpagnols étoient partis de Sainte-Marthe. 1542.

XLVII. Grandeur & magnificence du Palais Royal.

On fut agréablement ſurpris d'y trouver peu de monde & de grandes richeſſes : le ſeul palais, laiſſé ſans défenſe, ſervit de logement à toute l'armée. Les Hiſtoriens Eſpagnols relevent beaucoup le goût & la grandeur de ce magnifique édifice. Il nous ſuffit de dire d'après eux, que quoique la fortereſſe de *Caxica*, le palais de *Chia*, & celui de *Suba*, fuſſent dignes d'admiration, aucun n'approchoit de la ſomptuoſité de celui-ci, dont le ſeul appartement, appellé le ſerrail, étoit occupé par plus de trois cens femmes avec toute leur ſuite.

XLVIII. Précautions des Princes Indiens pour cacher leurs richeſſes, par la mort de leurs confidens.

La coutume des Princes Indiens, Rois ou Caciques, lorſqu'ils ſe croyoient menacés d'une prochaine invaſion, étoit de ramaſſer à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux en or, pierreries & autres bijoux. Quelques perſonnes de confiance étoient chargées de faire tranſporter, avec le plus grand ſecret, tou-

1542. tes ces richesses dans les lieux écartés que le Prince avoit choisis, & la mort étoit la récompense assurée de ce service. On en eut plus d'une preuve. Tous ceux qui avoient ainsi caché ces trésors, & celui qui conduisoit les porteurs, ayant été aussitôt tués par l'ordre du tiran, il ne craignoit plus qu'on trahît le secret, ni que personne pût jamais découvrir ces richesses immenses (1).

XLIX. Butin immense dans un Palais, déja vuidé de ses principaux trésors.

Le Roi de Bogota avoit pris la même précaution ; & cela n'empêcha pas qu'on ne fit encore un très-grand butin dans son Palais, dans les Oratoires & dans les Temples des Idoles : l'or, les émeraudes, & les autres choses de prix qu'on y recueillit, joint avec ce qu'on avoit déja reçu ou enlevé dans quelques

(1) *Acabado el entriego, mando cerrar la quera, y que la ignabaran con to demas de la montaña, sin que de su entrada quedara señal alguna. Bolvieron los Indios de su confiança, y los cargueros, y à todos los mando passar à cachillo : traza infalible que hallo este barbaro, para que hasta los tiempos presentes, no se aya podido descubrir riquesa tan poderosa, &c.* Zam. p. 93. col. 1.

autres Provinces, pouvoient enrichir plusieurs Royaumes. Après qu'on eut mis à part le quint pour le compte du Roi, & ce qui devoit revenir au premier Général & à ses Lieutenans, on partagea le reste, selon les loix, entre les Officiers & les Soldats. Tous se trouverent si riches, qu'au lieu de fer ils se servirent d'or pour ferrer les chevaux. 1542.

L. La cupidité engage les Espagnols à de nouvelles courses & à de plus grands périls.

Mais la cupidité peut-elle être rassasiée, ou le cœur de l'homme pleinement satisfait de ce qui n'est pas Dieu? Il n'y avoit pas encore trois mois que les Espagnols étoient en possession de la Ville de Bogota, Capitale de tout le Royaume, que l'amour des richesses les porta à de nouvelles entreprises, & les engagea à de nouveaux périls : on n'écouta point les prieres ni les représentations des bons Missionnaires, qui avoient besoin de bien plus de tems pour faire des Chrétiens, & affermir le Christianisme parmi ces peuples : on se contenta de leur répondre qu'ils pourroient y revenir dans un autre tems. Une cupidité

1542. (que l'Historien Espagnol appelle infernale) aveugloit ces conquérans, & les exposoit au danger de perdre la vie avec l'or dont ils étoient déja chargés (1).

LI. Les Espagnols soutiennent un rude combat contre cinq mille Panches & Utagaos.

Dès que les chemins parurent praticables, après les pluyes de l'hiver, le Général commanda au Capitaine Jean de Cespedes, de marcher avec quarante fantassins & quinze cavaliers, à la découverte d'un peuple appellé les *Panches*, fort voisin d'un autre nommé *Utagaos*, deux nations féroces & belliqueuses, entre la riviere *Tuzagasua* & celle de la Magdeleine, au nord de Bogota. Au moment que ces cinquante-cinq Espagnols parurent sur les terres des Panches, ils eurent à combattre une armée de cinq mille Indiens, armés de sabres, d'arcs & de fléches empoisonnées. Le choc

Zam. p. 94. col. 2.

(1) *Estando ya en possession de Bogotà, cabeza de todo el Reyno, con el oro, y esmaraldas, que avian adquirido en tres meses, se les encendio tanto el amor de las riquezas, que postando à codicia infernal, con dessos de adquirir mas, se pusieron à rinzo de perder con la vita todo lo que possejam, &c.*

fut rude, & le combat douteux jusqu'à ce qu'un Officier, nommé Jean de Saint-Martin, ayant percé de sa lance le Général des Panches, ce Barbare en tombant jetta un si grand cri, que tous ces Indiens prirent la fuite, laissant toute cette vallée teinte de sang ou couverte de leurs morts. Quoique cette bataille eût été fort sanglante, l'Historien assure que les Espagnols n'y perdirent pas un seul soldat; quelques chevaux cependant y furent tués : Jean de Cespedes reconduisit sa compagnie dans les plaines de Bogota. Il n'est point parlé ici de conversion ni de butin; on auroit dû s'épargner la peine de cette expédition, si on ne se fût proposé uniquement que d'intimider les Indiens & de se rendre formidable.

1542.

LII. La Mission fit d'abord peu de fruit parmi ces peuples féroces & aigris.

Tout cela ne favorisoit pas les progrès de la Religion : aussi notre Historien remarque-t-il en cette rencontre, que le zèle du Pere Dominique de Las-Casas & ses prédications, firent alors peu de fruit parmi les Sujets du Roi de Bogota. On avoit beau leur représenter la vani-

1542. té de leurs ridicules divinités, les abominations de l'idolâtrie, la pureté & la ſainteté de la Religion Chrétienne. Tout cela touchoit peu des hommes, non moins irrités que ſurpris du pillage de leurs maiſons, de leurs Oratoires, de leurs Temples, & de la fuite de leur Roi.

LIII. Les Eſpagnols ne ſortent du Royaume de Bogota, que pour aller à la découverte de Somondoco.

Celui-ci s'étant retiré avec ſes meilleures troupes dans des lieux preſqu'inacceſſibles & inconnus aux Eſpagnols, couvroit une grande partie de ſon Royaume; & le Général Eſpagnol, attendant que la Providence fît naître quelque occaſion favorable de l'attaquer avec moins de riſque, ne s'occupoit que de la penſée de faire des conquêtes plus faciles. S'entretenant donc avec un jeune Indien qui lui paroiſſoit plus ouvert ou moins ſoupçonneux que les anciens, il lui demanda de quel pays on retiroit cette quantité d'or, d'émeraudes, & d'autres pierreries qu'on voyoit dans le Royaume de Bogota. Le jeune homme lui dit naïvement que tout cela leur venoit d'un autre peuple, appellé *Somondoco*, diſtant de cinq ſoleils

(ou

(ou de cinq journées). Sur cette agréable réponse, toute l'armée partit de Bogota pour la nouvelle découverte de Somondoco. 1542.

Bientôt on rencontra des peuples très-nombreux, ceux de *Engativa*, d'*Uzaquen*, de *Theuzaca* & de *Guasca*: on fit alte, & si on fut surpris de voir une si grande multitude d'Indiens, on le fut encore plus agréablement de leur empressement à recevoir en paix les étrangers, & à leur porter une profusion de vivres sans rien demander. De-là les Espagnols se rendirent à *Guatavita*, où étoit la Cour de quelques Seigneurs fort puissans, & autrefois Souverains, avant que le Roi de Bogota les eût soumis à son Empire. Dé-là ils passerent à la Ville de *Chocompta*, non moins peuplée que celle de Guatavita; & arriverent peu après chez un autre peuple, qu'ils nommerent du Saint-Esprit; parce qu'ils le reconnurent le jour de la Pentecôte. Après que le Pere Dominique y eut célébré la Messe, l'armée se rendit à Turmeque, dont les habitans se comptoient par mil-

LIV. Ils rencontrent des peuples très-nombreux, qui les reçoivent en paix.

Zam. p. 96.

lions : les Espagnols y furent bien reçus, & regalés avec des cérémonies, qui tenoient de la superstition de ces Idolâtres..

1542.

LV. Emeraudes sur les pentes des montagnes.

Ayant détaché un Officier avec quarante hommes, pour découvrir le propre lieu où se trouvoient les émeraudes, le Général dirigea sa marche vers le peuple nommé *Ycabuco*, & entra dans la Province de Tença, fort peuplée, & arrosée par la riviere qu'on nomme *Garagoa*; les Espagnols appellerent ce pays la vallée des Trompettes : il est aux environs de Somondoco, & les pentes des montagnes y sont pleines d'émeraudes.

On avoit déja fait de grandes & belles découvertes, & on ne sçavoit point s'arrêter. On eût dit quelquefois que c'étoit moins une armée de conquérans, qu'une troupe d'aventuriers qui ne se proposoient aucun objet : aussi leurs aventures sont-elles extrêmement variées. Au sortir de Somondoco, le Capitaine Jean de Saint-Martin, avec quinze hommes seulement, tenta de passer la Cordillere : peu d'Indiens s'oppose-

LVI. Un seul Indien arrête 5 Espagnols, & fait retourner les autres sur leurs pas.

rent au passage ; mais un seul, le sabre à la main, mit en fuite cinq Espagnols qui vouloient le prendre. Cette action de valeur, si rare parmi ces peuples, étonna leurs ennemis : il fallut revenir sur ses pas ; & le prétexte, plutôt que la raison de la retraite, fut la rapidité des torrens, ou la mauvaise qualité de la nourriture, qui consistoit en quelques gâteaux de cassave, mêlée avec une quantité de fourmis pour assaisonnement.

1542.

LVII. Ils s'enrichissent à leur aise dans la Vallée de Baganique.

Nos Espagnols furent moins maltraités dans la vallée de *Baganique* : il est vrai que les naturels du pays se présenterent d'abord en bataille ; mais elle fut décidée en un moment & sans effusion de sang : Martin Galeano, en se présentant seulement à eux sur son cheval, la pique haute à la main, les vit aussitôt fuir dans la plus grande frayeur. Ils ne pensoient pas qu'un mortel pût soutenir la vûe d'un monstre, composé comme ils le pensoient, d'un homme, d'un cheval & d'une lance. On sçut bien profiter de cette terreur panique, pour se repandre tout à loisir dans

1542. un pays abandonné qui offroit d'excellens fruits, des vivres en abondance, & les plus belles émeraudes, sans compter les piéces d'or, & une quantité de robes de coton. Il y avoit-là de quoi nourrir, vêtir & enrichir toute une armée bien plus nombreuse que celle qui venoit d'entrer dans la vallée de Baganique.

LVIII. Le Roi de Tanca trahi par un de ses vassaux.

On n'étoit pas encore sorti de cette vallée, lorsque l'Indien qui en étoit le Seigneur ou le Gouverneur, vint à la rencontre du Capitaine Fernand Venegas, non pour le combattre, mais pour trahir le Roi de *Tunca* son maître, dont il vouloit se venger, parce que ce Prince avoit fait mourir le pere de ce Gouverneur. Le traitre, & ceux dont il s'étoit fait accompagner, ne se contenterent pas de découvrir aux Espagnols les secrets les plus importans du Roi de Tunca, appellé *Guimuynchateca*, ils s'offrirent de plus de les introduire dans la Cour de ce Monarque. On ne se proposoit pas moins que de detrôner; & c'étoit plûtôt par la ruse & la

hardieſſe, que par la force, qu'on pouvoit eſpérer de réuſſir. Le Général Eſpagnol ſe chargea volontiers de l'entrepriſe. Il fit ſes arrangemens dans le même lieu, le jour de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, tandis que quelques Officiers & ſoldats faiſoient leurs dévotions. 1542.

LIX. Le Général des Eſpagnols eſt conduit par un Indien traveſti chez ce Prince; le dehors même de ſon Palais éblouiſſoit par ſa magnificence.

Ayant laiſſé le gros de ſes troupes à Pierre de Salinas, avec ordre de le ſuivre en diligence; le Général en fit encore plus, ſuivi d'une quarantaine d'hommes des plus leſtes ou des plus vaillans : un Indien de confiance, fort adroit & traveſti, lui ſervoit de guide. Le Roi de Tunca avoit auſſi ſes eſpions, qui l'inſtruiſoient journellement de toutes les démarches des Eſpagnols, depuis leur entrée dans la vallée de Baganique. Ayant donc appris qu'ils s'avançoient, ce Prince envoya d'abord quelques Indiens à leur rencontre avec des préſens; ſon intention en cela étoit de retarder un peu leur marche, afin d'avoir le tems de cacher ſes tréſors. Cela auroit pû lui réuſſir, ſi ceux qui portoient les préſens n'euſſent trou-

1542. vé le Général Espagnol déja dans les fauxbourgs de Tunga. La vûe de ces présens le flatta moins que celle du Palais, dont les dehors mêmes annonçoient les richesses & la plus grande magnificence. Les principaux appartemens de ce Palais étoient environnés de grandes lames d'or bruni qui n'étoient que suspendues, ensorte que les rayons du soleil qui donnoient dessus, étoient renvoyés avec un éclat éblouissant; en même-tems qu'un vent leger les faisant heurter les unes contre les autres, causoit un petit bruit, plus doux aux oreilles des Espagnols que la musique la plus excellente (1). Cette réflexion d'un Historien de la nation peut être regardée comme sincere.

LX. Epouvante des Indiens à la vue des Cavaliers.

Sans perdre donc un moment, cette petite troupe d'étrangers passa au milieu d'une multitude confuse

Zam. p. 97. col. 2.

(1) *En que pendientes laminas de oro bruñido, repercutian sus resplandores, y como estavan juntas, tocando se con el ayre las unas à las otras, formaban la major musica, que hasta entonces avia sonado à oidos Españoles, &c.*

d'Indiens, à qui les armes tomboient des mains, tant ils étoient épouvantés de la vûe des chevaux & des cavaliers; & encore plus de l'audace de cette poignée d'hommes, qu'on voyoit entrer comme des conquérans dans une Ville si grande & toute remplie de gens armés. Mais la terreur les avoit saisis : ils demeuroient comme immobiles, ne faisant usage de leurs pieds ni de leurs mains que pour percer la foule, & s'éloigner tant qu'ils pouvoient de ces redoutables Cavaliers. 1542.

LXI. Foible résistance du Roi de Tunca.

Le Roi de Tunca, à qui l'âge & la prodigieuse grosseur interdisoient la fuite, ne voyant pas d'autre moyen de sauver sa personne, commanda d'abord de fermer toutes les portes du Palais; mais quoiqu'elles fussent extrêmement fortes & multipliées, à une distance les unes des autres, comme dans une bonne citadelle, cette résistance ne fut pas longue : le Général Quesade, Antoine Olalla, & douze autres Espagnols suivis de l'Infanterie, entrerent les premiers dans ce vaste édi-

1542. fice, y mirent les troupes, & formerent enſuite leurs eſcadrons dans un grand eſpace qui ſe trouvoit entre la premiere & la ſeconde enceinte du Palais : poſerent des gardes à toutes les avenues, & ne négligerent rien pour empêcher que nul Indien ne pût entrer dans le Palais ni en ſortir.

LXII. Premier butin fait dans ſon Palais.

Ce fut principalement dans cette occaſion, que l'Indien traveſti, qui ſervoit de guide aux Eſpagnols, leur fut d'un grand ſecours pour ſe ſaiſir du Tréſor Royal, & découvrir les autres richeſſes déja miſes en balots, pour être portées ailleurs ſur les épaules de ceux que le Prince avoit deſtinés pour les enterrer dans des lieux inconnus.

LXIII. Nombreuſe & ſuperbe, mais inutile Cour de ce Monarque.

Lorſque les Eſpagnols ſe crurent aſſurés de ce premier butin, ils entrerent dans l'intérieur du Palais, pour ſe préſenter au Roi. Nous ne dirons pas, avec une Hiſtorien ordinairement exact, que les domeſtiques & les autres Indiens, qui s'avancerent pour les recevoir, étoient au nombre de cinquante mille, tous ſuperbement vêtus :

1542.

mais on peut dire sans exagération, que ce Palais renfermoit actuellement une armée, dont la moindre division surpassoit de beaucoup le nombre des aggresseurs. Il est vrai encore que le Roi de Tunca, qui ne s'étoit point remué de son siége, se trouvoit environné d'une multitude de Seigneurs de sa Cour.

LXIV
Audace du Général & d'un autre Officier Espagnol, au milieu d'une armée ennemie.

Si tout cela ne pût intimider le Général Espagnol, le Monarque ne parut aussi ni troublé, ni fort surpris. Toujours assis il jetta un regard sévere sur ces étrangers, se flattant encore que personne ne seroit assez hardi pour manquer de respect à Sa Majesté. Cependant dès que le Général l'eut reconnu, il en approcha avec quelques marques de familiarité qui offenserent le Roi & toute sa Cour. Quand on vit Quesade embrasser le Roi de Tunca, on cria à l'attentat; mille voix confuses s'éleverent de toute part, & parmi tant de plaintes ou de gémissemens, il eût été impossible au Monarque d'entendre ce que l'Officier étranger avoit commencé à lui dire, si le Prince n'eût imposé lui-même silence

1542. à ce grand nombre d'Indiens qui l'environnoient. Le silence ne lui rendit pas plus intelligible le discours de l'étranger, & ses marques de mécontentement firent renouveller les cris, & augmentoient le tumulte, lorsque Antoine d'Olalla, homme robuste & audacieux, mit la main sur le Prince comme pour en faire son prisonnier.

LXV. Excès de stupidité ou de lâcheté de ces Indiens.

On conçoit quelle dut être la confusion de ce Roi & le désespoir de ses Sujets : on concevra moins aisément l'excès de lâcheté ou de stupidité des Indiens ; ils étoient chez eux, & sous les yeux du Roi : les armes à la main, ils pouvoient opposer cent hommes contre un seul : & avec cela ils paroissent tous comme liés & sans conseil à la discrétion d'un vainqueur. On reconnoît ici la main de Dieu.

LXVI. D'où venoit cette terreur qui les tenoit comme immobiles.

Ajoutons néanmoins qu'il n'est pas impossible de donner des raisons fort naturelles de cette terreur des Sauvages. Tous persuadés que ces étrangers étoient les Enfans du Soleil, & des foudres de guerre qui avoient toujours à la main les éclairs

& le tonnerre, ils ne pouvoient les regarder qu'avec une mortelle frayeur. Les Cavaliers ſur-tout, & l'impétuoſité des chevaux leur glaçoient le ſang dans les veines. Il leur paroiſſoit une eſpéce d'impiété, ou une folie, que d'oſer ſeulement leur réſiſter. Cette idée extravagante étoit cependant fondée ſur ce qui venoit de ſe paſſer dans la vallée de Baganique; & ils n'ignoroient plus que les plus puiſſans Monarques de l'Amérique avoient été renverſés de leur trône, & avec la Couronne & la liberté, ils avoient perdu encore la vie par les mains des Eſpagnols. Ils ne doutoient donc point que Queſade ne fût le maître de faire actuellement de *Quimuynchateca* tout ce qu'il lui plaîroit. 1542.

LXVII. On fait un Traité de paix avec ce Roi, & on le laiſſe priſonnier dans ſon Palais avec ſes femmes.

Il en coûta peu en effet à ce Général, pour diſpoſer à ſa volonté de la perſonne du Roi de Tunca & de ſes tréſors. Il le laiſſa priſonnier dans ſon Palais avec toutes ſes femmes, & avec l'eſpérance de recouvrer ſa liberté, s'il demeuroit fidèle au traité de paix qu'on lui avoit fait ſigner. Après avoir accumulé des

1542. montagnes d'or, selon l'expression d'un Auteur, les Conquérans se hâterent de courir à une nouvelle expédition. Il n'est point parlé ici d'aucune conversion : ou plutôt il est marqué, que dans cette précipitation & ce tumulte, il ne fut pas possible au Pere Dominique d'ouvrir presque la bouche, pour annoncer la foi de Jesus-Christ à ces Infidèles, si épouvantés, & en mêmetems si peu édifiés de l'avidité avec laquelle tant les Officiers que les soldats se jettoient sur les monceaux d'or, d'émeraudes, ou d'autres pierres précieuses : ce qui a fait dire à Quesade même, qu'à force de se charger d'or, les Chrétiens portoient le Christianisme sur les épaules : l'expression n'est pas noble, mais elle n'est point obscure. Rien ne pouvoit être plus opposé à l'établissement de notre sainte Religion, que cette insatiable cupidité, qui ne disoit jamais c'est assez.

LXVIII. Mauvaise plaisanterie du Général.

Zam. p. 99. col. 1.

LXIX. Ce qui avançoit ou retardoit plus ordinairement le progrès de

Nous avouerons donc sans peine, que les conversions communément furent moins rapides que les conquêtes ; & que celles-ci servirent

quelquefois aux autres, comme elles en retarderent plus ſouvent le progrès. Cette grace, qui ouvre les eſprits à la lumiere, & les cœurs à l'amour de la vérité, ne ſe fit pas ſentir de la même maniere à tous les peuples de l'Amérique ; mais ſa vertu parut avec un éclat tout particulier dans quelques contrées, où il fut donné aux hommes Apoſtoliques d'entrer ſeuls, ou du moins avant qu'on y vît des armes & des troupes Eſpagnoles. Lorſque les Miſſionnaires marchoient avec les Conquérans, ſi les peuples les recevoient en paix, & ne refuſoient pas de reconnoître la Couronne d'Eſpagne en payant un tribut, (ce qui arrivoit ſouvent) on ne ſe retiroit pas ordinairement du pays ſans y voir quelque heureux changement ; la prédication de la ſainte Parole y faiſoit toujours quelque fruit : on abattoit les Temples des faux Dieux & leurs Idoles : on élevoit des Egliſes & des Autels au vrai Dieu ; & en décréditant les ſuperſtitions de l'Idolâtrie, on apprenoit à invoquer Jeſus-Chriſt, à pratiquer ſes maxi-

1542. l'Evangile parmi les ſauvages de l'Amérique.

1542. mes, & à ne mettre l'eſpérance du ſalut que dans les mérites de ſon ſang : la connoiſſance de ſes myſteres étoit quelquefois reçue de ces peuples avec une ſainte avidité, & le Baptême demandé avec un empreſſement qui édifioit.

LXX. Ce que les premiers Miſſionnaires avoient commencé, étoit enſuite perfectionné à loiſir par quelques autres.

Il n'en étoit pas toujours de même parmi les nations qui ne demeuroient ſoumiſes qu'après avoir été vaincues par la force des armes : cependant lorſqu'après de ſanglantes batailles, les Conquérans faiſoient des traités d'alliance & de paix avec les Barbares, les ſaints Miniſtres ne laiſſoient pas de faire encore quelque moiſſon parmi ces peuples déja amis ou pacifiés, & ces fruits étoient plus ou moins conſidérables, ſelon le ſéjour qu'il leur étoit donné de faire avec leurs Néophites. Quelque court que fût ce ſéjour, c'étoit toujours une première ſemence qui fructifioit en ſon tems. Les Prédicateurs, que les Hiſtoriens de la nation appellent les Conquérans ſpirituels, revenoient ſouvent ſur leurs pas, ou étoient ſuivis par quelques autres, qui ache-

voient dans un plus grand loiſir, ce que les premiers n'avoient fait qu'ébaucher. C'eſt ce qu'on a pû déja obſerver, & ce qu'on remarquera plus ſenſiblement dans la ſuite de cette Hiſtoire. 1542.

LXXI. Idée qu'on avoit communément dans ces contrées, de ceuxqu'on appelloit des Conquérans.

Au reſte on ſe tromperoit beaucoup, ſi on jugeoit du nombre ou de la ſincérité des converſions dans l'Amérique, par la conduite plus ordinaire des Conquérans envers les peuples Indiens : je veux dire, ou par la rigueur qu'on exerçoit envers eux, ou par les mauvais exemples d'avarice & de cupidité qu'on leur donnoit tous les jours. Tout cela ne pouvoit inſpirer à des malheureux, que la haine, la vengeance & la terreur. Les Hiſtoriens de la nation remarquent quelquefois avec complaiſance, que les redoutables Conquérans étoient appellés par les Mexicains des Dieux, *Teulés*; & les Enfans du Soleil par les peuples de Tunca. Ils auroient pû ajouter, que preſque par-tout ils furent regardés d'abord comme des fléaux, des tyrans, des exterminateurs de l'eſpéce humaine.

1542.

LXXII. Leurs scandaleux excès ont fait éclater davantage la vertu & la force victorieuse de la grace.

Ces excès trop réels ne pouvoient donc que nuire infiniment à l'établissement d'une Religion toute divine, qui n'inspire que la charité, la douceur, la justice, & le mépris des richesses. Aussi les Rois Catholiques avoient-ils toujours sévérement défendu ces violences. Mais c'est ici qu'on ne peut qu'admirer la sagesse du Tout-puissant & la vertu de sa grace, qui tira le bien du mal, pour le salut de ceux que le Pere Céleste avoit donnés à son Fils, pour les faire entrer dans son Eglise & dans son Royaume. Reprenons la suite de notre Histoire.

LXXIII. Nouvelles expéditions.

Le Général Quesade ayant mis en sûreté, comme nous avons dit, les principaux trésors du Roi de Tunca, & laissé à la garde de sa personne, un nombre de soldats choisis, il continua en diligence sa marche pour de nouvelles expéditions. Le Gouverneur de Baganique, en parlant à ce Général des grandes richesses du Roi son Maître, lui avoit donné en même-tems connoissance de celles de *Sugamuxi*, Cacique de

la Province d'*Yraca*, & Grand-Prêtre des Moſcas. A la tête d'une vingtaine de cavaliers & ſuivi de ſon infanterie, Queſade arriva dans un jour à *Paypa*, Ville fort peuplée, où il paſſa tranquillement une nuit, & entra le lendemain ſur les terres de *Tundama* : il ne comptoit que d'y paſſer rapidement, pour ſe rendre avec plus de célérité à la Ville que les Eſpagnols appelloient *Sagomoſo*. 1542.

LXXIV. Un Cacique amuſe les Eſpagnols par des promeſſes, pendant qu'il cache à la hâte ſes tréſors.

C'étoit-là qu'il vouloit ſurprendre le Cacique grand Prêtre : mais il fut ſurpris lui-même par la ruſe d'un Indien, Seigneur de *Tundama*. Celui-ci ayant appris que les étrangers étoient déja ſur ſes terres, il leur envoya un préſent conſidérable en or, en mantes de coton, & les fit aſſurer qu'il ſe préparoit à venir perſonnellement leur offrir ſes ſervices avec huit charges d'or qu'on ramaſſoit. On fit alte ; & le jour ſe paſſa ſans qu'on vît arriver perſonne. L'Indien profitoit du tems pour cacher ſes tréſors, & faire tranſporter ailleurs ceux d'une grande Ville qui n'avoit pas moins de

1542. deux cens mille habitans. Les Espagnols sentirent vivement cet affront, & marcherent le lendemain vers la Ville, résolus de s'en venger. Entrés sans aucune résistance dans les premières rues, ils se virent assaillis d'une grêle de pierres & de fléches, qu'on leur tiroit du haut des toîts. Sans se servir donc de leurs armes, & sans perdre de tems, ils remirent la vengeance à une autre fois, & précipiterent leur marche.

LXXV. Combat fort court : riche butin.

Arrivés avant la nuit aux environs de Sagomoso, il leur fallut soutenir un combat, qui ne fut pas long : la seule vue de la cavalerie ayant mis d'abord en fuite une partie des Sauvages, tandis que les chevaux fouloient aux pieds & écrasoient les autres : la nuit vint à propos pour sauver le grand nombre. Les Indiens vaincus rentrerent donc dans la Ville sans être poursuivis, & à la faveur des ténébres ils enleverent de leurs maisons, ou cacherent à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux. Au retour du soleil, les Espagnols trouverent que la Ville & le Palais avoient été abandonnés. L'une étoit

fort grande, & l'autre extrêmement riche. Les grandes lames d'or qu'on y voyoit suspendues tout au tour, ainsi qu'à celui de Tunca, annonçoient l'opulence d'un puissant Seigneur. Le grand Temple n'étoit peut-être pas moins riche, & les Indiens n'y avoient rien touché, soit à cause de leur trouble, soit par respect pour un lieu consacré à leurs Dieux.

1542.

LXXVI. Richesses immenses d'un Temple, que les Espagnols brulent avec trop de précipitation. L'incendie du Temple de Sagomoso afflige autant les Castillans que les Indiens.

Les Espagnols étant entrés dans ce superbe édifice, resolus de le brûler après l'avoir pillé, l'éclat de tant de richesses aveugla leur esprit plutôt que leurs yeux, ensorte que le feu y prit avant qu'on en eût presque rien tiré. Les ornemens intérieurs, & les autres matieres combustibles, l'ardeur des flammes, & la violence des vents, tout cela fit que cet incendie sembloit surpasser tout ce qu'on peut voir dans les plus horribles volcans. L'éclat & les tourbillons de feu étoient portés dans toute la ville & bien au loin dans toutes les campagnes. Quelques Historiens n'ont pas craint d'assurer que ce feu s'entretint pendant cinq ans, tant

1542. par la prodigieuse grosseur de plusieurs poutres, que par la dureté du bois qui se trouvoit entre deux murailles (1). Ce qu'on peut dire de certain, est que la douleur paroissoit presqu'égale parmi les Indiens & les Espagnols ; ceux-là pleuroient amerement la ruine de leur Temple ; & ceux-ci ne sentoient pas moins la perte des richesses immenses, dont leur aveugle précipitation les avoit privés. Quelque fameux que fussent parmi ces nations les Temples du soleil à Bogota & à Guacheta, celui de la lune à Chia, & ceux de quelques Idoles chez des peuples renommés, les Historiens s'accordent assez à donner la préférence à celui de Sagomoso, par la célébrité & la variété de ses trésors. Tout cela devoit être consumé par les

---

(1) *Es preuba de la sumptuosa machina deste famoso templo, el que todos los Historiadores asseguvan, que durò cinco años entre sus maderos el fuego. No sera incroibile esta duracion à los que saben, que ay en estas partes algunas maderas de troncos tan graessos que estendidos en contorno los brazos de seis hombres, aun no alcancan à ceniolos, &c.*

Zam. p. 101. col. 2.

flammes, après avoir long-tems ser-
vi à la malice des démons, pour en- 1542.
tretenir des peuples grossiers dans
l'impiété & les horreurs du paga-
nisme.

LXXVII. Le Général Espagnol, sans assurer ses conquêtes, court après de nouveaux trésors.

Ces réflexions chrétiennes occupoient peu les conquérans : le Général ne fit pas même attention à prendre possession de ce Royaume au nom du Roi d'Espagne, selon les cérémonies ordinaires. Il n'avoit fondé encore aucune Ville pour une Colonie Espagnole ; & si un de ses desirs étoit de retourner au plutôt en Castille, avec des richesses qui pouvoient suffire à plusieurs Rois ; son desir le plus ardent étoit de les augmenter encore, en hasardant de nouvelles entreprises. Dans le même-tems qu'on l'assuroit que dans la Province de *Neyba* il y avoit de grandes richesses, & un Oratoire soutenu par de grosses colonnes d'or, on lui apprit le lieu où le Roi de Bogota se tenoit caché avec ses trésors : sur ces nouvelles, Quesade rendit ou vendit la liberté au Roi de Tunca, & sortit de ses terres pour rendre une seconde visite à l'infortuné Roi de Bogota.

1541. LXXVIII. Dont le poids l'embarrasse : bataille sanglante, victoire cherement achetée.

Il s'éloigna cependant un peu du droit chemin de Bogota, soit pour profiter d'une riviere, & faire transporter plus facilement tout son or sur deux cens canots; soit aussi pour avoir occasion de punir l'insulte qu'il avoit reçue du Cacique de Tundama. Tout cela lui réussit mal, car d'un côté cette abondance d'or ne pût empêcher que l'armée ne souffrît une cruelle faim; & de l'autre le fier Cacique le prévint, & l'attaqua vigoureusement avec de grandes forces. Ce Prince commandoit lui-même son armée, fortifiée de plusieurs autres Caciques, & d'un grand nombre de Capitaines de réputation qui conduisoient des troupes choisies, parmi ce qu'il y avoit de plus aguerri dans différentes Provinces. Aussi la bataille fut-elle sanglante, & la victoire longtems douteuse. Le Général, après avoir vu périr à ses côtés le Gouverneur de Baganique son ami & comme son guide, reçut lui-même un coup de pied d'un cheval qui le porta par terre : il eût été la proye de l'Indien, s'il n'avoit été promptement

ſecouru par Baltazar Maldonado, qui l'arracha des mains de l'ennemi, le remit à cheval, & contribua ainſi à la victoire, qui demeura enfin aux Eſpagnols. On s'arrêta trois jours ſur le champ de bataille, moins pour recueillir les dépouilles & panſer les bleſſés, que pour traiter de paix avec les peuples appellés *Duytamas*, & avec ceux de Sogamoſo : le Cacique de *Paypa* fut d'un grand ſecours aux Eſpagnols pour ce traité, qui pacifia tout ce pays.

1542.

LXXIX. Traité de paix.

On retourna enſuite dans celui de Sueſuzca, où le Général ayant laiſſé une grande partie de ſon armée, ſous les ordres de ſon frere Perez de Queſade, il marcha avec les plus jeunes ſoldats, quelques cavaliers, & le Pere Dominique de Las-Caſas, à la découverte de *Neyba*, qu'on appella depuis la vallée des larmes. Les guides leur manquerent ou les égarerent ; les fievres déſolerent les Indiens alliés qui les ſuivoient ; la faim les fatiguoit tous, & fit mourir quelques Eſpagnols. En cotoyant la riviere de la Magdeleine, ils ne trouverent que

LXXX. Pays de Neyba, appellé la Vallée des Larmes.

1542. des maiſons abandonnées, parce que l'approche des étrangers avoit fait fuir les habitans.

LXXXI. On eſt ſurchargé d'or, & tourmenté de la faim.

Dans cet abattement ils furent réjouis par une petite avanture que l'Hiſtorien n'a pas trouvé indigne d'être rapportée. Un jeune Indien ayant paſſé la riviere à la nage, tira d'un petit ſac quatorze cœurs d'or fin, peſans deux mille ſix cens piéces de Caſtille, & il les préſenta au Général; on lui donna quelques morceaux de verre, des ciſeaux, ou de petits couteaux, qu'il reçut avec de grandes marques de joie : repaſſa la riviere, & reparut le lendemain avec la même quantité d'or, & marqua la même ſatisfaction en recevant des bagatelles ſemblables à celles qu'on lui avoit données le jour précédent. On lui fit entendre qu'il ne feroit pas mal de continuer ce petit trafic : mais on ne le vit plus; & comme on ne ſçut ni qui il étoit, ni d'où il venoit, on ne pût auſſi retirer de lui aucune connoiſſance du pays, ni aucun ſecours de vivres dont on manquoit abſolument.

On

1542.

On ſentit alors la double imprudence du Général & de toute ſon armée, de marcher avec des charges d'or, & ſans preſque aucune proviſion des ſubſiſtances les plus néceſſaires à la vie. On prit donc le parti de revenir ſur ſes pas, après avoir enfoui ces fardeaux d'or dans certains lieux où les ſoldats puſſent les retrouver dans l'occaſion. Heureuſement ils trouverent dans le retour un Capitaine nommé Albarrazin, qui vint à leur rencontre avec une abondance de proviſions; & qui leur apprit que Perez Queſade, avec le reſte de l'armée, étoit ſorti de Sueſuzca, prenant la route de Bogota avec beaucoup d'eſpérance de ſuccès.

LXXXII. On reçoit enfin des proviſions.

Comme la priſe de ce pays & de ſon puiſſant Monarque étoit un des principaux objets des Eſpagnols, le Général tourna de ce côté-là, joignit bientôt ſon frere, & toutes les troupes étoient déja réunies, lorſque des Indiens alliés leur apprirent que *Thyzqueſuca* (c'étoit le nom du Roi de Bogota) ſe trouvoit au voiſinage avec ſa Cour & ſes femmes,

LXXXIII. Le Roi de Bogota eſt découvert & aſſiégé; ſa fuite & ſa mort.

dans une maiſon de plaiſance aux
1542. confins de *Tocotavita*. On y arriva dans l'obſcurité de la nuit, & la maiſon ſe trouva dans un moment inveſtie de ſoldats à pied & à cheval. Lorſque le malheureux Prince en fut averti par ſes gardes, il ne penſa point à ſe défendre, mais à fuir : déguiſé & peu accompagné, il ſortit par une porte dérobée, pendant que tout étoit dans la confuſion & le trouble dans l'intérieur du Palais. Le cri confus des Courtiſans & les hurlemens des femmes, faiſoient penſer aux Eſpagnols que le Roi étoit toujours au milieu de ſa Cour, & cette erreur pouvoit favoriſer ſon évaſion. Mais quelques ſoldats Eſpagnols qui avoient vu de loin une petite troupe d'Indiens, tirerent ſur eux comme au hâzard, & une de leurs fleches perça le Roi, qu'on ne ſoupçonnoit pas même être parmi ces paſſans. Le coup fut mortel, & Thyſqueſuca ne pût dire que ce peu
Zam. p. 105. col. 1. de mots : je ſuis bleſſé à mort. Il expira noyé dans ſon ſang, & fut enterré tout de ſuite ſur une petite montagne voiſine.

Quoique ce Roi fût regardé par une partie de ses Sujets comme un usurpateur & un tyran, sa mort, dès qu'elle fut publiée, fit répandre bien des larmes, & arma d'abord les mains de tous les Mosques. Leur premier soin fut de lui donner un successeur de son sang capable de le venger. Le Prince *Saquesazippa*, fils du Seigneur de Chia, neveu & Général des armées du défunt, fut mis à sa place, & ne différa pas d'attaquer les Espagnols. Comme il étoit habile dans l'art militaire, & qu'il avoit de nombreuses armées à son commandement, de jour & de nuit il combattoit ou fatiguoit ses ennemis sans leur laisser un moment de repos, leur coupoit les vivres, & avoit posté de telle sorte une partie de son monde, le long des lacs & des rivieres, qu'il exposoit continuellement les Espagnols à périr, sinon par le fer, du moins par la faim ou la soif. Il est vrai qu'il perdoit lui-même beaucoup de monde dans toutes ses attaques, & la valeur des étrangers devenoit tous les jours plus formidable aux naturels du païs.

1542. LXXXIV. Son successeur donne bien du travail aux Conquérans.

1542.
LXXXV.
Marche hardie des Espagnols; leurs Envoyés sont bien reçus du nouveau Roi, qui vient visiter le Général.

La réputation des Espagnols s'accrut encore par la marche hardie qu'ils firent au travers d'un peuple infini de Mosques, pour se retirer vers celui de Bosa, d'où ils envoyerent des Ambassadeurs au nouveau Roi pour lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Saquesazippa reçut bien l'Ambassade, & prit sur le champ sa résolution, avec d'autant moins de peine, qu'il n'ignoroit pas qu'il avoit des ennemis cachés, contre lesquels les armes d'Espagne pouvoient lui être d'un grand secours. Deux principaux Seigneurs de sa Cour lui ayant représenté qu'il ne convenoit ni à sa valeur, ni à son sang, de contracter amitié avec ces étrangers; cette représentation ne fit que l'affermir davantage dans les vues de paix. Il partit donc sans délai de Bogota, accompagné de presque tous les Grands du Royaume, & suivi d'une multitude d'Indiens, qu'il avoit chargé de ses présens; ses Ambassadeurs précéderent de peu pour annoncer son arrivée: le Général & les Capitaines Espagnols vinrent au-devant de lui,

& tout se passa de part & d'autre avec des témoignages réciproques d'estime, de confiance & d'amitié. 1542.

LXXXVI. Son discours plein de modération & de sens.

Le discours du Roi barbare fut court & plein de sens : il avoua que son premier dessein avoit été de venger la mort du Roi son prédécesseur, mais qu'il ne pouvoit plus se dissimuler qu'on ne fait que de vains efforts, quand on entreprend de s'opposer à des gens que le Ciel favorise par des prodiges ; qu'il desiroit donc la paix, qu'il l'offroit de sa part, & qu'on ne pouvoit rien faire de mieux que de s'unir par une alliance sincère, pour se donner des secours mutuels contre les ennemis de deux Couronnes.

LXXXVII. Réponse un peu dure, qui n'empêche pas le Traité de paix.

La réponse de Quesade pouvoit paroître moins gracieuse ; & néanmoins sa proposition fut acceptée. Ce Général dit clairement qu'un Traité de paix devoit nécessairement supposer l'obéissance à l'invincible Roi d'Espagne ; que lui-même & tous les Officiers de sa suite, n'étoient que les vassaux du Monarque Catholique, qui les avoit envoyés pour découvrir & lui assujettir de

1542. nouveaux Empires, & que par conséquent il ne pourroit faire de paix qu'avec des Rois qui reconnoîtroient la souveraineté de celui d'Espagne.

LXXXVIII. Motifs qui portent le roi de Bogota à se rendre tributaire.

Ce paroles surprirent un peu Saquesazippa; mais après une courte réflexion, il répondit que puisque tant de grands Princes & de Rois relevoient de celui d'Espagne, il ne tenoit point à deshonneur d'être de leur nombre. Le Traité fut ainsi conclu; dès ce moment le nouveau Roi de Bogota traita les Espagnols comme amis, & les pourvut de tout avec une libéralité Royale; il n'y eut pas jusqu'au dernier soldat, qui ne fut gracieusé de quelque magnifique présent. Ce qui rendit si docile & si libéral le Prince Indien, étoit qu'il ne pouvoit ignorer que la Couronne qu'il portoit appartenoit de droit au Prince de Chia, fils d'une sœur du dernier Roi légitime, & par conséquent préférable, selon les loix ou les coutumes du pays, à tous ceux qui sont issus de frere. Cet usage, fort commun parmi les différentes nations de l'Amérique,

faisoit que la plûpart des Provinces des Mosques avoient toujours regardé Thysquesuca, & regardoient alors Saquesazippa, comme des usurpateurs & des intrus. 1542.

LXXXIX. Après deux batailles gagnées, les Espagnols font un Traité d'amitié avec les Mosques & les Panches.

Ce dernier sçavoit encore qu'un autre peuple, appellé les Panches, excitoit des brouilleries dans l'intérieur même du Royaume de Bogota, fomentoit le mécontentement & menaçoit de quelque révolution. En bon politique il voulut prévenir ses ennemis, & pria les Espagnols de vouloir bien se joindre à lui, en exécution du Traité qu'ils venoient de faire ensemble. Le Général Quesade s'offrit généreusement à marcher en personne à la tête de vingt mille Indiens, & de cinquante Espagnols, accoutumés à vaincre. Deux batailles gagnées en peu de tems, forcerent les Panches à demander la paix, aux conditions qu'on voudroit leur accorder. Quesade, à qui ils s'étoient adressés, les obligea de remettre leurs armes au Roi de Bogota, comme à leur vainqueur, & de reconnoître celui d'Espagne comme leur Souverain;

1542. ces conditions acceptées, l'amitié fut ſignée entre les Panches, les Moſquês & les Eſpagnols. Tout ce pays fut ainſi pacifié & ſoumis à la Caſtille.

XC. Liberté & fruits de la prédication évangélique, dans ces vaſtes contrées.

Le miniſtère du Pere Dominique de Las-Caſas rendit ce Traité plus ſolide, en faiſant connoître à tous ces peuples le vrai Dieu, l'Evangile de Jeſus-Chriſt, & les vérités de ſa Religion. Les eſprits heureuſement réunis, & le bruit des armes ne troublant plus la prédication, il ne fut plus difficile de faire connoître & goûter la ſainteté du Chriſtianiſme, de montrer la fauſſeté des Dieux des payens, la vanité des idoles, les horreurs de l'idolâtrie, & la fourberie pleine de malice des ſacrificateurs, qui entretenoient depuis ſi long-tems ces peuples aveugles dans l'impiété. On voyoit ces Indiens courir en foule aux catéchiſmes, aux prédications, ou aux inſtructions familieres de l'homme apoſtolique. On eût dit que quelques étincelles du feu qui embrâſoit le cœur du Miniſtre de Jeſus-Chriſt, enflammoient déja celui de

tout ce pauvre peuple ; & comme il aimoit à être inſtruit, il ne ſe laſſoit pas d'écouter les inſtructions, & il demandoit avec empreſſement la grace du Baptême, ſans refuſer ni les délais, ni les épreuves qu'on jugeoit néceſſaires pour s'aſſurer de la ſincérité de ces converſions (1). 1542.

XCI. Ce qui fait tort aux progrès du Chriſtianiſme.

Ainſi s'établiſſoit le Chriſtianiſme dans ce fertile pays ; la prédication de l'Evangile n'étoit jamais ſans fruit, & ſes progrès euſſent été plus rapides, ſi un excès de cupidité n'avoit porté quelques Officiers Eſpagnols à d'autres excès, qui troublerent ou allarmerent tous ces peuples, & qu'on ne peut excuſer de cruauté ou de tyrannie. Ce n'eſt pas ſans peine que nous rapportons ce que la ſincérité & la ſuite de

(1) *Oian al P. Fr. Domingo con aficion, prendiendo algunas centellas, de las que enciende el Evangelio, aun en mos obſtinados corazones : procuraba encaminar à eſte fin las pazes, y con el lo tuvo la guerra de los Eſpañoles con los Indios Moſcas. Por cuyo medio ſe ſujetaron con las naciones de eſto neuvo Reyno à la corona de Eſpaña ; y ſe compezo à introducir la fè de Chriſto Jeſus, &c.* Zam. p. 107, col. 1.

1542.

l'Histoire ne permettent point de taire.

XCII. Excès d'injustice & de cruauté, inspirés par la seule cupidité.

Quesade écouta trop facilement quelques Indiens, qui lui rapporterent que Saquesazippa n'étoit qu'un intrus, qui, après avoir usurpé la Couronne, avoit caché les trésors de Thysquesuca. Le frere du Général, & le Capitaine Gonzales Garcia se joignirent à ces Indiens, & on prétend que le Général les faisoit tous agir pour parvenir à ses fins (1). Quoi qu'il en soit, Quesade, sur ces accusations, fit arrêter le Roi de Bogota, avec lequel il venoit de jurer une paix, & Gonzalés Garcia fut son principal Ministre dans l'attentat, puisqu'il conduisit le Prince infortuné dans la prison de Bosa. L'audace & l'injustice du procédé jetterent l'effroi dans tous les cœurs. Tous les Caciques du pays dans l'étonnement, & les peuples dans la

---

Zam. p. 107, col. 2.

(1) *Admistiò la accusation Quesada, autor de todo, segun el mismo confiessa en su compendio despacho mandamiento de prision, que se executo en la personna de Saquesazippa, con universal espanto de los Indios sus vassallos, &c.*

plus grande consternation, ne pouvoient se rassurer dans leurs terres, & ne sçavoient où fuir. Les seuls tyrans jouoient cette surprenante tragédie avec un froid encore plus surprenant. Le Général Espagnol se fit amener le Roi prisonnier, & lui parla ainsi : Le Pape avoit donné au Roi d'Espagne toutes les terres, seigneuries & Royaumes de l'Amérique, afin que les barbares qui les habitent, instruits enfin de la Foi Catholique, abandonnassent leur idolâtrie, & reconnussent le seul vrai Dieu, Créateur de toutes choses. Thysquesuca, ton prédécesseur, a méprisé ce salutaire avertissement, il n'a pas voulu écouter des vérités utiles, ni obéir; pour cette raison tous ses Etats nous appartiennent, & tous ses biens sont à nous comme des dépouilles gagnées dans une guerre juste. Où sont donc ses trésors ?

1542.

XCIII. Ridicule discours d'un Général d'armée à un Prince barbare.

Le Prince captif répondit que les derniers Rois de Bogota avoient cru mettre leurs trésors en sûreté, en les confiant à différentes personnes chargées de les conserver séparé-

XCIV. Promesses du Roi de Bogota.

1542. ment ; mais que ſi on lui donnoit ſeulement le terme de quarante jours, il s'obligeoit à remplir d'or & d'émeraudes toute la ſalle où on le détenoit priſonnier.

XCV. La cupidité de Queſade eſt fruſtrée,

La condition fut acceptée avec joie, & le terme accordé ; mais l'eſpérance du Général parut fruſtrée, & ſes ſoupçons tomboient tantôt ſur le Roi priſonnier, dont la ſincérité lui devenoit ſuſpecte, & tantôt ſur quelques Seigneurs qui ſouhaitoient ſa mort, & qui s'imaginoient pouvoir la procurer plus ſûrement, en tenant toujours plus cachés les tréſors qui auroient avancé ſa délivrance. Les ſoupçons d'un tyran ſont toujours à craindre, parce qu'il ſe croit permis tout ce qu'il eſt en état de faire exécuter. On en vit un terrible exemple dans cette occaſion.

XCVI. Et la tyrannie pouſſée au dernier excès ; le roi de Bogota périt dans les tourmens.

Sans avoir rien éclairci, & ſans aucune forme de procédure, Queſade fit ſerrer toujours plus étroitement Saqueſazippa, & ordonna en même tems que deux Princes, ſes ennemis, fuſſent mis en priſon & appliqués à la queſtion : la violence

des tourmens ne pouvant arracher leur ſecret, le fier Général leur prononça un Arrêt de mort qui fut exécuté ſur le champ. Tous les Indiens, amis & ennemis, virent attacher à des potences deux Princes du ſang Royal, fort diſtingués par leurs richeſſes, leurs beaux domaines, & par le nombre de leurs vaſſaux. Mais ce ne fut pas le dernier acte de la ſanglante tragédie : le Roi toujours priſonnier, ne ſe trouvoit pas mieux en état, ni peut-être dans la volonté de faire venir l'or & les émeraudes qu'il avoit promis. Soit ſaiſiſſement ou mépris, il ne répondoit rien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit : on le fit mourir dans les tourmens.

1542.

XCVII. Effroi des peuples & de leurs Caciques.

Ces cruelles exécutions, en jettant dans le déſeſpoir les nations ſauvages, devoient naturellement les réunir pour exterminer tous ces étrangers. Dieu ne le permit point, parce qu'il vouloit ſauver ces pauvres peuples, comme nous le verrons; mais ſa juſtice éclata contre leurs injuſtes oppreſſeurs en plus d'une maniere & en différens tems.

Nous le verrons dans la ſuite (1).

1542.

La miſéricorde du Seigneur ne ſe fit pas moins remarquer en faveur des Indiens, & dans le tems même que les plus indignes traitemens ſembloient les devoir éloigner de la religion de ceux qui les maltraitoient. Quel contraſte entre la ſainteté de l'Evangile & la conduite criminelle de ces Conquérans, qui ſe diſoient Chrétiens ! Leur deſſein n'étoit pas ſans doute d'empêcher ni la prédication, ni la propagation de la Foi : c'étoit ce qu'ils devoient le plus favoriſer, & dans les vûes de la Providence, & ſelon les ordres exprès de leurs Souverains. Mais dès que l'ambition, ou une cupidité effrenée ne s'accordoient pas avec

XCVIII. Les ſcandales multipliés ne peuvent empêcher que la loi de J. C. ne ſoit aimée, à meſure qu'elle eſt connue.

Zam. p. 108, col. 2.

(1) Le fameux Queſade, après bien des humiliations & de triſtes aventures, mourut couvert de lepre dans la Ville de Maraquiſta ; ſon frere fut frappé d'un coup de foudre, qui caſſa la cuiſſe à un troiſième complice ; & Gonzalés Garcia ſe trouvant à une courſe de taureaux dans la Ville de Sainte-Foi, fut tué d'un coup de cane, que Diego Venegas lui donna ſur la temple au travers du bouclier.

les intérêts de la Religion, la ſeule paſſion étoit la loi ſuprême qu'ils écoutoient. Il étoit arrêté dans le Ciel (on le comprit par l'événement) que ces ſcandales multipliés n'empêcheroient point l'établiſſement du Chriſtianiſme dans ces contrées; mais ils rendoient l'exécution de cette grande œuvre plus difficile & plus tardive; & c'eſt ce qui ne pouvoit que faire pleurer amerement des Miniſtres zélés. Le Pere Dominique ajoutoit ſouvent à ſes gémiſſemens des repréſentations & des plaintes, & rarement il étoit écouté; plus d'une fois le Général Queſade parut offenſé ou fatigué de ſes remontrances, & il a cru ſans doute s'en venger, par les traits injurieux qu'il a inſérés dans ſes manuſcrits contre l'homme de Dieu, dont la ſolide piété n'étoit pas moins connue que l'ardeur de ſon zèle. 1542.

XCIX. Fondation de la Ville & de l'Egliſe de Sainte Foi, Sta Fè de Bogota, Capitale du nouveau Royau-

Il donna de nouvelles preuves de ce zèle apoſtolique, dans la fondation de l'Egliſe de Sainte-Foi. Quoique les Indiens ne fuſſent pas revenus encore de leur étonnement, ils ſe tenoient en paix, lorſque les

1542.

me de Grenade.

conquérans ſe déterminerent enfin à conſtruire une Ville, devenue depuis fort célebre entre les plus conſidérables du nouveau Royaume de Grenade. On choiſit pour cela un lieu nommé *Theuzaquillo*, Maiſon de plaiſance des Rois de Bogota. Tout y parut propre & très-convenable au deſſein; la ſituation avantageuſe, la fertilité du pays, la douceur de l'air, la bonté & l'abondance des eaux, & celle des matériaux néceſſaires pour la conſtruction. La réſolution priſe, les Officiers ſortirent de Boſa & ſe rendirent près de Bogota pour faire tracer le plan de la nouvelle Ville, aux extrémités de laquelle ils réſolurent d'élever douze grandes & vaſtes maiſons, comme autant de forteresses, entre leſquelles ils vouloient loger les Indiens. Déja ils parloient de prendre poſſeſſion de la Ville, à peine bien commencée, lorſque le Pere Dominique les avertit qu'ils oublioient le plus eſſentiel, c'eſt-à-dire l'Egliſe : on en choiſit donc l'emplacement, & on mit d'abord la main à l'œuvre; les Indiens n'y

travaillant pas avec moins d'ardeur que les Chrétiens, la Maison de Dieu, en assez peu de tems, se trouva dans un état à pouvoir y offrir décemment le saint Sacrifice. 1542.

La bénédiction solemnelle en ayant été faite avec beaucoup d'appareil, on marqua le sixième d'Août, jour de la Transfiguration de N. S., pour y célébrer la première fois les SS. Mystères. Cet honneur fut déféré au Pere Dominique, qui accompagna cette auguste cérémonie d'une excellente prédication, sur ces paroles du Prophete : *Demandez-moi, & je vous donnerai les nations pour votre héritage, & toute l'étendue de la terre pour la posséder ;* paroles qu'il expliqua fort patétiquement, faisant entendre à cette multitude d'Indiens assemblés, que comme le Pere Eternel a donné tous les peuples de la terre à son fils unique, qu'il a engendré de toute éternité ; ce fils adorable, incarné, mort, & ressuscité pour le salut de tous, adoptoit pour ses enfans tous ceux qui entreroient dans son bercail par le Baptême. La matiere étoit grande

C. Célébration des SS. Mystères ; patétique prédication,

P. 8. 2. v. 8.

CI. Pour les Indiens,

1542. & fort élevée ; l'habile Prédicateur tâcha de la mettre à la portée de tous, & d'exciter dans ces chers Néophites de tendres sentimens d'amour pour Jesus-Christ, & de reconnoissance pour le bienfait de leur vocation à la Foi.

CII. Et pour leurs Vainqueurs.

Les versets qui suivent le texte ne fournissoient pas un sujet moins propre, pour intimider saintement les anciens Chrétiens, & porter une salutaire frayeur dans le cœur de tous ces guerriers présens. C'étoit à des hommes de ce caractère qu'on pouvoit justement appliquer ces paroles : » Vous les conduirez, Seigneur, avec une verge de fer, » & vous les briserez comme un vase d'argile : vous donc, ô Rois, » devenez sages & instruisez-vous, » vous qui jugez la terre ; servez le » Seigneur avec crainte, & réjouissez-vous avec tremblement ; embrassez la justice & l'innocence, » de peur qu'il ne s'irrite, & que » vous ne périssiez de la droite voie, » parce que sa colere s'allumera » bientôt, &c. ».

Tout ce discours, & la sainte

cérémonie firent plus d'impreſſion ſur les cœurs des Indiens, que n'avoit fait celle du jour précédent, lorſque le Général Queſade, à cheval & l'épée à la main, ſuivi de tous ſes Officiers, avoit parcouru les différens quartiers de la nouvelle Ville, qu'il appella de *Santa-Fè*, & dont il prit poſſeſſion au nom du Roi Catholique. Ceci ſe paſſa le 5e d'Août 1538, ſous le Pontificat de Paul III, & le regne de Charles-Quint.

1542.

CIII. Queſade prend poſſeſſion de cette Capitale pour S. M. C.

CIV. Il court à de nouvelles conquêtes; tandis qu'un zèlé Miſſionnaire en fait de plus glorieuſes à l'Egliſe.

Bientôt après, le Général ayant fait un nouveau partage de tant de richeſſes accumulées, partit pour de nouvelles conquêtes, prenant pour Aumonier ou Miſſionnaire D. Jean de Legaſpes, & ne laiſſant à la conduite de la Ville de Sainte-Foi, que ſon frere, Perez de Queſade pour Juge, & le Pere Dominique pour Paſteur. Si on vit ce zèlé Miniſtre occupé le jour & la nuit à orner & embellir la nouvelle Egliſe, à dreſſer des croix, des autels, les fonds baptiſmaux, & tout ce qui devoit ſervir aux exercices de la Religion; on le voyoit encore plus appliqué au ſoin des Temples vivans, en for-

1542. mant des Chrétiens par l'inſtruction & le baptême. Ses catéchiſmes publics ou particuliers étoient fréquens, & il avoit la conſolation d'y voir toujours courir avec un louable empreſſement, non-ſeulement les Indiens de la Ville ou des environs, mais auſſi ceux de différens peuples, qui, conduits ſans doute par la grace, ne demandoient que d'être inſtruits & préparés à recevoir le Sacrement de la regénération. Quoique le nombre de ceux qui furent baptiſés avant la fin de la même année, ne fût point petit, il auroit été bien plus grand ſi le ſage Miniſtre eût moins conſulté les regles de l'Egliſe, que l'empreſſement de ces bons Indiens. On eût dit que déſabuſés enfin du culte impie des idoles, ils ne connoiſſoient plus d'autre félicité que celle de profeſſer & pratiquer la Religion chrétienne, & de chanter les louanges de Jeſus-Chriſt, qui les faiſoit paſſer des ténebres à la lumière, & de l'eſclavage des démons à la véritable liberté.

Si ces ſentimens n'étoient pas d'a-

bord assez solides en tous, ils l'étoient du moins en plusieurs, qui en montrerent la sincérité par leur persévérance dans la pratique exacte de tous les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. Les conversions se multiplioient tous les jours : on ne pouvoit qu'être édifié de la piété, de la docilité, de la modestie de ces nouveaux Chrétiens, dont l'exemple pouvoit confondre la lâcheté des anciens, & dont la régularité étoit la censure muette du déreglement de quelques-uns. Tels furent les beaux commencemens de l'Eglise de Bogota (ou de Sainte-Foi) aujourd'hui la plus florissante, & comme la Metropole de toutes les Eglises du nouveau Royaume de Grenade.

1542.

CV. Ferveur des nouveaux Chrétiens, qui se multiplient toujours.

Les marches presque continuelles de Quesade n'étoient pas toujours heureuses : au retour de la dernière, qui lui avoit fait perdre près de quatre mois dans des fatigues inutiles, il donna bien des preuves de mauvaise humeur, d'orgueil & d'emportement. Son chagrin ainsi que sa jalousie furent encore irrités, par les nouvelles qu'il reçut dès le com-

CVI. Inquiétudes du Général Quesade.

1542. mencement de l'année 1539. Quelques Indiens lui apprirent qu'un nouveau Général, appellé Sebaſtien de Benalcazar, avoit paru dans la vallée de Neyba, avec un grand nombre de ſoldats & de cavaliers Eſpagnols, ſuivis d'une multitude d'Indiens alliés. Un Officier fut auſſitôt dépêché pour aller à la rencontre de ce Capitaine, & lui faire entendre qu'il entroit ſur des terres déja conquiſes par un autre.

CVII. Jalouſies & ſoupçons de deux Capitaines.

Les deux Officiers s'abouchèrent dans la même vallée, ſur les rivages de la Magdeleine. Benalcazar, Lieutenant de François Pizarre, ſous les ordres duquel il avoit conquis le pays de Quito & de Popayan, ſoutint que la Province où il ſe trouvoit actuellement faiſoit partie des découvertes de ſon Général : il ajouta néanmoins qu'il n'étoit venu que pour découvrir le fameux Temple du Soleil, & ce qu'on appelloit la maiſon dorée. C'eſt ce qu'on cherchoit avec la même ardeur de part & d'autre. Sans entrer donc alors dans une plus grande diſcuſſion ſur les limi-

tes des conquêtes réciproques, on se donna mutuellement des témoignages d'amitié, & on se fit de riches présens en or & en émeraudes, &c. 1542.

CVIII. Trois petites armées Espagnoles se rencontrent & s'observent : défiance réciproque.

Peu de jours après on fut averti que le Général Nicolas de Fedreman, avec des troupes à pied & à cheval, étoit entré dans les plaines de Saint-Jean, & qu'il sembloit diriger sa marche vers le Gouvernement de Venezuela. On envoya reconnoître cette nouvelle armée, & comme on sçut qu'elle approchoit toujours, Ximenès de Quesade alla au-devant avec toutes ses troupes, portant le Guidon Royal, & se faisant accompagner des deux Missionnaires, Dom Jean Legaspes & le Pere Dominique de Las-Casas. La rencontre se fit au milieu du peuple de Bosa. Benalcazar s'y étoit rendu aussi, & on vit d'abord les trois armées rangées en bataille, parce que chacun des trois Généraux se tenoit sur ses gardes pour n'être point surpris.

CIX. L'effusion de sang est em-

Quesade avoit d'autant plus de raison de craindre une insulte, que

1542. pêchée par le Miniſtère de deux Miſſionnaires.

les deux autres Généraux avoient marché en effet dans le deſſein de le ſurprendre, ou de l'attaquer avec leurs forces réunies, pour ſe rendre maîtres de la Ville de Sainte-Foi & de tout le Royaume de Bogota. Cette découverte qui ne l'inquiéta pas peu, lui fit ſentir le beſoin qu'il avoit dans l'occaſion du miniſtère des Miſſionnaires. Ce fut en effet par les ſages avis du Pere Dominique, que ce Général regla ſes démarches pour ſuſpendre les hoſtilités. Ce fut encore par les conſeils ou les fortes repréſentations du même Miniſtre, & d'un Religieux de la Mercy, venu avec le Capitaine Benalcazar, qu'il fut enfin conclu que ſans effuſion de ſang, les trois Généraux paſſeroient en Eſpagne, pour rendre compte de tout à Sa Majeſté Catholique (1).

---

(1) *Viendò el P. Fr. Domingo de Las-Caſas los deſervicios, que ſe podian ſeguir contra ſu divina Mageſtad, y la de los Royos de Eſpaña, y que de ſemejante peticion ſe perturbaba la paz del Reyno, communico ſu intento con Queſada, y ſalio en demanda de Fedreman con animo de conveniolo con ſu*

Zamora p. 115. col. 1.

Les

Les deux bons Miſſionnaires ne furent que les inſtrumens de la Providence, en detournant ainſi les horreurs & le ſcandale d'une guerre civile qui paroiſſoit inévitable. Ce ſervice, déja ſi important au bien de l'Etat & au repos des peuples Indiens, étoit encore plus néceſſaire pour la tranquillité de cette nouvelle Egliſe & la propagation de la foi. Quand leur miſſion auroit commencé & fini par-là, elle n'eût pas été inutile : mais la longue ſuite des travaux Apoſtoliques du Pere Dominique, & les ſuccès dont ils avoient été ſouvent couronnés, feront toujours honneur à ſa mémoire. Les Egliſes de l'Amérique ne peuvent les oublier.

1542.

CX. Importance de ce ſervice.

Après l'accord des trois Généraux, ils ne s'arrêterent dans le pays qu'autant qu'il fallut pour ſe procurer des vaiſſeaux, & faire les autres préparatifs du voyage. Leur ſéjour à Sainte-Foi ne fut pas ce-

CXI. Ses ſuites.

Général, y los ſuyos ; que conſeguio con ſu autoridad, &c.

1542. pendant ſans quelque fruit. On les vit agir de concert pour fortifier, regler & policer la Ville, & choiſir les lieux convenables pour en fonder deux ou trois autres, qui furent bâties depuis, ou dans le même Royaume, ou dans celui de Tunca.

CXII. Le Miſſionnaire paſſe en Caſtille avec les trois Généraux: vues de l'un & des autres.

Le 8 de Juillet 1539, le Pere Dominique s'embarqua au port de Cartagene avec les trois Généraux. Ceux-ci n'avoient pas ſeulement leurs différends particuliers à regler dans le Conſeil des Indes; mais auſſi à communiquer leurs lumières pour continuer les conquêtes : & toutes les vues de celui-là regardoient les intérêts de la Religion, la liberté & la conſervation des peuples conquis qui embraſſoient la foi, & en faiſoient les œuvres avec d'autant plus d'édification, qu'ils étoient ménagés par leurs nouveaux maîtres : il en donna des preuves bien ſenſibles; & Sa Majeſté les écouta d'autant plus favorablement, que tout cela s'accordoit avec pluſieurs autres rèlations & avec ſes propres deſirs.

Une autre attention de notre Missionnaire fut d'écrire au Général de son Ordre, Augustin Recuperat, pour lui apprendre les progrès de la foi dans les Indes Occidentales, particulierement dans le Royaume de Grenade, & le solliciter à envoyer un bon nombre d'ouvriers choisis à une aussi riche moisson. 1542.

CXIII. Prudence & générosité du P. Dominique de Las-Casas.

Quoique ce Religieux n'eût pas lieu de se louer des façons que Quesade avoit eues plus d'une fois à son égard, il ne le desservit point à la Cour d'Espagne. Si la sincérité chrétienne ne lui permit pas de le laver de plusieurs excès, dont on étoit déja bien instruit, il en tut charitablement quelques autres que le Conseil pouvoit encore ignorer. Enfin la Providence permit que ce fameux Général, qui avoit comme entassé des montagnes d'or, dans la rapidité de ses conquêtes, se trouvât dans le besoin pour les affaires qui lui furent suscitées en Espagne. Le Pere Dominique de Las-Casas lui fut encore ici de quelque consolation. Après qu'on eut élevé à la hâte une Eglise dans la nouvelle Ville

1542. de Sainte-Foi, Quesade avoit remis au P. Dominique quelques milliers de piastres, pour la fondation & l'entretien d'une Chapelle, dans laquelle il falloit faire divers services chaque année & à perpétuité, pour le repos des soldats morts dans la guerre. Ce Religieux, dans l'incertitude s'il pourroit retourner à son Eglise de Sainte-Foi, remit sans peine la même somme à Quesade, qui se chargea de pourvoir à tout pour l'entretien d'un Chapelain & le service de la Chapelle : il étoit en état d'accomplir sa promesse ; car quoique pauvre alors en Castille, il avoit toujours de grandes richesses dans l'Amérique. Ce trait de charité ou de générosité de la part d'un Religieux, dont il connoissoit d'ailleurs la probité & les talens, auroit dû lui faire effacer ce que quelques momens de mauvaise humeur lui avoient fait écrire. Pour y avoir manqué, son manuscrit en a trompé plusieurs, qui d'après lui ont assez mal parlé d'un Ministre de Jesus-Christ, qu'ils ne connoissoient peut-être que par ce

qu'ils en avoient lu dans cet infidèle mémoire. 1542.

Tels sont ceux, qui sans preuve & contre la vérité de l'Histoire, ont avancé que Dominique de Las-Casas, revenu en Espagne, passa en Italie, quitta l'habit de Religieux, & mena une vie fort libre; tandis qu'il est certain qu'arrivé à Seville, d'abord après avoir rendu compte de tout à Sa Majesté Catholique & à son Conseil, il se retira dans un Couvent de son Ordre, où épuisé de fatigues & accablé d'infirmités, il soutint avec courage, pendant plus de cinq ans, une maladie qui termina enfin sa vie Apostolique par une sainte mort (1).

CXIV. Sainte mort de Dominique de Las-Casas, dans son Couvent de S. Paul à Seville.

Alfonse de Zamora, lui-même Américain, & qui écrivoit sur les lieux, ne tarit point sur les louanges de ce grand serviteur de Dieu,

CXV. Son éloge. V. Zam. l. 2. c. 10. 11. 12. &c.

(1) *Liegô el P. Fr. Domingo de Las-Casas à su Convento de S. Pallo de Sevilla, donde las enfermedades manifestaron los grandes trabajos, que avia padecido en la variedad de temperamentos de las tierras dilatadas de su conquista, pues con grandes penalidades lo tuvieron postrado algunos años, &c.*

Zamora p. 118. col. 1. 2.

1542. & les juſtes louanges qu'il lui donne, ſont toutes fondées ſur des faits ou ſur des monumens publics, que la longueur des tems ne ſçauroit effacer. Nous nous contentons de ces deux mots, pour abréger plus de douze pages *in-folio*, ne pouvant oublier que ce n'eſt pas la vie de quelques particuliers, mais l'Hiſtoire de l'Egliſe de l'Amérique que nous écrivons.

CXVI. Secours ſpirituels & temporels, envoyés au pays de Ste. Foi.

Cependant pour ne rien négliger de ce qui regardoit, ou la propagation de la foi, ou les intérêts de la Couronne, pendant l'abſence de Queſade & du Pere Dominique, qui avoient travaillé avec tant de zèle à l'un & à l'autre; l'Audience de Saint-Domingue nomma par proviſion le Licencié Jerôme Lebron, pour gouverner la Province; & l'Evêque de Sainte-Marthe choiſit pluſieurs Miſſionnaires, tant Eccléſiaſtiques que Dominicains, parmi ceux qui s'étoient déja exercés dans le ſaint miniſtère dans le même Diocèſe, & il mit à leur tête ſon Vicaire Général, Pierre Garcia Matamoros.

Tant les Miſſionnaires que le nouveau Gouverneur, avec ſes Officiers & ſes troupes, firent leur devoir avec zèle. Si les travaux & les dangers furent grands, le ſuccès ne fut point petit; & ils éprouverent tous que c'étoit à une Providence particuliere qu'ils devoient ce ſuccès heureux. Quelque grandes que fuſſent les victoires que les Eſpagnols avoient déja remportées dans ce pays, & quelque nombreuſes que puſſent être les converſions qu'on y avoit faites, il ſe trouvoit toujours qu'il reſtoit encore un monde d'Indiens infidèles à ſoumettre, & les puiſſances de l'enfer à combattre.

1542.
CXVII.
On continue les découvertes & les Miſſions.

Le nouveau Gouverneur ayant fait en diligence ſes proviſions, & raſſemblé ſes troupes à Sainte-Marthe, il les diviſa en deux corps: une partie devoit s'avancer par terre; l'autre étoit portée ſur la riviere dans des brigantins & des canots remplis d'Indiens nouveaux Chrétiens. La première de ces diviſions eut beaucoup à ſouffrir par la faim, & l'autre par les armes

CXVIII.
Les troupes ont beaucoup à ſouffrir.

1542. de quelques Caciques, qui livrent d'abord de ſanglantes batailles.

CXIX. Attaquées ſur une riviere par une multitude de canots armés, elles remportent deux grandes victoires.

Le Cacique Mompox, le premier qui attaqua l'armée chrétienne ſur la riviere, avoit une ſi grande quantité de canots armés, qu'un grand fleuve en paroiſſoit tout couvert : auſſi ſe flattoit-il de couper le paſſage, & d'arrêter court les Eſpagnols. Cependant ſa défaite coûta peu, & elle ne fut que le prélude d'une ſeconde victoire remportée bientôt après contre Alfonſe Xeque. Ce Cacique, Seigneur de Tamalaque, avoit reçu autrefois le Baptême ; mais étant revenu au culte de ſes Dieux, il ſe perſuadoit qu'avec leur ſecours, il détruiroit tous les Chrétiens qui oſeroient reparoître dans ce pays. Ce fut à l'embouchure de la riviere Cezare qu'il les attendoit avec quinze cens canots tous remplis de barbares bien armés.

Cependant ni leur nombre, ni leurs horribles cris, ni toutes leurs fléches empoiſonnées, ne purent intimider les Chrétiens. Au moment que le Capitaine (Alfonſe Martin)

fit le signal pour l'attaque, l'artillerie porta l'épouvante & la mort dans tous les premiers rangs des barbares ; bien des canots furent renversés, & plusieurs autres brûlés ou mis en piéces. Le plus grand mal n'étoit pas-là, car les Indiens sont bons nageurs ; mais échappés au feu du canon, ils périssoient par celui des arquebuses. Après une heure & demie de combat, la riviere déja rougie de sang & couverte de corps morts, le reste des Indiens prit la fuite, laissant au vainqueur trois cens canots, huit cents autres petits bâtimens & leur Cacique. Nul Espagnol n'y fut tué, nul ne se trouva blessé dangereusement. Cette marque de la bonté divine à leur égard, les auroit peut-être engagés à user de clemence envers le malheureux Cacique ; mais l'obstination de l'apostat fut telle, que toute l'éloquence des Missionnaires ne pût le réduire à mourir en Chrétien. Leur zèle fut sans doute plus utile pour la conversion des autres prisonniers.

1542.

CXX. Un Cacique apostat, vaincu & fait prisonnier, meurt impénitent.

L'armée continuant ensuite sa rou-

te, arriva bientôt chez un peuple appellé de la Tora, où les Indiens livrerent une bataille & la perdirent au milieu de leurs marais. Un autre peuple voisin eut le même sort, malgré la valeur d'un Indien qui se fit admirer, & par son courage & par la bonne volonté qu'il montra ensuite aux Chrétiens, en s'offrant de leur servir de guide lui & sa femme, pour les conduire par la même route qu'avoit suivie l'armée de Quesade.

1542.
CXXI.
Autres batailles heureusement terminées.

CXXII.
Les vivres manquent pendant quelque tems.

Dieu permit que cette route fût également pénible & périlleuse : les habitans avoient eu soin de tout enlever & sur le chemin & dans tous les lieux voisins. Bientôt on manqua de vivres & de moyens de s'en procurer. On se trouva réduit à cette extrêmité, que pour appaiser un peu la faim, on se vit obligé de se nourrir de la chair des chiens & des chevaux; on en tua plusieurs, quoiqu'on les crût bien nécessaires dans le combat : & une viande si dégoûtante étoit un mets si délicieux pour le soldat, ou l'Officier affamé, qu'on n'en auroit épar-

gné aucun, si le Général n'eût défendu sous peine de la vie de tuer ni chien ni cheval. Quelque tems après on trouva quelques vivres que les Indiens avoient laissés dans des hameaux ou des bourgades, lorsqu'ils en étoient sortis par une fuite précipitée. 1542.

CXXIII. Dessein des sauvages pour détruire les Espagnols.

Le dessein des Sauvages étoit donc d'affoiblir & de diminuer le nombre de leurs ennemis par la famine, afin de les attaquer ensuite avec avantage, en se réunissant dans des lieux, où ils eussent moins à craindre l'impetuosité des chevaux. Aussi après avoir fait une marche de plusieurs jours sans voir un seul Indien, on en trouvoit, lorsqu'on y pensoit le moins, une armée entière dans des défilés où il n'étoit pas prudent de s'engager, mais d'où il eût été encore plus dangereux de s'éloigner. Notre Historien fait mention d'un de ces terribles passages, où sans autres armes qu'un bâton à la main, un seul Indien fit périr plusieurs Espagnols & arrêta toute l'armée, jusqu'à ce qu'il reçût lui-même un coup mortel. Dieu le per-

1542. CXXIV. Un ſeul Indien les arrête court à un paſſage difficile.

mettoit ainſi (dit le même Auteur) afin que les Chrétiens fuſſent bien convaincus que c'étoit à la main du Tout-Puiſſant, & non à leur propre valeur, qu'il falloit attribuer la ſoumiſſion, ou la défaite de tant de peuples idolâtres, par une poignée de ſoldats (1).

Dans le reſte de leur marche, les Eſpagnols éprouverent de nouvelles faveurs du Ciel, parmi leſquelles ils mirent avec reconnoiſſance celle d'avoir recouvré un de leurs ſoldats qui avoit été pris en vie par les ſauvages, qui le deſtinoient, ſelon leur uſage, à un dur eſclavage, ou à la mort ſur un autel de leurs Dieux. Tous les peuples qu'ils trouverent depuis ſur leur route, les reçurent en paix, & leur fournirent

(1) *Vencerion con la meurte de un valeroſo Indio, que con un baſton en la mano défendia el paſſo de la ſenda, haziendo deſcender à palos la cueſta abaxo à los que intentaban repechera-la, amparados de las Eſpadas, y rodelas. Deſengaño, que diò à los neuſtros el Cielo, para que reconocieſſen, que la ſujecion, y conquiſta de eſte Reyno no ſe debia à ſu valor, &c.*

Zam. p. 122. col. 2.

des vivres en abondance : ceux particulierement qui avoient été à Sainte-Marthe, ſe réjouiſſoient beaucoup de les revoir, & ces témoignages de joie les accompagnerent juſqu'à la nouvelle ville de Velés, où ils entrerent vers le milieu de l'année 1540, parmi les acclamations de la Colonie Eſpagnole, qui y étoit déja établie, & des Indiens amis. 1542.

CXXV. Le Miniſtère des Miſſionnaires encore utile aux 2 nations.

Le miniſtère de nos Miſſionnaires, du moins dans les derniers jours de cette longue courſe, ne fut pas ſans quelque fruit : leur zèle rechauffa la foi & la piété de bien des Indiens, qui avoient déja reçu le Baptême ; & leur médiation ſervit encore à concilier les Eſpagnols avec les Eſpagnols, & à épargner l'effuſion du ſang chrétien. Voici l'occaſion.

CXXVI. Diſpute entre deux Généraux Eſpagnols.

La reception magnifique que la Ville & le Chapitre de Velés avoient faite au Gouverneur Jerôme Lebron & à ſes troupes, cauſa de la jalouſie à Perez de Queſade, que ſon frere en partant pour l'Eſpagne avoit laiſſé à Sainte-Foi pour commander dans le pays. Il ne doutoit point que la

1542. nouvelle ville de Velés ne fût de ſon reſſort, & il ſe hâta d'envoyer une ambaſſade aux nouveaux venus, pour les avertir qu'ils étoient hors des bornes de leur Gouvernement; & que l'équité, comme les intérêts du Roi leur Maître, devoient les obliger à ſortir au plutôt de Velés. La propoſition ſurprit & offenſa des gens qui n'avoient marché que par un ordre exprès de l'Audience Royale; & qui dans tout ce qu'ils avoient eu à ſouffrir dans cette pénible entrepriſe, ne s'étoient propoſés que les intérêts communs de la Nation. Il y eut bien des ambaſſades de part & d'autre, & cependant les eſprits s'échauffoient toujours: les habitans murmuroient; & les ſoldats ſe préparoient à vuider la querelle à la pointe de l'épée.

CXXVII. Momens critiques.

Perez de Queſade écrivit enfin à Lebron de vouloir ſe rendre à Tunca, où il iroit le joindre, pour concerter enſemble les moyens de terminer leurs différends à l'amiable. Lebron ſortit donc de Velés avec ſes deux cens ſoldats bien armés;

& Quesade étant parti en même-tems de Sainte-Foi, avec le même nombre de troupes, ils assirent les deux camps vis-à-vis l'un de l'autre, à un quart de lieue de Tunca : il s'y trouva aussi une multitude d'Indiens alliés, qui suivoient l'un ou l'autre parti, & qui pouvoient souhaiter de voir les Espagnols aux mains, pour recouvrer eux-mêmes la liberté par la ruine de leurs vainqueurs. 1542.

CXXVIII. Protestations mutuelles & inutiles. 2 Missionnaires ouvrent un avis.

Tout cela augmentoit la crainte ou les soupçons des deux Généraux; ils avoient déja rangé leur armée en bataille, & chacun attendoit d'être attaqué pour pouvoir combattre, avec l'espérance flatteuse de vaincre, sans crainte d'être blâmé comme aggresseur. Cependant les Notaires ou Greffiers alloient & venoient d'une armée à l'autre pour présenter des requêtes, ou faire des protestations sur tout ce que ces dissentions pouvoient causer de préjudice au repos des peuples & à l'honneur de la Couronne. Ces protestations mutuelles ne finissoient rien ; mais elles laisserent le tems à deux Missionnaires Dominicains,

1542. (Pierre Duran & Jean de Monte-Mayor) de donner de meilleurs conſeils au Général Lebron, avec lequel ils étoient venus de Sainte-Marthe. Leurs vûes, bien dignes de leur miniſtère, étoient qu'ont mît bas les armes de part & d'autre, & que les deux Généraux ſeuls ou peu accompagnés, entre les deux camps, cherchaſſent de bonne foi les moyens d'ajuſter ces différends d'une maniere dont tout le monde pût être ſatisfait (1).

CXXIX. Qui eſt goûté des deux partis. Conférence pacifique; les allarmes ceſſent.

Le Gouverneur de Lebron ayant goûté la propoſition, chargea les deux Religieux de la porter eux-mêmes à Queſade dans ſon camp : celui-ci ne fut point fâché de l'expédient qu'on lui offroit de ſe retirer d'un mauvais pas; & renvoyant

---

Zam. p. 124. (1) *Obraron quantodevian y interveniendo con ſus palabras, y ruegos à convenir aquellas animos opueſtos, y encarnizados, para que dexaſſen las armas, y ſe ajuſtaſſen con medio de paz en un negocio, cuyo derecho conſiſtia en papales. La autoridad, y reugos de eſtos Religioſos zelazos del bien publico, del ſervicio de Dios, y del Rey, ſerenaron aquella tempeſtad, &c.*

ces Miſſionnaires dans l'autre camp, avec des paroles de paix, il les fit accompagner par un Officier de confiance, qui devoit promettre la même choſe de ſa part. La ſérénité & le calme dès-lors parurent les mêmes dans les deux armées. Queſade, accompagné de trois Officiers ſeulement, ſe rendit au lieu aſſigné; & Jerôme Lebron y arriva dans le même-tems, ne menant avec lui que deux Capitaines, ſon Proviſeur & les deux Religieux. La conférence entre ces dix perſonnes fut courte & pacifique : comme le Chapitre de Velés s'étoit déja déclaré avec un peu de précipitation en faveur de Lebron, on réſolut que pour les limites des deux Gouvernemens, on s'en tiendroit à ce que les Chapitres de Sainte-Foi & Tunca décideroient, & qu'ils pourroient appuyer ſur des bons mémoires. 1542.

CXXX. Le Traité conclu, les troupes ſe ſéparent.

Le réſultat ne favoriſa point les prétentions de Jerôme Lebron; mais on lui fit tant de careſſes & de préſens, qu'on l'adoucit. Zèlé d'ailleurs pour les intérêts du Roi, il craignit ſon indignation, s'il troubloit la

1542. paix par une entreprife qui pût être défavouée. On acheta fes armes, fes chevaux, toutes fes marchandifes de Caftille & fes Negres, les premiers qui fuffent entrés dans le Royaume de Bogota. Chargé ainfi d'or & d'émeraudes, le Licencié Lebron partit de Sainte-Foi avec ceux qui voulurent le fuivre, & paffant par Guataqui, il s'embarqua fur la riviere de la Magdeleine, & arriva fort heureufement dans fon Gouvernement de Sainte-Marthe.

CXXXI. Et les Miffionnaires s'arrêtent fur les lieux pour y établir, ou y étendre & affermir le Chriftianifme.

Les Miffionnaires qui étoient venus avec lui, Eccléfiaftiques & Religieux, furent priés par les Prélats de s'arrêter fur les lieux, leur miniftere y étant très-néceffaire pour l'établiffement ou la propagation de la foi, c'eft-à-dire pour affermir toujours de plus en plus dans le Chriftianifme ceux qui avoient déja reçu le Baptême, ou pour faire entrer dans l'Eglife plufieurs peuples encore infidèles : les uns & les autres avoient befoin d'inftruction. Selon le reglement fait par le Provifeur & le Vicaire Général, pour le Gouvernement Eccléfiaftique, le Pere

Jean de Lescanes fut chargé de la Cure de Velés, le Pere Pierre Duran eut celle du grand peuple de Ramiriqui, & on lui joignit le Pere Jean de Montemayor, afin qu'ils travaillassent de concert à la conversion d'une multitude de Gentils, qui adoroient encore les Idoles, tant dans la Ville de Tunca que dans ses environs. La Paroisse de Sainte-Foi, fondée depuis peu par les soins du Pere Dominique de Las-Casas, étoit alors desservie par Jean Verdoso; mais celui-ci étant destiné à aller avec Perez de Quesade à la découverte du Temple du Soleil, on mit à sa place le Pere Jean de Aurrez, qui prit possession de la Cure le 20 de Septembre 1540, comme il est porté dans les livres du Chapitre. Le Pere Jean Mendez prié en même-tems d'employer tous ses talens & l'ardeur de son zèle pour achever de détruire l'idolâtrie dans le Royaume de Bogota, commença par purifier & bénir le grand Temple, où les anciens Rois de Bogota avoient coutume de se rendre avec toute leur Cour pour offrir

1542.

1542. leurs abominables ſacrifices. Le Miniſtre de Jeſus-Chriſt en fit ſa première Egliſe. C'eſt-là qu'il aſſembloit, catéchiſoit, baptiſoit ſes Neophites. C'étoit auſſi de-là qu'il partoit pour aller exercer ſon miniſtere Apoſtolique dans la vallée, appellée des Châteaux ou des Forteresſes.

CXXXII. Ferveur édifiante d'une multitude de Néophites : maniere de les inſtruire & de les éprouver.

A certains jours marqués, nos Miſſionnaires aſſembloient leurs Indiens, l'un dans ſa nouvelle Egliſe qui étoit fort vaſte, & l'autre dans la place de Sainte-Foi. Le concours de ces peuples paroiſſoit prodigieux, & leur empreſſement admirable. Après une prédication familiere, toujours à leur portée, & dont la longueur ne fatiguoit jamais leur patience ; on faiſoit le Catéchiſme, on en interrogeoit quelques-uns, & ceux qui répondoient plus à propos, recevoient de la main du Miſſionnaire une petite croix qu'ils conſervoient précieuſement, & qu'ils ne manquoient jamais d'apporter dans l'aſſemblée ſuivante : on leur faiſoit alors les mêmes interrogations, qu'on réiteroit ſouvent : on

veilloit en même-tems ſur leur conduite, jusqu'à ce que bien aſſurés de leur capacité, de leur ſincérité & de leurs mœurs, les Miſſionnaires les admettoient à la grace du Baptême. Les Eſpagnols qui préſentoient ces Neophites, & qui en rendoient bon témoignage, ſe faiſoient un honneur de leur ſervir de parrain, & s'engageoient à continuer de les inſtruire, ſans que cela les diſpensât de ſe trouver toujours à toutes les aſſemblées de priere & de catéchiſme. Avec ces ſages précautions on étoit moins expoſé à voir des Apoſtats.

1542.

CXXXIII. La Miſſion ſe fait avec le même ſuccès dans deux Royaumes.

Ce que les Peres Jean de Aurrez & Jean Mendez faiſoient avec ſuccès dans le Royaume de Bogota; Jean de Leſcanes, Pierre Duran & Jean de Montemayor le faiſoient avec le même fruit dans le Royaume de Tunca. Leur joie eût été pleine, ſans une cataſtrophe qui les remplit d'affliction, & qui rendra à jamais odieuſe la mémoire de ceux qui en furent les auteurs & les acteurs.

CXXXIV. Un Roi & un grand Sacrificateur, doci-

Dans la juſte perſuaſion que la converſion du Roi de Tunca, ap-

1542. les à la prédication, reçoivent le Baptême, & font sincérement profession du Christianisme.

pellé *Aquiminçaque*, & d'un puissant Cacique, nommé *Sugamuxi*, serviroit beaucoup à attirer leurs Sujets à la Foi Chrétienne, nos Missionnaires s'appliquoient avec un soin tout particulier à leur développer les vérités de notre sainte Religion, & à les bien convaincre de la nécessité de croire en Jesus-Christ, de se soumettre à son joug, & de vivre selon son Evangile, pour s'assurer un bonheur qui ne finira point. Les deux Princes témoignoient un véritable plaisir à écouter nos Prédicateurs. Ils ne paroissoient pas fâchés qu'on leur parlât avec la même liberté, de l'impiété & des horreurs du paganisme. Le Cacique Sugamuxi, homme d'esprit & grand Prêtre des Mosques, quoiqu'à la tête des Sacrificateurs, ne pensoit pas plus avantageusement de ses Dieux. Le Seigneur qui ouvroit leur cœur à sa parole, acheva son ouvrage; le Roi & le Cacique déja bien instruits, & résolus de vivre selon la foi qu'ils embrassoient de tout leur cœur, demanderent le Baptême, & le reçurent publique-

ment de la main du P. Pierre Duran. Cette conquête ſpirituelle devoit réjouir toutes les Egliſes de l'Amérique. 1542.

CXXXV. Malice de Satan, & mauvaiſe politique de quelques conquérans.

Mais ſatan qui ne vouloit pas perdre ſon empire ſur tant de peuples, travailloit de ſon côté ; & quelques malheureux conquérans furent les dupes, auſſi bien que les inſtrumens de ſa malice. Peu de tems après ſon Baptême, le dernier Roi de Tunca voulant ſe marier ſuivant les Loix de l'Egliſe, fit inviter un grand nombre de Caciques, ſes vaſſaux ou ſes amis. Ceux de *Toca*, de *Montavita*, de *Samaca*, de *Turmeque*, & de *Sicta*, avec les principaux Seigneurs des peuples voiſins, ſe rendirent en diligence auprès du Roi. Ce concours d'Indiens, qui rempliſſoient les chemins & les villes, allarma Perez Queſade qui ſe trouvoit ſur les lieux, dans ſa marche pour la découverte du Temple du Soleil. Il communiqua ſes frayeurs ou ſes ſoupçons de révolte à ſes Officiers, & il fit la même confiance à ceux qui étoient venus quelque tems auparavant, ſoit de Venezuela, avec

le Capitaine Fedreman, ſoit des
1542. Royaumes de Quito & de Popayan, avec le Général Benalcazar. Tous ces Officiers à l'envi entrerent, ou firent ſemblant d'entrer, dans les ſoupçons mal-fondés de Queſade, & conclurent qu'il falloit punir les traîtres, & en faire un châtiment exemplaire.

CXXXVI. Conſpiration des tyrans contre un roi Indien, chrétien de bonne foi.

Ceux qui venoient du Perou (je veux dire les conquérans de Quito & de Popayan) accoutumés à faire ſauter les plus illuſtres têtes, opinerent d'abord à la mort. Ni la fidélité de ce Prince (à ſa parole donnée au Roi d'Eſpagne, en ſe ſoumettant au tribut) ni la tranquillité dans laquelle il avoit continué depuis deux ans à maintenir la Province & tous ſes Sujets, ni la promeſſe qu'on lui avoit faite de la part de Sa Majeſté Catholique de le laiſſer jouir en paix de ſes terres & de ſon Gouvernement : ajoutons enfin, ni la docilité qu'il avoit montrée aux ſaintes inſtructions des Miſſionnaires, pour embraſſer ſans déguiſement le Chriſtianiſme. Rien ne fit impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui s'étoient eux-

mêmes

mêmes constitués ses Juges. On prétend quils vouloient réaliser leurs soupçons, par le témoignage de quelques Indiens, qui leur avoient avoué, disoient-ils, que leur Roi tramoit en effet quelque révolte. Mais outre qu'il ne conste pas du fait, une affaire de cette importance méritoit bien d'être approfondie. Il n'est point rare, du moins n'est-il pas impossible, qu'une inimitié personnelle, l'ambition, l'amour du changement & les autres passions, portent les hommes à manquer à ce qu'ils doivent à la vérité, à leur Souverain, & à ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. 1542.

On ne voulut faire aucune de ces réflexions, & sans prendre autre précaution que celle de cacher leur criminel dessein aux Missionnaires, ils porterent, & firent exécuter tout de suite, une Sentence de mort contre ce pauvre Prince, qu'on venoit de faire arrêter. Conduit de la prison sur un échafaut, il y eut la tête tranchée en présence d'un grand peuple étonné. On ne garda pas plus de formalités pour faire mourir

CXXXVII. Sans preuve de crime, on lui fait couper la tête sur un échaffaut, plusieurs autres grands Seigneurs sont exécutés de même.

1542. en même-tems plusieurs Caciques & autres grands Seigneurs de sa Cour. Ce n'est pas le seul scandale de ce genre, que la brutalité des prétendus conquérans ait donné dans le même pays, l'histoire de la conquête de l'Amérique n'est que trop remplie de tels exemples, que la Religion abhorre, que la raison condamne, & dont l'humanité doit rougir.

CXXXVIII. Héroïsme chrétien du Roi de Tunca à sa mort.

Mais si le supplice honteux d'un Roi chrétien & innocent nous scandalise en nous affligeant, l'Héroïsme encore plus chrétien, avec lequel il mourut, ne peut que nous édifier. Aquiminçaque, âgé seulement de vingt-deux ans, entendit sans pâlir la sentence qu'on lui lut; le Crucifix à la main, il adressa ce peu de paroles au Greffier : » Dites à votre » Général que je lui suis toujours » plus obligé de me délivrer d'un » seul coup de tous les maux de cette vie, à laquelle j'avois déja renoncé en me faisant chrétien ; j'ai » moins de regret au Royaume que » je quitte par ma mort, qu'à la » perte du Royaume éternel, dont

» il s'exclut lui-même par sa faute (1). 1542.

Ainsi mourut le dernier Roi de Tunca, presqu'en commençant à regner ; Prince doué de plusieurs excellentes qualités d'esprit & de corps, & digne d'un sort plus heureux selon les hommes, mais dont la mort précieuse, aux yeux de la Foi, consola les gens de bien, surtout le Pere Pierre Duran, qui l'avoit engendré en Jesus-Christ, & qui continuoit à l'assister depuis qu'il avoit appris la résolution des tyrans. On se rappelle ici (ce que nous avons remarqué ailleurs) que Perez Quesade, principal acteur de cette tragédie, fut depuis brûlé par la foudre, au moment qu'il sortoit de son vaisseau, dans un port de la

CXXXIX. Eloge de ce jeune Prince.

(1) *Notificò le la sentencia el Escrivano, à qui en con animo Real respondiò : deziole al Capitano mayor, que demas à mas le debo este beneficio, que oy me haze de quitarme de una vez la vida, que de tantas me quitaba : y pues me hize Christiano, quando me quitò este Reyno temporal no me apresure tanto la meurte, que por so culpa pierda el eterne, &c.* Zam. p. 129, col. 1.

riviere, que les Indiens appellent *la Hacha*.

1542.

CXL.
Le grand Sacrificateur persévere avec gloire, & sert beaucoup à la propagation de la Foi.

Le grand Prêtre des Idoles, Sugamuxi, n'avoit point été enveloppé avec les autres Caciques, qui périrent à la suite du Roi Indien. Il parut que la Providence l'avoit conservé, pour en faire l'objet & l'instrument de ses miséricordes. Toujours constant dans la foi, & fidèle à la grace qu'il avoit reçue par le Baptême, Alfonse Sugamuxi contribua beaucoup, par son exemple, par sa réputation & par son autorité, à rassurer les esprits, & à faire revenir les peuples de leurs préventions contre les Chrétiens. Il favorisa, en plus d'une maniere, la prédication de l'Evangile, & les Prédicateurs. Déja instruit des mystères de notre Religion, il instruisoit lui-même les autres Sacrificateurs, & tous ces différens peuples, qui, depuis long-tems, le respectoient comme leur oracle. S'il avoit paru zèlé autrefois pour le culte des idoles, il le fut encore plus pour le nom de Jesus-Christ : par son crédit, & par le ministère de nos Mis-

ſionnaires, le nombre des Chrétiens, en peu de tems, s'accrut preſqu'à l'infini dans ces contrées. Sugamuxi vêcut encore pluſieurs années, & mourut en paix au milieu de ſon peuple à Sagomoſo; les Religieux de S. François l'enterrerent dans leur Egliſe. 1542.

CXLI. Ce qui retarde quelquefois les progrès de l'Evangile.

Les Hiſtoriens qui parlent des converſions qui ſe faiſoient vers le milieu du ſeizieme ſiecle, ajoutent que ces heureux fruits de la prédication évangélique, auroient été ſans comparaiſon, & plus multipliés, & plus gracieux, ſans les exemples trop fréquens de cruauté ou de cupidité que donnoient quelques Eſpagnols. On ne les voyoit jamais ſe renouveller, ces exemples de cruauté, que les Indiens, naturellement timides & ſoupçonneux, ne fuſſent étonnés, déconcertés & tout interdits. Ne pouvant concilier la douceur & la ſainteté de l'Evangile qu'on leur prêchoit, avec ce qu'ils ne voyoient de tems en tems qu'avec une nouvelle frayeur, leurs idées ſe confondoient, & ils ne ſçavoient preſque à quoi s'en tenir;

1542. car enfin, difoient-ils, les Miffionnaires & les conquérans font de la même nation, & tous fe difent Chrétiens. D'où peut venir ce contrafte de conduite entre les uns & les autres ? Cette oppofition entre la doctrine de tous & la pratique de quelques-uns....?

CXLII. Quelle confufion d'idées caufoit dans l'efprit des Indiens la mauvaife conduite de quelques Chrétiens.

De-là, les uns concluoient qu'il falloit que le vrai Dieu qu'on leur annonçoit, fût auffi févere & plus terrible que leurs Dieux; d'autres s'imaginoient, ou que les Prédicateurs les trompoient, ou qu'ils leur prêchoient un autre Evangile que celui dont les conquérans faifoient profeffion. Deux chofes cependant les rappelloient à l'eftime & à la confiance envers les Miffionnaires. La première étoit la protection déclarée qu'ils trouvoient toujours auprès des Miniftres de Jefus-Chrift, contre leurs oppreffeurs; & la feconde, non-moins puiffante, étoit l'égalité de vie qu'ils obfervoient dans les premiers, toujours affables, modeftes & défintéreffés. C'eft principalement parmi ces peuples, que les actions prêchent plus efficacement que les paroles.

1542. CXLIII. Triomphe de la grace, qui éclate dans la ferveur & la persévérance de ces Gentils convertis.

Ce fut auſſi par ce moyen, que malgré tous les efforts de ſatan, & les ſcandales des hommes corrompus, le Pere Jean de Montemayor réuſſit à former une nombreuſe & floriſſante Chretienté parmi le peuple de Boyaca. La main de Dieu étoit avec lui, & ſa grace ſe faiſoit ſi bien ſentir dans les cœurs de ces nouveaux Chrétiens, que leur ferveur & leur perſévérance, dans tous les exercices de la Religion, étoient admirables. Nul ne ſe reſſouvenoit de ſes idoles, & des cruels ſacrifices qu'on leur offroit autrefois, que pour les déteſter, & pour bénir la divine bonté qui les avoit retirés de leurs ténèbres. Nul ne trouvoit ni peine ni difficulté dans les pratiques du Chriſtianiſme, dans les auguſtes cérémonies de l'Egliſe, & dans la participation aux ſaints Myſtères. Ils s'y préparoient par des abſtinences rigoureuſes & par des prieres, que le travail même n'interrompoit pas. La continence, la charité fraternelle, la paix, l'union des cœurs, étoient leurs vertus communes, & la faim de la parole de Dieu paroiſ-

1542. ſoit la même en tous. On n'avoit plus beſoin d'exhortations pour aſſembler la multitude dans les Egliſes, ni pour les y retenir tout le tems qu'on vouloit. On rapporte qu'à certains jours, particulierement le Mercredi des Cendres, & le Dimanche des Rameaux, nul Indien ne ſortoit de l'Egliſe; on les y voyoit depuis le grand matin juſqu'au ſoir. La prédication, la priere, la pénitence, faiſoient leur délice; & pendant que des Catéchiſtes choiſis continuoient les inſtructions, le Miſſionnaire entendoit les confeſſions de quelques-uns; on écoutoit avec bonté les difficultés des autres, & ces gentils convertis recevoient avec autant de reſpect & de ſoumiſſion les réponſes qu'on leur donnoit, que ſi Dieu même leur eût parlé. Les ſoins qu'on prenoit du ſalut de ces bons Néophites, ils les payoient d'un retour de confiance, de vénération & d'amour (1).

(1) *A todas las naciones muven mas las obras, que ven, que las palabras, que oyen: y en*

Le P. Jean Mendez n'enlevoit pas moins de dépouilles au démon dans l'étendue du Royaume de Bogota ; mais il eut plus de combats à soutenir, & se vit exposé à de plus grands dangers, à proportion que les idoles, beaucoup plus multipliées, y étoient en plus grande vénération, leur culte plus enraciné, & les idolâtres moins traitables. Mais avec le secours divin, plein de foi & de patience, il vint à bout de purifier le Temple du Soleil & de le changer en Eglise, après avoir engagé les Indiens à détruire eux-mêmes leurs idoles, ou de les bruler. La résolution en avoit été prise avec assez d'unanimité, & cependant ce ne fut point le travail de peu de mois, puisque ces simulacres de terre cuite, ou de bois, ou

1542.

CXLIV. Le Temple du soleil est changé en Eglise, après la conversion d'une multitude d'idolâtres & la destruction volontaire d'une infinité d'idoles.

las de los Indios obra mas, que en todas en buen exemplo, por ser muy inclinados à ceremonias. No ay Indio, que falte de su Iglesia el Domingo de Ramos, y el miercoles de ceniza. Como à hombres inculpables, se venian à verlos, y à communicar los, por que el decoro, conque resplandecé la virtud, en amora, y se haze respetar aun entre gentiles, &c.

Zam. p. 131. col. 1.

1542. de métal, rempliſſoient non ſeulement les temples & les places publiques, mais auſſi les maiſons des Particuliers, les forêts, les chemins, & les cavernes des montagnes. Il eſt vrai que la converſion & le zèle de pluſieurs Caciques, exciterent bien celui de leurs peuples, & cela abrégea d'autant les ſollicitudes du Miſſionnaire. Dans moins de deux années, il avoit acquis un grand peuple à Jeſus-Chriſt, & formé un troupeau qui lui devenoit d'autant plus précieux qu'il étoit docile. Si le Paſteur ne ceſſoit de prêcher ſes brebis, les brebis ne ſe laſſoient point d'entendre la voix du Paſteur, & de profiter de ſes inſtructions.

CXLV. Les converſions ſe multiplient toujours. Réflexion d'un St. Miſſionnaire élevé ſur le Siege de Ste Marthe.

Mendez, depuis qu'il eut appellé à la Foi pluſieurs de la Famille Royale de Bogota, & les principaux Indiens de la Province de Zipacoa, voyoit les converſions ſe multiplier tous les jours. Les plus grandes fatigues du ſaint Miniſtère lui paroiſſoient des douceurs; & quand il ne pouvoit inſtruire ſes chers enfans par la prédication, il les ai-

doit par ses prieres; ses courses apostoliques ne l'empêchoient pas d'offrir presque tous les jours le saint Sacrifice. Etant depuis Evêque de Sainte-Marthe, il avoua qu'il avoit remarqué que les jours qu'il n'étoit point monté à l'autel, les conversions avoient été plus rares, & qu'il trouvoit les Indiens plus dociles ou plus attentifs aux vérités qu'il leur prêchoit, lorsqu'ils avoient assisté aux saints Mystères (1).

1542.

Avec le même zèle & le même succès, il porta le flambeau de la Foi chez les peuples de *Tacatativa*, de *Tenço*, de *Tabio*, de *Chinga*, de *Cota*, de *Chia*, & de *Caxica*. Sa réputation & sa vertu par-tout connues, le faisoient recevoir avec res-

(1) *Como es tierra nana, vistosa, y sin peligro, la que namamos de la savana, andaba por ella el P. Fr. Juan Mendez nevando siempre el recado de dezir Missa, divino sacrificio, de que asseguraba despues, siendo obispo de Sta Martha, que el dia, que lo celebraba, lograba con mas abundancia el fruto de su enseñanca, por que hallaba à los Indios mas dociles, y atentos à los sagrados misterios, que les enseñaba, &c.*

Zam. p. 131. col. 2.

1542. pect de tous les Caciques, & il faisoit tout servir à la propagation de la Foi, par la destruction de l'idolâtrie, & des idoles. Par-tout il arboroit l'étendart de la Croix, & faisoit respecter ce signe de salut, jusqu'alors inconnu à des peuples sauvages. Ceux de *Chia* avoient plusieurs Temples, entre lesquels le plus fameux & le plus fréquenté étoit consacré à la lune. Le simulacre de cet astre ou de cette fabuleuse divinité, étoit d'argent, & le Cacique de Chia avoit eu soin de le cacher avec ses autres richesses, dès qu'il fut averti de l'arrivée des Espagnols. Celle de notre Missionnaire ne l'allarma pas de même; ses manieres pleines de franchise & de droiture rassurerent bientôt ce Seigneur & ses Sujets. Après s'être concilié leur confiance & leur affection, il les gagna à Jesus-Christ, & les fit entrer dans son bercail par le baptême.

CXLVI. Vocation de plusieurs autres peuples à la Foi.

CXLVII. Sages attentions à les bien éprouver, sans les décourager.

Ce n'est pas qu'il accordât d'abord & sans choix cette grace à tous ceux qui la demandoient avec empressement. Pour ne les pas ex-

poſer à une honteuſe apoſtaſie, il les faiſoit paſſer par des épreuves, plus ou moins longues, ſelon l'eſprit de l'Egliſe & les regles de la prudence; mais en continuant de les inſtruire & de les éprouver, il ne les décourageoit pas, il enflammoit au contraire de plus en plus leurs deſirs; il ſe concilioit d'autant plus leur eſtime & leur affection, que ces Néophites ſentoient bien qu'il ne différoit leur baptême, que pour s'aſſurer de la ſincérité de leur converſion. Cette ſage conduite produiſit les effets les plus heureux.

1542.

CXLVIII. Quelques nouveaux Chrétiens déja bien inſtruits, ſervent utilement les Miſſionnaires dans l'office de Catéchiſtes.

Parmi ce grand nombre d'Indiens, qui accouroient de différens endroits, & qui s'arrêtoient volontiers auprès du Miniſtre de J. C. juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu la grace qu'ils ſollicitoient, il s'en trouvoit pluſieurs qui ſe rendoient enſuite utiles à leurs freres. Quelques-uns devenoient de bons & zélés catéchiſtes. De retour dans leur Patrie, ils publioient la gloire de J. C., la ſainteté de ſa religion, & le bonheur de ceux qui l'embraſſoient.

1542. Lorsque le Prédicateur paroissoit ensuite dans ces Contrées, il trouvoit tous les esprits favorablement prévenus : si on n'avoit déja abattu les Idoles, on ne se faisoit ni prier, ni long-tems presser pour les détruire : c'étoit assez souvent le fruit d'une seule prédication. On se portoit avec la même ardeur à dresser des autels au vrai Dieu, à élever par-tout l'étendard de la Croix ; & à corriger, ou régler les mœurs sur les maximes de l'Evangile. On comprend que, si le changement extérieur paroissoit quelquefois presqu'aussi général, que rapide : le changement intérieur, qui consiste dans la conversion du cœur, par le sacrifice des passions, étoit ordinairement plus lent, & plus rare : mais la grace n'achevoit pas moins son ouvrage. Ce que le Missionnaire venoit de faire chez un Peuple, il alloit le faire chez un autre : la religion chrétienne s'étendoit ainsi de proche en proche : & comme les saints Ministres se succédoient en se multipliant, les derniers perfectionnoient, ou arrosoient ce que les pre-

miers avoient planté : tous n'attribuoient qu'à la grace l'accroissement qui les réjouissoit. 1542.

CXLIX.
Ridicule imagination de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Apôtres, S. Simon, St. Barthelemi, & St. Thomas, avoient annoncé la loi de J. C. aux Américains.

Nous passons ici sous silence ce qu'ont écrit quelques Auteurs avec plus de bonne foi, que de bonne critique. Ce n'est que sur de prétendus monumens très-équivoques, & sur des traditions fort confuses, fort incertaines & plus mal suivies, que ces Ecrivains n'ont pas craint d'avancer que les premiers Disciples de J. C., dès le premier siécle de l'Eglise, avoient porté le flambeau de la foi dans quelques contrées de l'Amérique. Saint Barthélemy, Saint Simon, Saint Thomas, furent (disent-ils) les Apôtres de ces Peuples, que nous avons appellés depuis Américains. Outre l'ancienne tradition qu'ils prétendent s'être conservée parmi ces Nations barbares, ils s'imaginent en avoir trouvé quelques indices en différens endroits du nouveau Royaume de Grenade, particulierement chez les Indiens de Tocaregua, & de la Vallée appellée Ubaque, ainsi que dans l'Yucatan. Mais quand on ne sçau-

1542. roit point d'ailleurs quel fut le théâtre des travaux de ces trois Apôtres, rien ne pourroit paroître plus frivole, ni plus fabuleux que les preuves qu'on prétend nous donner de ces sortes de traditions. Le Pere Torquemada, Franciscain, dans le troisieme tome de sa *Monarchie Indienne*, employe tout le chapitre trente-neuvieme à examiner ce qu'il faut penser de certains vestiges, indices ou marques apparentes de Christianisme, qu'on prétend avoir trouvé dans quelques parties des Indes, telles que sont les croix, pour lesquelles les anciens habitans d'Yucatan, quoiqu'Idolâtres, montroient beaucoup de respect. L'Auteur rapporte de suite diverses traditions qu'on donne pour communes dans quelques coins de l'Amérique, & bien antérieures à l'arrivée des Espagnols dans ce même pays. Parmi ces prétendues traditions des anciens Américains, on en rapporte une sur le témoignage (dit-on) de Barthelemi de Las-Casas.

* Il faut relire cet Auteur.

Ce célébre personnage étant dé-

barqué ſur la côte d'Yucatan, il voulut traverſer ce Royaume pour ſe rendre dans le Diocèſe de Chiapa; dans cette route il rencontra un Eccléſiaſtique reſpectable & d'un âge avancé, qui parloit fort bien la langue du pays. Preſſé de ſe rendre ſans délai à Chiapa, le Protecteur des Indiens pria cet Eccléſiaſtique d'entrer plus avant dans le pays d'Yucatan, & d'y prêcher la foi; il lui donna ſes inſtructions, & le pria de lui faire ſçavoir tout ce qu'il pourroit découvrir d'intéreſſant pour la religion.

1542. CL. Fait fort incertain.

Environ une année après, cet Eccléſiaſtique écrivit à Las-Caſas, qu'ayant eu pluſieurs converſations avec un des principaux Seigneurs du pays, ſur la créance & l'ancienne religion de ces Peuples, cet Indien l'avoit aſſuré qu'ils croyoient tous en Dieu, Pere, Fils, & Saint-Eſprit. Que le Fils, né d'une Vierge, étoit mort ſur la croix par la malice des hommes qui l'avoient couronné d'épines, quoiqu'il mourût pour ſauver les hommes, que trois jours après il étoit revenu en vie & mon-

CLI. Autre pure imagination.

1542. té au ciel. Qu'il avoit envoyé le Saint-Esprit sur la terre, pour enseigner aux hommes tout ce qu'il leur importe de sçavoir pour être heureux.

CLII. Nouvelle preuve de supposition.

Voilà déja bien des mystères connus de ces anciens Idolâtres : on ne pourroit guères parler avec plus de précision de l'unité de Dieu, de la Trinité des personnes, de l'Incarnation du Verbe, de la mort, de la résurrection, & de l'Ascension de l'homme-Dieu, de notre Rédemption, ainsi que de la mission du Saint-Esprit, & de l'effusion de ses dons. Il est vrai que l'Indien donnoit des noms fort barbares aux trois personnes Divines; mais chaque langue a ses termes ou ses expressions. Les Hébreux, les Grecs & les Latins n'employent point les mêmes termes pour signifier la même chose, comme on le voit dans ces trois mots, *Adonaï*, *Theos*, *Deus*. L'Indien appelloit la première personne Divine, *Yçona*; la seconde, *Bacab*; & la troisième, *Echuah*. Il ajoutoit que cette doctrine leur venoit de main en main, & de la plus haute

antiquité, par l'attention des anciens qui l'ont transmise successivement à tous leurs descendans. 1542.

L'Historien cite pour garantie de ce fait, une apologie de Dom Barthelemi de Las-Casas, qui se trouve (dit-il) dans le Couvent de saint Dominique de Mexique. Mais il ne dit pas qu'il ait lu ce manuscrit, quoiqu'il se soit trouvé sur les lieux. Il rapporte ensuite deux ou trois semblables traditions sur la foi de trois Missionnaires de son Ordre de Saint François, nommés le Pere Diego de Mercado, le Pere Jérôme de Mendiera, & le Pere François Gomez. Celui-ci, dit-on, venant de Guatimala, avec le Pere Alfonse d'Escalona, & passant par Suaxaca, visita le Couvent des Dominicair s de cette Ville, où on lui fit voir quelques peintures très-anciennes qui avoient été trouvées dans le pays, & qui représentoient au naturel le crucifiement, la mort & la résurrection de Jésus-Christ.

CLIII. Avant l'arrivée des Espagnols dans

Tout cela n'a point empêché l'Auteur de tenir comme un fait certain, qu'avant l'arrivée des Espagnols

1542.

l'Amérique, ces Indiens n'avoient aucune connoissance du Christianisme, ni du vrai Dieu.

dans l'Amérique, sur la fin du quinzième Siécle, les Américains n'avoient aucune connoissance du vrai Dieu, ni de la Religion Chrétienne.

C'est une vérité qu'on ne sçauroit révoquer en doute. L'expérience de tous les jours la rendit sensible à nos premiers Prédicateurs de la foi dans le nouveau monde. Parmi tant de Peuples & de différentes Nations plus ou moins sauvages, l'ignorance des vérités du salut étoit partout égale : l'idolâtrie régnoit dans toutes les contrées avec le même empire. Ce n'étoit par-tout qu'une multitude infinie de dieux, de déesses, de démons, ou d'Idoles qu'on croyoit honorer par des sacrifices qui dégradoient l'humanité. Les Missionnaires n'eurent jamais la consolation de trouver parmi les Indiens quelque connoissance du vrai Dieu, du Dieu créateur, moins encore du divin Médiateur. Leurs relations les plus exactes s'accordent toutes parfaitement sur ce point; & démentent par conséquent celles dont on vient de parler. Ce

qu'il y a de certain, c'eſt que ſi le deſir de faire de nouvelles conquêtes occupoit toujours la Cour de Caſtille; celui de gagner de nouveaux Peuples à Jéſus-Chriſt, n'étoit pas moins ardent dans les Ordres Religieux. Lorſqu'en 1542, Dom Alfonſe-Louis de Lugo fut envoyé en qualité de Gouverneur d'une partie du Pays déja conquis; & de celui dont il pourroit faire la découverte & la conquête, pluſieurs bons Miſſionnaires firent le voyage avec lui. L'hiſtoire parle en particulier des Peres Antoine de la Pêna, & Lopez de Acuna, Dominicains. Ils avoient paſſé près de deux ans dans le Couvent de Saint Paul à Séville, avec le Pere Dominique de Las-Caſas, qui en leur étalant tout le bien qu'on pouvoit faire dans l'Amérique, pour l'honneur de la Religion, & le ſalut d'une infinité d'ames, les avoit en même-tems inſtruits de la maniere dont il falloit ſe conduire avec les ſauvages, avec les Colonies Eſpagnoles, & avec les conquérans. Tout cela excitant de plus en plus leur zèle

1542.

CLIV. Nouveaux Gouverneurs nouveaux Miſſionnaires.

1542. & l'esprit de leur vocation au Ministére Apostolique, ils mépriserent également les fatigues d'un long voyage, les périls de la mer, & tous ceux qu'on ne manquoit guères de trouver sur terre, soit au travers quelquefois des deserts stériles & affreux; soit lorsque les troupes se trouvoient dans la nécessité de s'ouvrir un passage l'épée à la main, au milieu des peuples sauvages & aguerris, justement jaloux de leur liberté, & par conséquent ennemis mortels de ces étrangers qu'ils ne regardoient que comme leurs oppresseurs.

CLV. Fondation d'une Colonie.

On peut dire que sur ce sujet, l'expérience leur en apprit plus que toutes les réflexions qu'ils auroient pû faire. Ce n'est pas que le trajet de la mer n'eût été assez heureux; & qu'après avoir passé le Cap de la Vela, les Espagnols n'eussent battu & humilié quelques Nations barbares, les *Haunabucanes*, & les *Cosimes* qui leur disputoient le passage. Ils firent quelque chose de plus dans la Province de Zampallon, où ils fonderent une Colonie qu'on ap-

pella la *Barbade*, & qui fut transportée depuis dans la Ville de *Tamalameque*. 1542.

Dans le même tems le Gouverneur perdit deux de ses Capitaines de confiance, Jean Nunez, & Alfonse Martin. Ces pertes & les difficultés se multiplierent bien autrement dans la suite : ce fut le 8 de Mai 1542 qu'ils sortirent de ce Pays pour continuer leur marche par la route qu'avoient tenu autrefois Quesade, & le Licentié Lebron. Mais cette route toujours difficile & pleine de dangers, épuisa les forces des troupes, & parut quelquefois abattre le courage du Général, qui délibéra plus d'une fois s'il ne reviendroit pas sur ses pas. Le zèle du salut des ames soutenoit ceux qui ne cherchoient point d'autres richesses; tandis que la cupidité, l'ambition, ou la honte firent triompher le Général de tous les obstacles. Ce ne fut que le 3 Mai 1543, qu'il arriva enfin à Velés, avec la plus petite partie de ce qui lui restoit un an auparavant. En partant de la Province de Zampalon, le Général

CLVI. Route difficile & pleine de dangers.

1543. avoit encore trois cens ſoldats, deux cens chevaux, trente-cinq vaches, avec leurs taureaux, ſans parler d'un grand nombre d'Indiens qui portoient les bagages : & quand il fut rendu à Velés, il ne lui reſtoit que ſoixante-quinze ſoldats, trente chevaux, beaucoup moins de vaches & un ſeul taureau. C'eſt le premier qu'on ait vû dans ce fertile Royaume, où les bêtes à corne ſe ſont depuis multipliées à l'infini ; cela peut être dit en paſſant. Revenons à ce qui touche la Religion.

CLVII. Sujet de conſolation pour les Miniſtres de l'Evangile.

Les fidèles de Tunça ayant appris l'arrivée de deux Miſſionnaires, vinrent avec les Peres Pierre Durand, & Jean de Montemayor, leur témoigner toute la joie qu'ils reſſentoient pour cette nouvelle bénédiction dont le ciel les favoriſoit. La conſolation étoit la même, non moins ſenſible que ſincère de part & d'autre. Antoine de la Pena & Lopez de Acuna charmés de voir tant de candeur, de modeſtie, & de zèle de la véritable Religion dans des Sauvages nouvellement convertis,

tis, oublioient tout ce qu'ils avoient souffert dans un si pénible voyage; & ne pouvoient assez remercier le Seigneur de leur avoir fait la grace de pouvoir entrer en partage des travaux Apostoliques avec leurs freres. 1543.

CLVIII. Arrangemens pour le succès des Missions.

Pour les rendre plus utiles, ces travaux, & les porter toujours plus loin, les quatre Missionnaires prirent d'abord leur résolution; & firent les arrangemens nécessaires pour fonder quelques Couvens dans les principales Villes : les circonstances se trouvoient alors favorables. Le Pays étoit en paix, le plus grand nombre d'Indiens déja baptisés; & les autres si affectionnés, qu'ils ne demandoient que d'être instruits pour suivre l'exemple de leurs voisins en recevant comme eux le baptême. Les premiers Missionnaires contens d'avoir une Eglise dans une vaste contrée, s'étoient bornés à multiplier les Oratoires & les Doctrines ou les Maisons d'instruction. Il n'y avoit guère de peuple dans l'étendue des Royaumes de Bogota & de Tunca, où on n'eût

mis quelqu'un de ces Oratoires.
1543. Ceux qui se trouvoient à plusieurs journées de l'Eglise, se rendoient de tems en tems au plus prochain Oratoire, ou à une Maison d'instruction; & le Missionnaire ne manquoit pas d'y aller au jour marqué pour distribuer le pain de la parole à des peuples qui en étoient saintement affamés. Quelle consolation pour des cœurs chrétiens! La conquête de plusieurs Royaumes qui faisoient répandre tant de sang, & qui exterminoient tant de peuples, pourroit-elles entrer en comparaison avec celles, qui, pour le bonheur de ces mêmes peuples, établissoient ainsi l'empire de Jésus-Christ sur les débris de celui de Satan?

CLIX. Excès de sévérité du Gouverneur, qui effraye les amis & les ennemis.

Cependant le nouveau Gouverneur, Dom Louis de Lugo, ne tarda pas à se montrer tel qu'il étoit véritablement, avare, haut, ambitieux, sévére à l'excès envers tous ceux qui pouvoient le croiser, ou qui n'avoient pas le bonheur de lui plaire. Il fit d'abord son entrée publique dans la Ville de Velés avec un

air de févérité ou de majefté affectée, qui jetta l'épouvante dans les efprits. Ce fut encore quelque chofe de pire dans la Ville de Bogota, où l'on vit bientôt des Magiftrats ou d'anciens Militaires de marque arrêtés; & les prifons remplies de coupables, réels ou prétendus. Perez Quefade, & les autres aventuriers qui l'avoient fuivi à la ridicule découverte de ce qu'on appelloit la *Dorade*, ou la maifon dorée, étoient revenus à-peu-près comme ils méritoient, pauvres, infirmes, confus & à demi détruits. De Lugo infulta moins à leur folie qu'à leur malheur; & commença à les rechercher pour l'injuftice commife contre Aquiminçaque dernier Roi de Tunca. C'étoit, fans doute, moins un efprit de juftice que de cupidité, qui puniffoit de grandes injuftices, puifque de Lugo en commettoit tous les jours de femblables. 1543.

CLX. Il favorife cependant la Miffion & les travaux des Miffionnaires,

Il vouloit cependant paroître religieux: foit qu'il eût en effet quelques fentimens de religion, mal entendus; foit qu'il craignît de fe perdre dans l'efprit du Cardinal Gar-

1543. cias de Loayſa, Vice-Roi des Indes, & tout-puiſſant auprès de Sa Majeſté Catholique, il affectoit de favoriſer les Miſſionnaires. Il n'y avoit ni careſſes, ni promeſſes qu'il ne fît ſur-tout aux Religieux de Saint Dominique. Sous ſa protection ils pouvoient aller librement partout, où les intérêts de Jéſus-Chriſt les appelloit; & entreprendre ſans contradiction tout ce qu'ils jugeoient pouvoir contribuer à l'honneur de la Religion, à la propagation de la foi, ou à la conſolation de ceux qui l'avoient embraſſée.

Si cette conduite du Gouverneur ne couvroit pas entierement les excès de ſa cupidité, elle voiloit du moins une partie de ſes autres défauts; & eut les plus heureuſes ſuites pour la prédication de l'Evangile dans les différentes Contrées du Royaume de Bogota, & parmi tous les peuples appellés de la *Savana*, (plaines ou pays unis) (1).

Zam. p. 147. col. 2. (1) *Inclinacion, que lo nevaba à hazer grandes beneficios à neuſtros Religioſos alabando, y fomentando el zelo, que tenian en*

Une Eclipſe de Soleil, qui, ſelon un Auteur, dura tout le jour 24 de Janvier 1544, parut de mauvaiſe augure à bien des peuples de l'Amérique. La Nation des Panches en particulier crut en reſſentir tous les funeſtes effets, lorſque peu de tems après elle vit entrer ſur ſes terres les armées Eſpagnoles. Tout ce beau pays, entre les rivieres ſi connues de *Pati*, de la *Magdeleine*, & celle qu'on nomme *Suzagazuga*, eſt enrichi de mines d'or. Les conquérans n'avoient pas encore tenté de ſe l'aſſujettir, ſoit qu'ils en ignoraſſent les richeſſes, ou qu'ils redoutaſſent la valeur de ces peuples auſſi braves que nombreux.

1544. CLXI. Dans un païs fort vaſte & très peuplé.

Louis de Lugo choiſit bien ſes Officiers & ſes troupes ; & le deſir de faire des conquêtes plus glorieu-

---

la enſeñanca de la Fè Catholica. Acciones, que muchas vezez fueron parve para que no parecieran tyranicas las de ſu Govierno, por que con intereza atropella los vicios menos el de la codicia, en que no ſe podia contener. Con eſte amparo los Religioſos hizieron mucho fruto en todos los peublos de la Savana, y en el de Bogota, &c.

1544. ses à l'Eglise, comme aussi plus utiles aux peuples vaincus, porta nos Missionnaires à se joindre à ceux qu'on destinoit à cette expédition. Après quelques batailles gagnées, le Cacique *Bituyma* ayant été défait avec ses confédérés ; & plusieurs autres s'étant rendus sans combattre, le Capitaine Fernand Venegas que le Gouverneur avoit mis à la tête de ses troupes, résolut de bâtir une Ville dans le centre de cette Nation belliqueuse pour la tenir en respect : on choisit pour cela une fort belle plaine arrosée par la riviere de Pati ; & la Ville dont on jetta les fondemens sur le rivage de ce fleuve dès le mois d'Avril 1544, fut appellée *Tocayma*, du nom du Cacique, l'un des plus puissans de tout ce Pays. En très-peu de tems on la vit bien peuplée tant d'Indiens que d'Espagnols ; les plus riches travailloient comme à l'envi à y construire des maisons pour eux-mêmes, & à contribuer avec le même zèle à tout ce qui pouvoit en faire une place forte, réguliere, agréable & très-commode. On y

CLXII. Après quelques batailles gagnées, on fonde la ville de Tocayma, une Eglise paroissiale & un Couvent.

bâtit en même-tems une Eglise Paroissiale & un Couvent. Le Proviseur, avec l'agrément du Général, donna celle-là au Pere André Mendez de los Rios, & celui-ci aux Peres Antoine de la Pena, & Lopez de Acuna, qui en sont regardés comme les premiers fondateurs. 1544.

CLXIII. Conversion des Panches, & de plusieurs autres peuples sauvages.

Ce titre leur appartient moins pour la part qu'ils purent avoir à la construction d'un Edifice matériel, ou pour l'avoir habité les premiers, que pour y avoir établi d'abord l'esprit primitif de leur Ordre. Ce qui ne servit pas peu à appeller à la foi tous ces peuples de Gentils, encore plus édifiés de leurs exemples, que touchés de leurs prédications. Les Panches, jusqu'alors obstinés dans leur idolâtrie, ne se rendirent pas moins attentifs aux saintes vérités qu'ils entendoient pour la premiere fois. Ce qui favorisa encore parmi eux les progrès de la prédication, étoit qu'une de leurs anciennes traditions sembloit s'accorder assez, du moins en bien des choses, avec ce que les Missionnaires leur enseignoient du Dieu

1544.

CLXIV. Traditions & superstitions.

Créateur de toutes choses, rémunérateur de la vertu, & vengeur des crimes. Ils paroissoient déja avoir une connoissance assez distincte de ce que l'Ecriture nous apprend du déluge universel, de la cause de ce châtiment, & de l'arc-en-ciel, signe de la clémence de Dieu, & de sa réconciliation avec les enfans des hommes. Il est vrai qu'à tout cela ils ajoutoient bien des superstitions jusqu'à faire de l'arc-en-ciel, une de leurs Divinités, dont ils imploroient la protection par des sacrifices, sur-tout pour obtenir de l'eau dans les grandes sécheresses.

CLXV Docilité de ces Néophites; zèle de ces nouveaux Chrétiens.

Nos Religieux & ceux de Saint François travaillerent long-tems, & enfin avec succès, à retirer ces peuples abusés de leurs vieilles superstitions. Le Ciel voulut bien plus d'une fois favoriser visiblement la foi de ses Envoyés, & accorder une pluye abondante dans le tems même qu'on faisoit des processions ou des prieres publiques pour faire cesser une longue sécheresse qui avoit déja causé plusieurs maux, & qui en faisoit craindre de plus grands.

Tandis que les Miniſtres de Jéſus-Chriſt s'employoient avec un zèle perſévérant à la converſion de ces Idolâtres, ils avoient le plaiſir de voir que leurs peines n'étoient pas toujours inutiles : quoiqu'on ne leur eût parlé que de ce qui regarde le ſalut, les récompenſes, ou les peines de l'autre vie ; & la néceſſité de croire en Jeſus-Chriſt, pour arriver au bonheur de l'éternité ; ces bons Indiens, pour prouver le plaiſir que leur avoit fait la prédication, & montrer en même-tems leur reconnoiſſance envers le Prédicateur, ne ſortoient de l'aſſemblée que pour aller travailler à la conſtruction de l'Egliſe ou du Couvent. Ils n'attendoient pas qu'on les invitât pour contribuer à cette œuvre, & de leurs mains, & de leurs biens ; leur zèle en cela ne le cédoit pas à celui des anciens Chrétiens. 1544.

CLXVI. Fondateurs.

Parmi ceux-ci on diſtingue, avec raiſon, le Gouverneur Dom Louis de Lugo, & le Chevalier Jean Dias Xaramillo, homme riche, & chrétien zélé : par ſes pieuſes libéralités, il aida beaucoup les deux Religieux

1544. fondateurs de ce Couvent, le troisième de cette Province; & eut sa part à tous les biens qu'ils firent parmi un grand peuple, qui reçut par leur ministère les premières lumieres de la foi (1).

CLXVII. La cupidité met le trouble dans le païs.

Il est vrai que ces beaux commencemens furent bientôt troublés par la malice de Satan, ou par l'ambition des hommes. On a déja remarqué plus d'une fois, que la cupidité effrénée des conquérans ou de leurs principaux Officiers, avoit causé de grands scandales, & excité même des révoltes parmi les peuples de l'Amérique. C'est ce que l'on vit arriver dans la Province de Velés, vers le milieu du seizième siècle, à l'occasion que nous allons rapporter.

Jérôme Aguayo, qui gouvernoit

Zam. p. 150. col. 2.

(1) *Este cavallero fomentò mucho la fabrica de neustro convento.... Es el tercero, que se fondò en esta provincia, con titulo de S. Thomas: à sus Religiosos fundadores Fr. Antonio de la Peña, y Fr. Lope de Acuña, debio toda la nacion de los Panches las primeras luzez del Evangelio, y su reducion à la Fè Catholica, &c.*

les Indiens nommés *Guanes*, *Chanchones*, *Chalalaes*, peu content des tributs déja imposés par Dom Alfonse-Louis de Lugo, envoya trois Espagnols vers le Cacique *Chanchon* & ses sujets, pour lever une quantité extraordinaire d'or. Ce Cacique moins surpris qu'irrité de la demande, fit espérer que dans peu de tems il apporteroit une somme encore plus grande que ce qu'on demandoit, & cependant il assembla les principaux de sa Nation pour leur faire prendre les armes; la Nation entiere les prit en même-tems; & les trois envoyés furent les premières victimes de cette révolte, qui remplit ensuite de meurtres, de vols & d'incendies les Pays voisins. Tant les Indiens fidèles, que les Espagnols des environs de Velés, craignant les suites de ce subit embrasement, députerent à la hâte vers le Commandant, pour demander un Capitaine de valeur qui se mît à leur tête.

1544.

CLXVIII. Occasion d'une révolte : trois Espagnols sont massacrés : suites funestes.

Pierre Ursua, marcha incontinent avec sa Compagnie de quatre-vingt hommes, & vingt chevaux : les

1544. Missionnaires Jean de Sainte Marie, & Jean de Aguayo, proche parent du Gouverneur de ce nom, ne refuserent pas de se joindre aux troupes, soit dans l'espérance de faire éviter l'effusion du sang & les autres désordres; soit afin que les Chrétiens blessés, Espagnols ou Indiens, ne manquassent pas de secours spirituels. Le fier Cacique Chanchon, enflé par ses premiers succès, ne donna pas le tems de parler de paix, ni de reconciliation: suivi de plus de quatre mille vassaux, armés d'une espéce de sabre, de l'arc & des fléches, il tomba avec impétuosité sur les Espagnols dès qu'il les vit dans sa Province. Mais si le combat parut d'abord animé, il ne fut pas long: ce que l'épée & la lance avoient commencé, les armes à feu, la furie des chevaux & celle des chiens l'achevèrent dans l'espace d'une heure. Chanchon ne fut pas le dernier à prendre la fuite; & il fut imité par tous ceux de ses vassaux qui n'avoient pas été emportés par l'artillerie, ou écrasés sous les

CLXIX. Valeur & défaite d'un fier Cacique.

pieds des chevaux, ou dévorés par ces terribles chiens, dont les Espagnols se servoient dans les batailles, depuis que l'Allemand Nicolas de Fedreman, en avoit introduit l'usage dans ce Pays (1). 1544.

Après la courte expédition dont on vient de parler, le vainqueur s'en retourna à Sainte-Foi, où il fut résolu d'achever de soumettre le Cacique révolté, & les trois peuples qui s'étoient unis à lui. Nos deux Missionnaires s'arrêterent à Velés pour y exercer leurs fonctions: on leur offrit une fondation en 1549, mais elle n'eut pas lieu à cause du dépérissement de cette Ville, dans laquelle les Religieux de Saint François bâtirent depuis un petit Couvent.

---

(1) Les Colombs s'en étoient déja servis dès le commencement contre les Insulaires d'Hayti. Mais le Roi Catholique le défendit dans la suite, ayant appris que ces cruels animaux, une fois acharnés contre des hommes nuds, les mettoient en pieces par-tout où ils en trouvoient, en se multipliant, ils auroient dépeuplé toutes les contrées des Indiens.

1545. Tandis qu'on faisoit des préparatifs de guerre dans la Ville de Sainte-Foi, les deux Missionnaires sortirent de celle de Velés pour aller annoncer ailleurs un Evangile de paix. Ils parcoururent bien des Provinces ; firent connoître le nom de Jésus-Christ à bien des Peuples ; & presque partout ils ne purent que se louer de la douceur de ces hommes qu'on appelloit sauvages : partout non-seulement ils étoient reçus avec bonté, mais on les écoutoit avec un pieux empressement ; & plusieurs les suivoient dans leurs courses Apostoliques, pour être plus amplement instruits, & mériter de recevoir la grace du baptême. C'étoit ordinairement l'objet de leurs vœux, lorsqu'il plaisoit à Dieu d'ouvrir leur cœur à sa parole. Cette bénédiction si visible, en leur faisant oublier les plus grandes fatigues, les portoit à remercier le pere des miséricordes. Tous les jours ils éprouvoient (ce qu'on avoit remarqué avant eux) que le vrai moyen d'établir, en peu de tems, & de faire fleurir le Christianisme dans la vaste

CLXX. Empressement des Indiens à être instruits & baptisés.

CLXXI. Par quels moyens on auroit pû multiplier & affermir ces conversions.

étendue du nouveau Monde, feroit de maintenir tous ces peuples en paix, de les traiter avec douceur, de reprimer leurs injuftes oppreffeurs, de leur épargner les vexations, les cruautés, les fcandales, ou de punir févérement & fans diftinction, tous ceux qui s'en rendoient coupables. Autant que la tyrannie les révoltoit, autant la punition des tyrans les auroit radoucis, en les affectionnant de plus en plus à une Religion qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'aimer, dès qu'ils avoient le bonheur de la connoître. 1545.

CLXXII. Louables difpofitions ...de quelques peuples barbares.

Tels étoient les fages réflexions qu'offroit à l'efprit des Miffionnaires ce qui fe paffoit fous leurs yeux. Ils étoient les premiers qui fuffent entrés dans ces contrées ; & ils avoient le plaifir de reconnoître dans ces peuples gentils, une partie des difpofitions qu'on peut fouhaiter pour faire des Chrétiens, la fincérité, la candeur, l'hofpitalité, l'amour du vrai, & affez de difcernement pour remarquer la conformité de la conduite de leurs prédi-

1545. cateurs, avec les ſaintes vérités qu'ils leur prêchoient. La ſemence Evangélique, jettée comme en paſſant dans ces contrées, y fructifia dans la ſuite; de nouveaux Miſſionnaires, tant de l'Ordre de Saint François, que de celui de Saint Dominique, qui ſuccéderent à ceux-ci, ſous la direction de l'Archevêque Jean de Los Barrios, y formerent ſans peine de nombreuſes Chrétientés, & recueillirent la plus ample moiſſon.

CLXXIII. Idole ſinguliere de Boyaca : inſtruction d'un Miſſionnaire à cette occaſion.

Le Pere Jean de Montemayor continuoit toujours ſa Miſſion dans d'autres Provinces : ſe trouvant dans celle de Boyaca, peu éloignée de la Ville de Tunca, parmi pluſieurs autres Idoles, il en remarqua une à trois viſages d'homme. La célébrité de ce ſimulacre, car on y accouroit avec grande vénération, lui donna occaſion de demander à ces Idolâtres ce qu'ils prétendoient adorer en portant leurs vœux, ou offrant leurs victimes à une ſtatue qui n'étoit qu'un grand monceau de terre cuite. Ils répondirent que ſuivant une ancienne tradition qu'ils avoient

reçue de pere en fils, ils prétendoient adorer le Dieu créateur de toutes choſes ; lequel, quoiqu'à trois faces, n'étoit qu'un ſeul & même Dieu, n'ayant qu'un eſprit, un cœur, & une volonté. Le Miſſionnaire leur parla alors comme avoit fait Saint Paul aux Athéniens : je viens donc vous annoncer un Dieu que vous adorez ſans le connoître. Ce que vous voyez n'eſt que l'ouvrage des hommes ; & c'eſt une impiété que de l'adorer ; mais cela vous repréſente, ſelon la foibleſſe de votre eſprit, ce qu'il ne vous eſt point donné de comprendre, ni de voir en cette vie : un pur eſprit incréé, éternel, inviſible, l'Etre ſuprême & ſeul tout-puiſſant, qui n'a point commencé, & qui ne peut avoir de fin. 1545.

CLXXIV. Avec quelle docilité elle eſt reçue.

Il leur expliqua ce que la foi nous apprend touchant l'unité de l'eſſence divine, & la trinité des perſonnes. Jamais peut-être un diſcours chrétien ne fut écouté par des gentils avec plus de ſatisfaction & d'applaudiſſement. S'ils rougiſſoient d'avoir ſi longtems proſtitué leur en-

1545. cens à un morceau de terre, ils se sentoient flattés de l'analogie qu'ils pensoient trouver entre la doctrine du Prédicateur, & les idées confuses qu'ils avoient de leur Dieu. Leur docilité & la sagesse du ministre de Jesus-Christ firent le reste. Il ne fut plus difficile, ni de détruire leur idole, ni de leur persuader toutes les vérités de notre Religion, l'unité de Dieu, la trinité des Personnes, l'incarcation du Verbe, la médiation de Jesus-Christ, sa mort, sa résurrection pour le salut des hommes, l'efficacité de sa grace, & des sacremens qu'il a institués pour nous appliquer le prix de son sang.

CLXXV. Fondation d'une Eglise, dédiée à la Très-Sainte Trinité.

Le peuple de Boyaca embrassa dès-lors avec joie le Christianisme: en assez peu de tems plusieurs reçurent le batême; & ils firent construire une Eglise Paroissiale, que le Missionnaire dédia à la Très-Sainte Trinité. Les Religieux du même Ordre ont desservi cette Cure pendant près d'un siécle, jusqu'en l'année 1645, que le Pere François Farfan, alors Provincial, la céda à un autre pour celle de Duytama *,

Zamora p. 163. col. 1.

où il y avoit de nouveaux fruits spirituels à recueillir. 1546.

Sans négliger ni perdre de vûe le troupeau qu'il venoit de former, Jean de Montemayor se rendoit de tems en tems dans la Ville de Tunca, lorsqu'il y étoit appellé pour réconcilier les esprits, & faire cesser les divisions. Mais dès que sa présence ne paroissoit pas nécessaire dans cette Capitale, il revenoit à Boyaca; & il n'en sortoit que pour aller porter les lumieres de la foi à plusieurs grands peuples; à ceux de *Baganique*, de *Tibuna*, *d'Ycabuco* & de *Turmeque*. Celui-ci, selon Quesade, ne comptoit pas moins de trois à quatre millions d'Indiens. Le nombre de ceux d'Ycabuco égaloit autrefois ceux de Turmeque: & c'est à cette multitude d'Américains que notre Missionnaire donna la première connoissance de l'Evangile, c'est dans tous ces pays qu'il fut l'instrument des miséricordes du Seigneur, pour en arracher les profondes racines de l'idolâtrie, abolir les plus extravagantes superstitions, & les coutumes impies de

CLXXVI. Multitude d'Indiens qui embrassent la Foi de J. C.

1546. la gentilité. Ce fut à ces peuples innombrables qu'il fit embrasser la loi de Jesus-Christ, & invoquer son saint nom (1).

CLXXVII. Les Caciques découvrent eux-mêmes au Missionnaire leurs idoles cachées, & les mettent en pieces.

Les Indiens de la Jurisdiction de Tunca, le grand peuple de *Ramiriqui* & de ceux des environs, n'étoient ni moins instruits des vérités de notre foi, ni moins édifiés de la vertu de leur Apôtre, le Pere Pierre Durand; selon notre Historien, il faisoit autant de conversion par sa vie exemplaire, que par ses prédications continuelles. Ayant une fois gagné l'estime & l'affection des principaux Seigneurs de ce pays, ils lui ouvroient volontiers leurs riches sanctuaires, leurs

(1) *Entre todos era el mas avezindado de Indios principales; por que tenian en el sus reges Casas de recreacion, baños, y adorotarios may frequentados; y en uno de ellos el mas rico santuario, que tenia aquella nacion: aplicose à reducio-la el P. Fr. Pedro Duran, y con el buen exemplo de su vida religiosa, y explendor de su predicacion Apostolica derribò sus Aras, quemo los adoratorios, con sus idoles, con tal confusion de sus falsos sacerdotes, que ya no referian en publico, &c.*

Zam. p. 163. col. 2.

maiſons même de plaiſance, où à l'exemple de leurs Rois idolâtres, ils avoient un grand nombre d'autels & d'oratoires avec leurs idoles. La plus belle preuve que la grace agiſſoit dans le cœur de tous ces Indiens, pour les retirer enfin des ténébres de l'Idolâtrie, fut qu'ils livrerent tous ces piéges de Satan au Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui en détruiſant ces ſacriléges autels, & brulant ces oratoires avec leurs idoles, couvrit d'une telle confuſion les Prêtres des faux Dieux, que ceux mêmes qui ne ſe convertirent pas alors, n'oſerent plus publier leurs oracles ou leurs menſonges. 1546.

CLXXVIII. Combat de trois jours.

Les progrès de la miſſion que Jean de Zamora, & François Lopez Camacho, avoient commencée fort heureuſement dans le pays de Duytama, furent retardés par un nouveau trait de tyrannie, ſemblable à ceux qu'on a déja rapportés.

Le puiſſant Cacique de Duytama qui avoit pour vaſſaux pluſieurs autres Caciques *, n'avoit pas encore reconnu la Couronne d'Eſpagne; & il tenoit à injure qu'on oſât

*Celui d'Onzaga, de Carinça, de Tobal, de Sativa, de Suſſa, de Soata, de Cucuy, & de Chitagoto.

1546. seulement lui proposer de se rendre vassal. Il est vrai qu'il n'avoit pas moins de courage & de valeur que de richesses & de puissance. A la tête de vingt mille Indiens des plus aguerris, le brave Cacique avoit soutenu un combat de trois jours, contre toute la valeur des Espagnols, commandés par le Capitaine Balthazar Maldonado : le quatrième jour un Indien soupçonné de vouloir se rendre à l'ennemi, fut rigoureusement puni par son Cacique, qui lui fit couper les oreilles & la main. Cet homme, encore plus irrité que mutilé, trouva le moyen de faire connoître aux Espagnols l'endroit où le fossé qui environnoit le camp des Indiens, se trouvoit moins profond; & cette découverte fut la cause de la déroute de toute l'armée Indienne.

CLXXIX. *Un Cacique vaincu fait son Traité de paix.*

Le Cacique vaincu & mis en fuite, consentit enfin à payer un tribut; & il envoya pour cela des Ambassadeurs au Capitaine Maldonado qui les reçut avec joie, promettant au Cacique de Duytama, avec la paix & l'amitié, la paisible

possession de toutes ses terres & de ses vassaux. Ce fier Cacique fit plus: lui ne qui s'étoit jamais soumis à son propre Souverain, le Roi de Tunca, vint rendre visite & faire un traité d'hommage au Capitaine Espagnol : mais il dédaigna les babioles de Castille qu'on lui présenta, témoignant qu'il estimoit plus son or & la liberté, que des morceaux de verre ; il avoit raison ; mais le dédain étoit trop marqué. 1546.

CLXXX. Brutalité d'un Capitaine Espagnol.

Lorsque le même Cacique revint ensuite pour payer son tribut en or & en pierres précieuses ; Maldonado, le marteau à la main, éprouvoit ces pierres précieuses l'une après l'autre ; & dit ensuite à l'Indien qu'il ne pouvoit être content ni de la qualité, ni de la quantité des pierreries. La réponse de l'Indien fut haute, & la repartie de l'Espagnol encore plus violente. Aveuglé par sa colere, Maldonado déchargea un coup de marteau sur la tête du Cacique. Cette brutalité coûta cher à tous les deux : l'un en perdit la vie ; & l'autre son honneur : il fut menacé de la privation de ses charges.

1546.

CLXXXI.

Trop légérement punie : un Cacique Chrétien est encore plus indignement traité par un autre Officier Espagnol : suite de ce scandale.

Balthazar Maldonado méritoit bien ce châtiment ; & sa punition, quoique fort médiocre, eut ce bon effet, qu'elle appaisa un peu les Indiens. Nos Missionnaires ne manquerent pas de profiter de cette espèce de tranquillité, pour continuer avec plus de fruit leurs travaux Apostoliques. Entre plusieurs autres Indiens retirés de l'idolâtrie & appellés à la foi, par les prédications du Pere Lopez Camacho, & du Pere Jean de Zamora, on distingue, avec raison, le cousin & successeur du Cacique Duytama. Ce Prince déja bien instruit & donnant les plus belles espérances, fut conduit dans la Ville de Tunca, où il reçut le batême avec le nom de Jean. Rien ne pouvoit être plus favorable, tant pour s'assurer de sa fidélité envers Sa Majesté Catholique, que pour la propagation de la foi dans l'étendue des Etats du Cacique Chrétien. La justice de Dieu permit que la cupidité fit bientôt évanouir toutes ces espérances par un nouveau scandale plus grand encore que le précédent, parce qu'il

qu'il étoit prémédité. Louis de Mesa, Officier Espagnol, voulut obliger le jeune Cacique de lui découvrir l'endroit où il cachoit son trésor : pour parvenir à ses fins, il traita ce pauvre Prince avec tant de rigueur & de mépris, que lui ayant fait ôter tous ses ornemens, les mains liées & une corde au cou, il le fit promener dans les rues de Duytama, en présence de ses vassaux : Afront qui lui fut si sensible, qu'après l'humiliante cérémonie, le nouveau Cacique se déroba à la vûe de ses sujets, & alla se pendre (1).

1544.

On peut imaginer quel fut le saisissement de tous ces Indiens, & quelle fut la tristesse de tous les fidèles. Ceux-là déploroient leur sort : ceux-ci gémissoient sur le tort infini que cela faisoit à la Religion ; & versoient des larmes ameres pour la double perte du malheureux Ca-

(1) *Afrenta que sintiò tanto, que el mismo se hahercò, sin que le viesse alguno de sus criados : accion tan arrojada, que desbaratò mucho de lo que avian trabajado nostros Religiosos en la conversion de quellos naturales, &c.* Zam. p. 165. col. 2.

cique. L'Hiſtoire ne nous a point
1544. appris ſi la juſtice des hommes
laiſſa à celle de Dieu le châtiment
de Louis de Meſa : mais il parut
bien que la Miſéricorde Divine
n'étoit point épuiſée pour ces pauvres peuples. Plutôt ou plus tard
pluſieurs entrerent en foule dans le
bercail de J. C. : & dans peu d'années Duytama ne laiſſa pas d'être
une Ville toute Chrétienne.

CLXXXII. Fruits de la prédication dans la Province de Tunca.

La même Providence éclatoit encore dans le courage & le zèle
des Miniſtres de Jeſus-Chriſt : zèle
que rien ne rebutoit : courage que
rien ne pouvoit abattre. Les Peres
Bernardin de Figueroa & Gaſpard
d'Eſtomera expoſoient tous les jours
leur vie pour le ſalut des Sauvages dans la Province de Tença, &
dans un tems où les attentats réitérés de quelques Eſpagnols ne pouvoient que rendre les Etrangers infiniment odieux aux Naturels du
Pays.

CLXXXIII. Et parmi des peuples encore plus féroces.

Dans un coin de la même Province, mais ſéparé du reſte des habitans,
éloigné de 20 lieues de la Ville de
Tunca, & de trente de celle de Sain-

ſe-Foi, il ſe trouvoit un peuple, lequel groſſi par ceux de *Tirivita*, de *Garogoa*, de *Guateque* & de *Suba*, faiſoit une multitude innombrable de Gentils. Les uns s'y retiroient pour fuir la dépendance de leurs Caciques, & les autres étoient attirés par les commodités d'un pays extrêmement fertile en toutes ſortes de fruits, & riche par la quantité de ſes émeraudes. Le commerce de cette précieuſe marchandiſe qui n'étoit pas inconnu aux Eſpagnols, donna le moyen à nos Prédicateurs de pénétrer chez ce peuple, & la facilité d'avoir des Interprétes pour ſe faire entendre. Comme ils n'y étoient pas venus pour partager ſes richeſſes, mais pour lui communiquer celles du Ciel, ils furent écoutés : leurs inſtructions ſouvent réitérées, & ſoutenues ſurtout par l'exemple, firent du fruit parmi ces Sauvages, dont les mœurs furent corrigées par la douceur & la ſainteté de l'Evangile. Nos deux Miſſionnaires ne ſe retirerent de la Province de Tença

1544.

que lorſqu'il en arriva d'autres pour y continuer l'œuvre de Dieu.

1544.

CLXXXIV. Zèle courageux de quelques bons Miſſionnaires.

L'Hiſtorien Eſpagnol fait ici mention de cinq ou ſix autres fervens Miſſionnaires, (nous avons eu occaſion d'en nommer déja quelques-uns) dont le Miniſtère fut extrêmement traverſè, & la vie ſouvent expoſée aux plus grands dangers. Les contradictions auxquelles on doit ordinairement s'attendre, dès qu'on propoſe une nouvelle loi, & une Religion qui gêne les paſſions, ne furent que les moindres de leurs épreuves. Il ſuffit de dire qu'ils avoient affaire à des peuples les plus féroces parmi les plus barbares, mangeurs de chair humaine, adonnés à la polygamie & à toutes ſortes de vices, d'enchantemens & de ſuperſtitions qui animoient encore leur cruauté naturelle. Cependant la patience & le courage invincible des hommes Apoſtoliques, ou plutôt la croix de Jeſus-Chriſt, & l'onction de ſa grace qui ſoutenoit ſes Miniſtres, & ſe faiſoit ſentir au cœur de leurs Auditeurs, triompherent enfin de tous les obſ-

tacles. L'enfer fut vaincu, & le nom de Jesus-Christ adoré dans une terre, depuis tant de siècles souillée de crimes, & teinte du sang humain (1).

1544.

CLXXXV. Le zèle du Général des FF. Prêcheurs seconde celui de S. M. C. pour l'érection & le service d'un grand nombre d'Eglises, dans quelques provinces de l'Amèrique.

Pour favoriser ces conversions & en augmenter toujours le nombre, le Conseil Royal des Indes jugea à propos de faire ériger un Evêché pour ces grandes Provinces, conquises depuis peu le long de la fameuse riviere de la Plata. Sa Majesté Catholique demanda en même-tems au Supérieur Général des Dominicains d'ériger une Province de son Ordre dans les mêmes lieux,

(1) *Todos estos Religiosos padecieron los trabajos insuperabiles, y contradiciones repetidas, que tiene èn su principio la introducion de neuva ley, y mayor siendo tan pura, y tan santa, como la de Dios.... Como avian nacido, y criadose los Indios en tantas, y tan diferentes Comstumbres Gentilicas, incessamente se fatigaban, y pedician por sacarlos de la idolatria, agneros, hechizerias, superstitiones, y numero de mugeres, pero con los favores de la gracia de Dios, y la instancia quotidiana de estos Religiosos.... Se le fueron quebrantandi las fuerças al demonio, &c.* Zam. p. 166, col. 2.

1544. & d'y envoyer un nombre suffisant de bons ouvriers, pour une moisson si abondante. François Romero, Général des Freres Prêcheurs qui se trouvoit alors au Concile de Trente, répondit avec zèle à une demande si juste; & parce que les Couvens déja fondés dans les Villes de Sainte-Marthe, de Carthagene, de Tocayma, ou dans les pays voisins, n'étoient pas encore en assez grand nombre pour former une nouvelle Province, il érigea d'abord une Congrégation dont il nomma pour premier Vicaire-Général, le Pere Joseph de Robles, Religieux de grande réputation, autant par sa vertu que par son expérience dans les affaires Ecclésiastiques de l'Amérique. Par le zèle actif de cet homme Apostolique, & sous l'autorité du Roi Catholique, on ne fonda pas moins de soixante Eglises Paroissiales, qu'on vit bientôt remplies d'Indiens déja baptisés, ou qui demandoient de l'être.

CLXXXVI. Audience Royale établie dans la Ville de Ste Foi.

Le nouveau Royaume de Grenade devenant toujours plus précieux au Roi Catholique, par son

étendue & par ses richesses, il lui parut & plus digne d'un si grand Empire, & plus commode pour les peuples & les Provinces qui le composoient, de les soustraire de la Jurisdiction de l'Audience Royale de Saint Domingue ; il étoit en effet bien difficile de recourir à ce Tribunal dans toutes les affaires qui se présentoient, & souvent dans des Provinces très-reculées. En conséquence, par un Decret du Conseil des Indes, & par le bon plaisir du Roi, on érigea une nouvelle Audience Royale dans la Ville de Sainte-Foi, qui fut déclarée la Capitale du nouveau Royaume. Cette érection fut faite avec beaucoup d'éclat le 7 Avril 1550. Nous en verrons la suite dans la quatrième Partie de cet Ouvrage.

1544.

CLXXXVII. Ce qui s'étoit passé pendant 15 ou 20 ans dans l'Isle Espagnole.

Il y a déja du tems que nous suivons les Missionnaires & les Conquérans partis de Saint-Domingue : ceux là pour appeller de nouveaux peuples à la Foi de Jesus-Christ, & ceux-ci pour soumettre de nouvelles Provinces à la Couronne de Castille. Tout cela appartient à notre sujet :

1544. retournons cependant dans l'Isle Espagnole, & rapportons sommairement ce qui peut s'y être passé d'intéressant pour l'Ecclésiastique ou pour le Civil, depuis quelques années.

Nous avons vu, pendant près de quinze ans, toute la Colonie dans l'agitation & la crainte, toujours sous les armes, contre les entreprises d'un Cacique Indien, mais baptisé, qu'on avoit poussé à bout, & qui, après avoir été long-tems la victime innocente de son Maître, devint à son tour le fleau & la terreur de tous les Castillans répandus dans les différens quartiers de l'Isle Saint-Domingue. Nous avons dit de quelle maniere ce Cacique redoutable fut recherché enfin & caressé par les Espagnols, & invité à la paix par l'Empereur même, qui, pour terminer une guerre non-moins humiliante que ruineuse, ne dédaigna pas d'écrire à un Sujet révolté, & de lui faire remettre ses Lettres Royales par un Officier de distinction. Si le Traité de paix, qu'on signa de bonne foi de part & d'au-

tre, fut honorable & gracieux pour le Cacique Don Henri; il ne fut ni moins utile à tout ce qui restoit d'Indiens dans cette Isle, ni moins agréable aux Missionnaires, uniquement occupés à travailler à leur instruction & à leur salut. Ceux-là, déclarés libres, & réunis désormais sous la jurisdiction de leur Cacique, ne craignirent plus les vexations, auxquelles ils avoient été exposés sans interruption, depuis l'entrée des troupes Espagnoles dans leur pays; & ceux-ci eurent le tems & tous les moyens de les instruire solidement, de regler leurs mœurs sur les maximes de l'Evangile, & d'en faire de véritables Chrétiens. A combien de milliers d'Insulaires la prédication évangélique n'auroit-elle pas ouvert les portes du Ciel par la connoissance de Jesus-Christ, si une cupidité sans bornes ne s'y fût constamment opposée, en abattant, l'espace de quarante années, le courage de ces pauvres peuples, & troublant les fonctions des plus zélés Ministres!

1544.

CLXXXVIII. Après le Traité qui avoit fait cesser une révolte, les Insulaires furent plus ménagés, & les Ministres de l'Evangile moins gênés.

Aprés un événement, unique dans l'Histoire des Indes, les choses chan-

CLXXXIX. Les Missionnaires se mul-

1544.

tiplient dans les Isles, commençant ordinairement par celle de Saint-Domingue.

gerent un peu de face à cet égard, soit qu'on craignît une seconde révolte, ou qu'on respectât davantage les ordres réitérés de l'Empereur en faveur des naturels du pays, on les ménagea plus, & on gêna moins le Ministère des Missionnaires. Le zèle de la Religion faisoit que ceux-ci se multiplioient selon les besoins. Les deux Ordres, de S. François & de S. Dominique, avoient déjà plusieurs Couvens dans le pays conquis, où on recevoit & formoit des Sujets pour le service de l'Eglise; &, comme on l'a déja remarqué, tous les Ministres de la parole, Ecclésiastiques ou Religieux, qui partoient d'Espagne, pour annoncer l'Evangile dans les différentes contrées du nouveau monde, aboutissoient d'abord à Saint-Domingue. Bien des raisons engageoient les Supérieurs à en fixer quelques-uns dans le même lieu, ou dans les Isles voisines, & à donner aux autres tout le tems dont ils avoient besoin pour bien connoître le caractère, les mœurs, les coutumes des sauvages, & apprendre l'idiome de quelques-uns. Dans toute

la ſuite de cette Hiſtoire nous aurons plus d'une occaſion de parler des talens & des vertus de ces hommes apoſtoliques, qui ne prêcherent la Foi dans l'Empire du Perou, ainſi que dans le Royaume du Mexique, ou dans celui de Grenade, qu'après avoir fait quelque fruit dans le Gouvernement de Saint-Domingue.

1544.

CXC. Extinction de la Maiſon des Colombs par la mort de D. Louis, troiſieme Amiral des Indes.

Cependant l'Iſle Eſpagnole faiſoit de tems en tems de nouvelles pertes, toujours préjudiciables à la Colonie, tant pour le ſpirituel que pour le temporel. On peut mettre de ce nombre l'extinction de l'illuſtre famille des Colombs, qui s'étoient toujours montrés, & beaucoup plus modérés envers les Inſulaires, que les autres Gouverneurs, & plus zélés pour la gloire de la Religion. Nous avons vu la mort du premier Amiral, & celle du ſecond D. Diegue. Le troiſieme appellé D. Louis, ne ſurvêcut pas long-tems à ſon pere. Pour ne pas lutter perpétuellement contre les Miniſtres, & ſes autres ennemis cachés, toujours peu favorables à ſa maiſon, ce jeune Amiral avoit enfin cédé tous ſes

droits & toutes ses prétentions sur
1544. la Vice-Royauté perpétuelle du Nouveau-Monde, pour les titres de Duc de Veragua, & de Marquis de la Vega, dans la Jamaïque. Par ce Traité (dont le Cardinal de Loaysa & D. Fernand Colomb, oncle de l'Amiral, étoient les arbitres) Don Louis fut déclaré Capitaine Général de l'Isle Espagnole, mais avec de si grandes limitations, qu'il ne lui en restoit guère que le titre. Il ne laissa pas de faire le voyage des Indes, & quoiqu'il n'y eût presqu'aucune autorité par rapport au Gouvernement, on avoit toujours pour lui de grands égards. Le jeune Amiral ne jouit pas long-tems de ces avantages, s'il est vrai qu'il mourut vers l'an 1540. On croit que ses deux freres étoient morts avant lui: ce qui est certain, c'est qu'Isabelle Colomb, sa sœur aînée, devenue héritiere de cette famille, en transporta tous les biens & les titres dans une branche de la Maison de Bragance, établie en Espagne, & dont la postérité se titre encore aujourd'hui, *Bragance de Portugal-Colomb*,

Duc de Veragua, Marquis de la Jamaïque, & Amiral des Indes.

1544.

CXCI. L'Evêque de St. Domingue jugé nécessaire ailleurs : pendant son absence, son Siege est érigé en Archevêché.

La longue absence de l'Evêque de Saint-Domingue, D. Sebastien Ramirez, devoit être considerée comme une autre perte encore plus considérable pour toute la Colonie. Les vertus & les talens supérieurs de ce grand homme, son zèle tant pour la propagation de la Foi, que pour tout ce qui intéressoit le bien public, & son attention à corriger les abus, faisoient tout espérer de son sage & glorieux gouvernement. Doué de si excellentes qualités, avec la dignité d'Evêque & de Président de l'Audience Royale, que ne faisoit-il pas espérer ? Et que ne pouvoit-on pas se promettre de son administration ? On avoit commencé d'en sentir la douceur pendant le court séjour que le bon Pasteur fit au milieu de son peuple : mais il semble que la Providence n'avoit voulu que le montrer à la Colonie Espagnole. Les talens de Ramirez parurent à l'Empereur nécessaires pour arrêter les factions dangereuses qui s'étoient élevées dans la Capitale du Mexi-

1544. que, & prévenir ou détourner de plus grands maux dont on étoit menacé. Notre Prélat, sans cesser d'être Evêque de Saint-Domingue, fut donc obligé d'aller prendre le commandement dans la Ville Royale de la nouvelle Espagne; & l'Histoire ne nous apprend point qu'il ait plus reparu dans l'Isle Espagnole. Nous ignorons de même le nom de l'Evêque qui succéda immédiatement à D. Ramirez dans le Siege de Saint-Domingue. Nous sçavons cependant que cette Eglise fut érigée en Métropole l'an 1547, sous le Pontificat de Paul III, & à la demande de l'Empereur Charles-Quint.

CXCII. Courses & travaux du grand Protecteur des Indiens.

Le grand Protecteur des Indes, Barthelemi de Las-Casas, qui s'étoit exposé à tant de perils, & avoit entrepris tant de voyages en faveur de ceux de S. Domingue, étoit sorti de cette Isle, peu de tems après le traité qui leur assuroit la liberté; & toujours animé du même esprit de zèle, de justice, ou de compassion pour des peuples cruellement opprimés, il étoit allé dans le Mexique

ſignifier les ordres de l'Empereur aux Officiers qui commandoient ſes armées, ou qui gouvernoient les Provinces nouvellement conquiſes. Si on ne ſe conforma pas en tout aux intentions du Prince, on les reſpecta du moins en quelques lieux, & il ne tint pas à la diligence de Barthelemi de Las-Caſas, qu'on n'en fût par-tout exactement informé. Il parcourut la nouvelle Eſpagne, le Royaume du Perou, la Province de Guatimala & les pays voiſins, faiſant par-tout le double office de Miniſtre de l'Evangile & de Protecteur des Indiens, afin de travailler plus efficacement à leur ſalut en défendant leur liberté. Etant entré avec quelques-uns de ſes freres dans la Province appellée alors *de la Guerra*, on prétend qu'il eut le bonheur d'y faire obſerver à la lettre l'Edit de l'Empereur, ce qui ne contribua pas peu à rendre ſon miniſtère utile pour la converſion de pluſieurs. 1544.

Mais il s'en falloit bien qu'il ne trouvât dans tous les conquérans les mêmes diſpoſitions : la plûpart aveuglés par une inſatiable cupidité,

1544.

ſembloient avoir perdu les ſentimens mêmes de l'humanité : on renouvelloit tous les jours dans le Mexique, on portoit même plus loin toutes les cruautés qui avoient fait tant de malheureux dans les premières conquêtes. Le zèle de ſerviteur de Dieu redoubloit à proportion, & ce qui montre davantage la ſolidité de ſa vertu, c'eſt que parmi tant de courſes, de voyages & de fatigues, il ne ſe diſpenſa jamais d'aucun point de ſa regle : jamais il ne négligea l'exercice de l'Oraiſon, pas même celui de l'étude. Nicolas-Antoine dit, que le peu de repos dont ce fervent Miniſtre pouvoit quelquefois jouir dans les Couvens de ſon Ordre, déja bâtis dans la nouvelle Eſpagne, il l'employoit à lire les Théologiens & les Interprêtes des Saintes Ecritures, & qu'il fut d'un grand ſecours à l'Evêque de Guatimala, par les conſeils duquel il entreprit un quatrième voyage en Eſpagne. Arrivé en Caſtille, il apprit que Charles-Quint étoit en Allemagne : ce contre-tems l'affligea, mais la charité qui le preſ-

CXCIII. Il eſt d'un grand ſecours aux nouveaux Chrétiens, & à l'Evêque de Guatimala, par le conſeil duquel il ſe rend en Caſtille.

ſoit ne lui permit point de demeurer dans l'inaction. Les excès monſtrueux dont il avoit à ſe plaindre étoient déja connus dans tous les pays de l'Europe; Las-Caſas en fit un récit exact au Conſeil Royal des Indes; & lorſque l'Empereur fût de retour, il agit auprès de Sa Majeſté avec tant de zèle, qu'il en obtint de nouveaux Reglemens & un nouvel Edit. 1544.

CXCIV. Il obtient bien des choſes en faveur des Indiens, & il eſt obligé d'accepter l'Evêché de Chiapa.

En conſéquence de ce qui venoit d'être reglé, le ſerviteur de Dieu demanda d'abord la liberté d'un grand nombre d'Indiens qu'on avoit tranſportés en Eſpagne & réduits à un rude eſclavage : cela lui fut accordé; & pour le mettre en état de travailler plus efficacement dans les Indes, où il ſe propoſoit de retourner inceſſamment, l'Empereur le nomma à l'Evêché de Chiapa, Ville de l'Amérique, Capitale du pays de même nom, dans la nouvelle Eſpagne. Le modeſte Religieux refuſa d'abord cette dignité, comme il avoit déja refuſé l'Evêché de Cuſco dans le Perou, & rien ne fut capable de vaincre ſa fermeté, que l'eſ-

1544. pérance qu'on lui fit concevoir, que revêtu du caractère épiscopal, il donneroit beaucoup plus de poids à ses conseils & à ses discours, pour arrêter les désordres & faire observer les Loix. Il n'avoit voulu conserver la liberté d'aller dans tous les pays où sa présence pourroit être utile, que pour agir & parler en faveur des Indiens opprimés ; & il consentit d'être privé de cette liberté, dès que les intérêts de ces mêmes peuples le demanderent ainsi. Le Pape Paul III ayant donc érigé un Siége Episcopal dans la Ville de Chiapa, Barthelemi de Las-Casas en fut sacré le premier Evêque dans l'Eglise Catédrale de Seville, le Dimanche de la Passion 1544, dans sa soixante-dixième année.

CXCV. Dans un âge fort avancé, il s'expose à de nouvelles fatigues, sans craindre les périls.

Mais ni cet âge déja si avancé, ni la distance des lieux, ni les périls de la mer, ni tous ceux qu'il pouvoit craindre de la part des Gouverneurs, qui n'aimoient pas qu'on fît connoître à la Cour leur tyrannie & leurs criminels excès : rien ne fut capable de ralentir le zèle dont ce Prélat étoit dévoré. Ayant

assemblé un bon nombre de Religieux de son Ordre, animés du même desir de procurer la gloire de Dieu & le salut des ames par la prédication de l'Evangile, il partit d'Espagne, & fit mettre sur deux vaisseaux tous les Indiens à qui il venoit de procurer la liberté; il employa tout le tems du passage à les catéchiser & à leur inculquer la crainte de Dieu.

1544.

CXCVI. Son arrivée à St. Domingue, avec un nombre assez considérable de Missionnaires, & un plus grand nombre d'Indiens qu'il a tirés des fers.

Après cette longue suite de travaux, de contradictions & de combats, qu'il avoit fallu soutenir l'espace de quatre ou de cinq années, moins de la part des Ministres de Sa Majesté, que de celle des amis des conquérans ou de leurs fauteurs; ce n'étoit pas un petit sujet de gloire & de consolation pour le nouvel Evêque de Chiapa, d'avoir obtenu au moins une partie de ce qu'il avoit sollicité pour le repos & le salut de ses chers Indiens. Muni de nouveaux reglemens fort détaillés, & autorisé par les ordres les plus précis à s'opposer à la tyrannie, le Prélat se voyoit encore accompagné d'un nombre considérable de Mis-

ſionnaires choiſis, & de cette mul-
1544. titude d'Indiens, dont il avoit fait rompre les fers, pour les faire paſſer en même-tems de l'eſclavage des hommes & du démon à la liberté des enfans de Dieu.

Cependant ce qui paroiſſoit être, & qui étoit en effet un triomphe bien réel pour ce zèlateur de la juſtice, le rendoit toujours plus redoutable, ou plus odieux, à tous ceux qui ne le regardoient comme leur ennemi déclaré, que parce qu'ils ſe conduiſoient eux-mêmes par d'autres maximes. C'étoit, diſoient-ils, leur enlever tout le fruit de leurs travaux, que de leur ôter la liberté de diſpoſer à leur gré des biens & du ſervice des Sauvages qu'ils avoient ſoumis par les armes.

CXCVII. Ce qu'il fait en paſſant dans cette Iſle.

Dès ſon arrivée à Saint-Domingue, dans l'été de 1544, Barthelemi de Las-Caſas n'eut aucune peine à reconnoître la différente diſpoſition des eſprits à ſon égard : ſon crédit humilioit les uns, & ſa préſence paroiſſoit les inquiéter : mais l'un & l'autre étoient un ſujet de conſolation & de joie pour tous ceux qui

aimoient la Religion, & qui n'étoient point indifférens pour le ſalut de leurs freres. Sans diſputer avec perſonne, l'Evêque de Chiapa fit politeſſe à tous, & il remplit ſon devoir : il fit ſignifier à l'Audience Royale les ordres de la Cour de Caſtille, & donna un nouveau luſtre à la miſſion. Les anciens & les nouveaux Chrétiens purent profiter de ſes exhortations : & on ne doit pas ſuppoſer qu'il ait négligé la petite Egliſe Indienne de Boya, où le Cacique Henri avec ſes Inſulaires continuoit à ſervir Dieu dans les exercices de la piété chrétienne (1).

1544.

Quant à ces Indiens affranchis, que leur Protecteur amenoit d'Eſpagne, il eſt à croire que de Saint-Domingue ils ſe retirerent chacun dans ſa patrie, pour y reprendre ſes

(1) Le nombre & la ferveur de ces nouveaux Chrétiens étoient encore les mêmes; mais au lieu de quatre mille Indiens, qui en 1533 avoient été réunis dans le Village de Boya, ſous la conduite de leur Cacique Don Henri, on ne comptoit en 1716, qu'une trentaine d'hommes, & cinquante ou ſoixante femmes.

Hiſt. de St Dom. t. 2. p 471.

1544. occupations ordinaires, & y jouir de quelque repos sous la protection des Loix.

CXCVIII. Ce qu'il éprouve dans les autres parties de l'Amérique.

Le dernier Edit de l'Empereur pouvoit avoir été déja publié dans tout le pays conquis, ou il devoit l'être incessamment ; & notre Evêque, après tant de précautions, avoit lieu d'espérer que la persécution contre les infortunés Indiens ne seroit plus si violente. Il se trompa encore une fois, & il eut bientôt occasion d'éprouver de nouveau, que des gens accoutumés à violer sans scrupule toutes les Loix de Dieu & celles de la nature, ne manquent jamais de prétexte pour éluder les ordres de leur Souverain, quand ils se flattent de pouvoir le faire impunément.

CXCIX. Patience & fermeté du S. Evêque.

Les fameux Conquérans du Mexique & du Perou en étoient-là. Leurs grands exploits les avoient aveuglés, & il se croyoient tout permis, parce qu'ils pouvoient tout entreprendre sans craindre la colere des hommes. Les richesses immenses qu'ils envoyoient continuellement en Espagne, avec les magnifiques

relations de leurs conquêtes, leur attention ſur-tout à gagner par l'or quelques ames venales, qui publioient avec zèle les importans ſervices que ces guerriers rendoient à la Monarchie : tout cela les raſſuroit contre la juſte indignation de l'Empereur, trop éloigné pour éclairer lui-même leur conduite, & trop occupé pour revenir ſouvent à l'examen des plaintes qu'on pouvoit lui en faire. Auſſi ne garderent-ils aucun ménagement avec le ſaint Evêque de Chiapa. Ce Prélat ſe vit traité plus d'une fois par les Officiers Eſpagnols, comme ſaint Paul l'avoit été par les Juifs & les Gentils ; & il n'imita pas moins la douceur & la patience de cet Apôtre, que ſon courage & ſa fermeté. Il ne craignoit point pour ſa vie, il en avoit fait depuis long-tems le ſacrifice. Le mépris, les humiliations, les mauvais traitemens, il les regardoit comme l'appanage de l'Apoſtolat, & il trouvoit ſa gloire à ſouffrir quelque choſe pour les intérêts de Jeſus-Chriſt. On le menaçoit de toutes parts; on pouvoit

1545.

1545. le charger de chaînes, mais la parole de Dieu n'étoit point enchaînée : elle étoit aſſez puiſſante dans ſa bouche pour fermer celle de ſes ennemis, & pour inſpirer quelquefois de la terreur à ceux qui prétendoient l'intimider.

CC. Conduite vraiment apoſtolique.

Dès ſon arrivée dans la nouvelle Eſpagne, ayant déja inſtruit les autres Prédicateurs de tout ce qu'ils devoient faire, ſoit pour attirer les Infidèles à la foi, ſoit pour les défendre contre la violence des tyrans, l'Evêque donna l'exemple à tous. Il inſtruiſoit familièrement les uns, & leur expliquoit les premiers principes de notre ſainte Religion. Il reprenoit avec force, & toujours avec charité, les vices ſcandaleux des autres ; & montroit, tant aux anciens qu'aux nouveaux domeſtiques de la foi, la pratique des maximes de l'Evangile dans la regularité de ſa conduite. C'eſt ainſi qu'il jettoit comme les premiers fondemens de cette nouvelle chrétienté, ou de cette nouvelle Egliſe, dont il étoit le premier Paſteur. Plus content d'avoir gagné quelques ames à Jeſus-Chriſt,

Jesus-Christ, que les Conquérans ne l'étoient eux-mêmes de s'être rendus maîtres de toutes les richesses du Perou, il n'envioit pas leur prétendu bonheur : la seule chose qu'il leur demandoit, c'étoit de mettre quelques bornes à cette soif de richesses, & de ne point empêcher le fruit de son ministère, par ces cruautés toujours renouvellées, qui en faisant regorger tout le pays de sang & de carnage, scandalisoient les Infidèles mêmes, & leur donnoient occasion de dire, qu'il n'étoit pas possible qu'une Religion professée par de tels monstres fût une véritable Religion. 1545.

CCI. Ecrits lumineux, ajoutés à de ferventes prédications.

Ils auroient eu certainement raison de parler & de penser ainsi, si le Christianisme avoit pû autoriser les actions de ces mauvais Chrétiens, qui avoient la foi des Fidèles & qui n'en faisoient pas les œuvres. Les Indiens n'étoient pas encore capables de faire ce discernement par leurs propres lumières : & c'est pour cela que le zèlé Prélat, afin de lever le scandale, ajoutoit à ses instructions familières divers écrits,

1546. qu'il avoit ſoin de faire répandre de tous côtés, pour expliquer la ſainteté & la pureté de la morale évangélique, tant aux perſécuteurs, qu'à ceux qui ſouffroient la perſécution, afin que ceux-ci conçuſſent une meilleure idée de la foi qu'on leur prêchoit; & que ceux-là luſſent la condamnation de leur conduite, dans le ſimple expoſé des vérités qu'ils faiſoient profeſſion de croire.

Jamais peut-être un ſucceſſeur des Apôtres, qui connoît ſes devoirs & qui aime l'Egliſe, n'a rencontré de plus grandes contradictions dans l'exercice de ſon miniſtère.

CCII. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un Paſteur zélé pour ſes brebis, l'Evêque de Chiapa retourne à la Cour pour réprimer plus efficacement la tyrannie.

Auſſi en connoiſſons-nous peu en qui la fermeté Epiſcopale ait paru avec plus d'éclat. Si l'Evêque de Chiapa n'avoit eû à combattre que l'infidélité, l'ignorance & l'erreur des peuples, à qui le nom de Jeſus-Chriſt n'avoit pas été encore prêché, il auroit pû eſpérer que celui qui met ſa parole dans la bouche des Prédicateurs, auroit auſſi donné l'accroiſſement à ce qu'il leur faiſoit la grace de planter & d'arroſer.

Mais lorſqu'une armée entière de mauvais Chrétiens ne répand partout qu'une odeur de mort, & ſemble ſe glorifier de ce qui feroit rougir d'honnêtes payens ; quel moyen de perſuader à ces Infidèles que pour plaire à la Divinité, il eſt néceſſaire de croire & de penſer comme ceux dont on ne peut s'empêcher de déteſter les actions ? L'Evêque de Chiapa entreprit de le faire, & par lui-même, & par le miniſtère de ſes freres. Il employa pour cela tout ce que le zèle & la prudence pouvoient lui inſpirer. Il en conféra pluſieurs fois avec les autres Evêques nouvellement établis dans le pays, & il ne refuſa point de paroître devant les Tribunaux, tantôt pour demander l'exécution des ordres de Sa Majeſté, & tantôt pour plaider la cauſe de ceux qu'on opprimoit. Il ne ſe retira (vers la fin du mois de Juillet 1547, ſelon le Pere Echard, ou en 1551, ſuivant Nicolas-Antoine) que parce qu'il vit que les tyrans, peu ſatisfaits d'avoir juſqu'alors ſcandaliſé, foulé & pillé ſon pauvre peuple, continuoient à 1546.

1547. le détruire, en égorgeant ſans aucune formalité, hommes, femmes, enfans, les particuliers, & leurs Princes.

CCIII. Quelque forts que ſoient ſes écrits, ils ſont toujours appuyés, ainſi que ſes plaintes, contre des excès que les Souverains avoient toujours ſévérement défendus.

Ce n'eſt qu'avec peine que nous racontons ici une petite partie de ces cruautés, dont notre Auteur a rempli pluſieurs ouvrages. On le peut d'autant moins ſoupçonner d'avoir outré la vérité des faits, qu'après les avoir écrits ſur les lieux, & publiés dans la nouvelle Eſpagne, ſous les yeux des coupables, il les a ſouvent préſentés au Roi Catholique & à ſon Conſeil. D'ailleurs il n'eſt pas le ſeul qui ait atteſté la même choſe. Nos plus ſaints Miſſionnaires, Pierre de Cordoue, Antoine de Montéſino, quelques Franciſcains même, quoiqu'ils en euſſent vu beaucoup moins, s'en étoient déja plaints amérement. On peut voir de quelle manière s'eſt expliqué ſur le même ſujet Nicolas-Antoine, ſi zèlé pour l'honneur de ſa nation. Nous ne penſons pas au reſte que la conduite barbare de quelques Officiers doive faire tort à toute la nation Eſpagnole, puiſque leurs Sou-

verains (la Reine Isabelle, le Roi Ferdinand, Charles-Quint, Philippe II) bien loin d'autoriser ces excès, les défendoient par des loix très-sages, & que la même nation, qui a porté ces destructeurs des Indes, a porté aussi les grands Evêques & les hommes Apostoliques, qui se sont déclarés les zélés défenseurs de la liberté des Indiens. 1547.

Il est vrai que leur zèle fut impuissant, & toute leur éloquence sans force, contre la cruelle cupidité de gens qui mettoient les Indiens au rang des bêtes, & qui ne croyoient pas être paisibles possesseurs de leurs trésors, qu'en les détruisant eux-mêmes les uns après les autres.

CCIV. Destruction d'Indiens, plus réelle que vraisemblable.

Mais supprimons ce détail, & abregeons ce triste récit, contentons-nous de dire que dans ces malheureuses Provinces, on fit périr plus de quinze ou dix-huit millions d'Indiens. Le nombre de ceux qu'on livroit tous les jours au fer ou au feu, aux bêtes, ou à quelque autre genre de supplice, étoit si grand, que selon la remarque de notre Pré-

1547. lat, un vaiſſeau venant des Iſles Lucayes à Saint-Domingue, qui en eſt à ſoixante-dix lieues, y étoit arrivé ſans le ſecours de la bouſſolle, ſe conduiſant ſeulement à la trace des Indiens morts, dont les cadavres flottoient ſur la mer par milliers.

CCV. L'Evêque de Chiapa ſe démet de ſon Evêché, & rentre dans la compagnie de ſes freres,

Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi le S. Evêque de Chiapa, témoin involontaire d'une grande partie de toutes ces horreurs, crioit ou écrivoit avec force contre ceux qui les commettoient. Mais ſes patétiques diſcours, ſes écrits, ſes prieres & ſes larmes étant incapables de toucher des cœurs plus durs que le diamant, il crut que le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre, après avoir tout tenté, étoit de s'éloigner de la vue d'une terre ſouillée par tant de crimes, pour aller gémir dans l'obſcurité d'une retraite. Après avoir travaillé pendant tant d'années, & avec tant d'ardeur, dans un miniſtère ingrat & pénible, après s'être rendu non-ſeulement le pere & le protecteur des Indiens, mais preſque le martyr de leur liberté, après

avoir essuyé avec un courage heroï. que les fatigues & les périls d'une infinité de voyages, & s'être exposé à toutes sortes de persécutions de la part de ceux de sa nation, Las-Casas repassa pour la dernière fois en Europe, remit son Evêché entre les mains du Pape, & rentra dans la compagnie de ses freres, laissant tous les trésors du Perou à ceux qui en étoient si affamés, & n'emportant avec lui que le trésor des mérites dont il s'étoit véritablement enrichi, en combattant pour la justice & souffrant pour l'Evangile de Jesus-Christ. 1547.

CCVI. Sans cesser de prier, d'écrire & de parler en faveur des peuples opprimés.

Mais en s'éloignant de ces pauvres peuples, qu'il portoit toujours dans ses entrailles, il ne renonça pas à la volonté d'agir toujours, de parler & d'écrire en leur faveur : ce fut pour cela qu'il se retira d'abord à Valladolid, où la Cour d'Espagne se trouvant plus ordinairement, il étoit plus à portée de faire entendre sa voix & celle de ses chers Indiens. Dieu permit qu'un Docteur Espagnol, nommé Jean Genès de Sépulvéda, natif de Cordoue &

1548. Chanoine de Salamanque, l'un des plus habiles & des plus éloquens Jurifconfultes de fon tems, entreprit de juftifier la conduite des conquérans. Il n'étoit jamais forti de fa patrie; mais il ne pouvoit ignorer les excès énormes dont on fe plaignoit. Il n'en fut point effrayé, & gagné par les amis des tyrans, ou par leur argent, il écrivit un Ouvrage latin en forme de Dialogue, qu'il intitula : *De la juftice de la guerre du Roi d'Efpagne contre les Indiens.*

CCVII. On défend la caufe des Conquérans, avec autant d'éloquence, que de mauvaife foi & de foibleffe.

Pour prouver d'abord que les guerres des Efpagnols dans les Indes occidentales étoient très-juftes, & qu'ils étoient fondés en droit pour fubjuguer tous les peuples de ce nouveau monde, il n'oublioit pas que le Pape Alexandre VI avoit donné aux Rois de Caftille le domaine des Indes : on pouvoit donc juftement s'en emparer. A ce beau principe, il ajoutoit cette excellente raifon, que les Indiens étant moins fages & moins prudens que les Efpagnols, ils devoient être gouvernés par eux; ou s'ils refufoient de fe foumettre volontairement à leur domination,

on pouvoit les y contraindre par la force des armes. Sur ce raiſonnement, ſi les Eſpagnols viennent jamais à ſe perſuader qu'ils ſont plus prudens & plus ſages que leurs voiſins, il ne leur manquera qu'une Bulle de quelque Pape, pour envahir juſtement nos Provinces.

1548.

CCVIII. Les Univerſités d'Eſpagne condamnent les écrits de l'adverſaire du Prélat, & S. M. C. en défend l'impreſſion.

Sépulvéda préſenta ſon livre au Conſeil Royal, & fit de grandes inſtances pour qu'il lui fût permis de le faire imprimer. Mais l'Evêque de Chiapa, inſtruit de ſes démarches, & perſuadé qu'un tel ouvrage, en autoriſant les excès les plus crians, ne pouvoit que ſcandaliſer l'Egliſe, s'oppoſa avec force à l'impreſſion du livre. L'Archevêque de Seville ſe joignit à lui, pour en demander la ſuppreſſion, & le Conſeil Royal, croyant que ces diſputes étoient du reſſort des Théologiens, en renvoya l'examen aux Univerſités d'Alcala & de Salamanque. Ces deux Facultés jugerent en faveur de notre Prélat, & après avoir examiné le livre du Chanoine, répondirent que la doctrine en étoit mauvaiſe. Le ſçavant François

1548. de Victoria, avoit autrefois préjugé la question. Cependant le Chanoine fit de nouvelles instances auprès de Charles-Quint, qui ne le contenta pas davantage. Il s'avisa enfin d'envoyer à un de ses amis à Rome son manuscrit, & il y fut imprimé secretement. L'Empereur, irrité de cette démarche, défendit très-rigoureusement la publication de ce livre, & en fit supprimer tous les exemplaires qu'on pût trouver. Cela n'ayant pas empêché qu'il ne s'en répandît quelques-uns en Espagne, & qu'on ne le mît en langue vulgaire, notre zèlé Evêque se crut obligé de prendre la plume pour le réfuter, & il le fit avec succès.

CCIX. Dispute reglée entre l'Evêque de Chiapa & le Chanoine Génes de Sepulveda, qui succombe.

Sépulvéda ne se rendit pas encore : persuadé qu'il étoit de son honneur de ne point ceder, il demanda, & il obtint la permission de disputer contre l'Evêque, qui de son côté ne craignoit pas de succomber dans la défense de sa cause. L'Empereur ayant nommé Dominique Soto pour être comme le tiers arbitre entre les deux contendans, ils disputerent plusieurs jours de suite devant le

Conſeil. Le ſeul Evêque de Chiapa parla pendant cinq Audiences, après quoi il fut prié de mettre toutes ſes raiſons par écrit, afin qu'elles fuſſent communiquées à l'Empereur; & Soto lui-même fit à Sa Majeſté un rapport ſommaire de tout ce qui avoit été dit de part & d'autre. Selon Nicolas-Antoine, toute l'éloquence, l'eſprit & l'érudition de Sépulvéda, appellé le Ciceron Eſpagnol, ne purent empêcher que Las-Caſas ne convainquît tout le Conſeil, qu'il n'étoit ni juſte, ni permis d'ôter la liberté aux Indiens & de les opprimer. Mais, ajoute un autre Hiſtorien, comme pluſieurs étoient encore d'avis de laiſſer aux Habitans des Colonies Eſpagnoles, les eſclaves, dont ils étoient actuellement les maîtres, en les mettant ſur le pied de domeſtiques à gages, le Prélat entreprit de faire voir que la choſe étoit impraticable, & que laiſſer ces malheureux entre les mains des Eſpagnols, c'étoit les ſacrifier. 1548.

Ce fut alors, & à cette occaſion, qu'il compoſa ce fameux Traité de CCX. Traité de la tyrannie des

1549. la tyrannie des Espagnols dans les Indes ; ouvrage qu'il fit imprimer plusieurs années après, & qu'il dédia au Roi Philippe II. Il eût été à souhaiter que ce grand nombre de faits infiniment odieux qui y sont rapportés, fussent toujours demeurés ensevelis dans les ténèbres, ou qu'ils n'eussent pas été mis dans un si grand jour. » Mais (selon l'expression d'un Auteur, qui blâme ici la » vivacité du style, & le trop grand » zèle de Las-Casas) on peut bien » assurer que le saint Evêque de » Chiapa, dont, malgré ses défauts, » ou, pour parler plus juste, les » excès de ses vertus, le nom est demeuré très-respectable dans les annales du Nouveau-Monde, & dans » les Histoires d'Espagne, ne prévoyoit pas les mauvais effets que » produisit son ouvrage, peu d'années après qu'il eut été rendu public ; lorsque traduit en françois » par un Hollandois, il se fut répandu parmi les révoltés des pays-bas ; car il est vrai de dire que » rien n'anima davantage ces peuples à persister dans leur rebellion,

Espagnols, dédié au Roi Cath. Philippe II.

Hist. de St. Dom. t. 1. l. 6. p. 476.

» que la crainte qu'il ne leur arrivât, 1549.
» s'ils entroient dans quelque ac-
» commodement avec l'Espagne,
» ce qui étoit arrivé dans la plûpart
» des Provinces de l'Amérique, où
» l'on n'avoit jamais exercé plus de
» cruauté contre les Indiens, que
» quand ils se croyoient plus assu-
» rés sur la foi des Traités, ou qu'ils
» faisoient paroître plus de respect
» & de soumission ».

CCXI. L'Auteur du Traité n'est point responsable de la notoriété des excès dont il se plaint, ni de leurs suites.

Ainsi parle l'Historien de l'Isle de Saint-Domingue. Nous n'ajouterons qu'une réflexion à ce qu'il dit ; c'est qu'il n'est pas possible de supposer, qu'avant l'ouvrage de l'Evêque de Chiapa, les excès scandaleux dont il se plaint, fussent ignorés dans les pays-bas. La tyrannie des Conquérans des Indes avoit fait trop de bruit dans l'un & l'autre monde ; & depuis trente ou quarante ans, les gens de bien s'en plaignoient trop hautement ; plusieurs Souverains s'étoient vus trop souvent obligés de faire des ordonnances, & de porter des loix toujours impuissantes contre la cupidité, pour qu'on ne fût pas déja instruit de faits si

1549. publics dans toutes les parties de l'Europe. Et, ſuppoſé cette notoriété publique, c'eſt uniquement aux coupables excès des tyrans, & à l'imprudence de ceux qui oſoient les juſtifier, non pas aux écrits d'un Evêque, qui n'en a parlé que pour les condamner, qu'on doit attribuer d'avoir ſervi d'occaſion ou de prétexte à la révolte des peuples des pays-bas.

CCXII. Mort de D. Barthelemi, de Las-Caſas.

L'illuſtre Las-Caſas coula les quinze dernieres années de ſa vie dans la priere & dans la retraite; mais, ſans jamais abandonner la cauſe des Indiens, en faveur deſquels il ne ceſſa d'écrire, qu'en ceſſant de vivre. Il avoit atteint ſa quatre-vingt-douzieme année, lorſqu'il ſe repoſa dans le Seigneur, étant à Madrid, vers la fin de Juillet 1566, non moins chargé de mérite que de jours.

CCXIII. Jugement de quelques ſçavans ſur le mérite de ſes écrits.

On peut voir dans les Auteurs le Catalogue de ſes Ouvrages qui ont preſque tous le même objet. On en conſerve encore quelques-uns en manuſcrit dans les Archives du Conſeil Royal des Indes : mais la plûpart ont été ſouvent im-

1549.

primés & traduits en plusieurs langues. M. Dupin rapporte trente propositions que notre Auteur avoit jointes à un Mémoire présenté à l'Empereur Charles-Quint. On y remarque par-tout, non-seulement cet esprit de droiture & de zèle qui faisoit son caractère, mais aussi un grand fonds d'érudition & beaucoup de justesse. Il appuye toujours ses maximes sur des passages du Droit Civil & Canonique, & sur l'autorité des Docteurs les plus estimés. S'il a eu de redoutables adversaires, même après sa mort, tous leurs efforts n'ont pû nuire à sa réputation, leurs écrits n'ont pas mérité l'approbation du Public, & il n'est pas douteux, dit Nicolas-Antoine, que Las-Casas ne soit toujours demeuré victorieux (1).

(1) *Ab anno 1551 aut circiter, usque ad 1566, ætatis suæ 92, quo Matriti obiit, egregiis virtutum exemplis formam jam olim collectam sustentavit . . . . . . scio magnis animis adversus nostrum stetisse, scripsisseque, tum Genesium jam laudatum, tum Bartholomæum Defrias Albornotium.... incurrisse tamen horum scripta in publicam censionem, in*

Nic. Ant. Bibl. Nov. Hisp. t. 1. p. 149, &c.

1550.
CCXIV.
A quoi étoit réduit l'état de l'Isle Espagnole & le district de son Aud. royale, vers le milieu du seizieme siecle.

Lorsque le grand Protecteur des Indiens mourut, l'Isle Espagnole & tout son Gouvernement étoient déja bien déchus de leur premier lustre, & de l'étendue de leur Jurisdiction. Plusieurs causes avoient concouru à cet affoiblissement qu'on pourroit appeller une dégradation. 1°. Les diminutions que l'on fit à l'autorité des Amiraux, & la mauvaise conduite de quelques rivaux qu'on leur donnoit, moins pour les aider dans leurs fonctions, que pour les gêner ou les observer. 2°. Les établissemens faits à Cuba, à la Jamaïque, sur la Côte Méridionale du Golphe, ou sur le Darien. 3°. La conquête du Mexique & celle du Pérou : ajoutez à tout cela l'avantage que les flottes qui revenoient de la Nouvelle Espagne, trouvoient à mouiller à la Havane, plutôt qu'à S. Domingue ; la dépopulation, ou l'épuisement que ces diverses entreprises causerent à la Colonie de l'Isle Espagnole,

causaque obtinuisse Casam ambiguum non est, &c.

& plusieurs autres circonstances ; 1550.
tout cela ne pouvoit que bien diminuer l'état florissant où on avoit vu quelque-tems auparavant l'Isle de Saint-Domingue. Il ne faut pas oublier que dans le tems même où la Capitale paroissoit avec tant d'éclat sous le Gouvernement de Dom Diegue, qui y faisoit sa résidence au milieu d'une petite Cour fort brillante, la Colonie avoit déja perdu la principale partie de ses richesses, par la destruction d'un million d'Indiens, dont les services lui étoient nécessaires, & qu'elle ne pût jamais remplacer. Mais ce qui a achevé de resserrer & de réduire à assez peu de chose le Gouvernement de Saint-Domingue ; c'est l'établissement de deux nouvelles Audiences Royales. Vers l'an 1527 ou 1530, on en érigea une pour le Mexique : par-là le district de celle de Saint-Domingue fut borné aux grandes Antilles, & à cette partie du continent qui est entre l'Orenoque, & la grande Riviere de la Magdelaine. En 1550, on en retrancha encore tout le Gouvernement

1550. de Sainte-Marthe, pour l'ajouter à l'Audience Royale qu'on établit dans la Ville de Sainte-Foi de Bogota, Capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Par ces différens arrangemens, devenus nécessaires pour la commodité des peuples trop éloignés du Tribunal, l'Audience de Saint-Domingue, après avoir servi de modèle aux autres de l'Amérique, se trouve la moins étendue, & la moins riche de toutes. Elle n'a plus sous sa Jurisdiction que les Isles de Saint-Domingue, de Cuba, de Saint-Jean de Portoric, la Floride & toute la Côte de la Terre-ferme, depuis l'Isle de la Trinité, jusqu'à l'Isthme de Panama. Les Suffragans de l'Archevêque de Saint-Domingue, sont San-Jago de Cuba, Saint-Jean de Portoric, Coro, ou Venezuela & Honduras. Un Historien ne craint pas d'assurer que cette étendue de Jurisdiction civile, criminelle, ou ecclésiastique, qui est demeurée à la Ville de Saint-Domingue, empêche que cette ancienne Capitale du nouveau Mon-

CCXV. Suffragans de l'Archev. de Saint-Domingue, Primat des Indes occidentales.

de, après l'avoir diſputé pour la grandeur, la magnificence & les richeſſes, aux premières Villes d'Eſpagne, ne ſoit preſque réduite à la condition des plus obſcures Bourgades. Le peu d'argent qu'on y voit encore, vient, ſelon cet Auteur, de ceux qui portent leurs cauſes à l'un ou à l'autre Tribunal: & ces Tribunaux conſervent toujours la prééminence que leur ancienneté leur donne ſur tous les autres; ſans parler du droit de Primatie attaché à l'Archevêché de Saint-Domingue. 1550.

Les expreſſions de cet Hiſtorien paroiſſent un peu outrées; elles le ſeroient en effet, ſi on les prenoit à la rigueur, & pour le tems dont nous parlons. L'Iſle Eſpagnole avoit encore de quoi ſe ſoutenir avec honneur dans une certaine abondance; & elle s'y ſoutint tant qu'on voulut profiter des richeſſes naturelles du Pays. Ses mines étoient toujours abondantes, on pourroit même dire, comme inépuiſables. Celles de Cibao renfermoient l'or le plus pur, & on en découvroit

CCXVI. Richeſſes naturelles qui ne s'épuiſent pas dans l'Iſle Eſpagnole,

1550. en quantité dans quelques autres montagnes. On n'a point oublié que dès l'an 1530, le Préſident de Saint-Domingue, en envoyant à l'Empereur dix mille peſos d'or, & cinquante meſures de perles pour ſon quint, il lui donnoit en même-tems avis qu'on venoit de découvrir dans l'Iſle Eſpagnole une très-belle mine d'argent, dans les montagnes voiſines du Port appellé *Di-plata*. Outre les mines d'or, d'argent, de cuivre, & de fer, on trouve dans la même Iſle Eſpagnole, des minieres de talc, * de criſtal de roche, d'antimoine, d'étain, de glace, de ſouffre : pluſieurs carrieres de marbre blanc & jaſpé, & de différentes pierres ; les plus communes ſont des pierres ponces, des pierres à raſoir. Il y a auſſi des ſalines naturelles en pluſieurs endroits, & du ſel minéral. La multiplication des animaux qu'on a transportés dans l'Iſle, y eſt prodigieuſe. Si les côtes de la mer ne ſont pas fort poiſſonneuſes, il ne faut pas aller bien loin au large pour y pêcher d'excellens poiſſons & en quantité. Les vivres

* Pierre Tranſparente

ne pouvoient donc être qu'abondans, & à bon prix, avec un peu de travail & d'induſtrie. 1550.

CCXVII. Et qui reprochent aux Habitans leur négligence ou leur pareſſe.

Tant qu'on voulut creuſer un peu dans les montagnes, & puiſer dans ces riches ſources, on en retira au moins cinq ou ſix millions tous les ans pour les ſeuls droits du Roi : ce qui ſuppoſe le total & la ſomme annuelle de plus de vingt-cinq ou trente millions. Mais enfin cet utile travail avoit ceſſé faute d'ouvriers ; & les ouvriers n'avoient manqué, que parce qu'on ne les avoit point ménagés. La Colonie pouvoit encore réparer cette perte. Quand toutes les mines demeureroient fermées, les terres & les rivieres fourniroient toujours de quoi nourrir & enrichir les habitans ; & pendant un aſſez long tems on y fit un grand commerce de ſucre, de bois de Bréſil, de caſſe, de tabac, de coton, de gingembre, &c. Cette dernière marchandiſe s'avilit enfin par ſa trop grande abondance ; & les autres manquerent ou diminuerent peu-à-peu, ou par la négligence des Colons, ou parce que la Cour de Caſ-

1550. tille (sans doute pour de bonnes raisons) interdit aux Insulaires tout commerce avec les étrangers, particulierement avec les Hollandois, qui avoient commencé de fréquenter ces Ports, non sans y faire des profits considérables, mais dont la fréquentation pouvoit être suspecte à Sa Majesté Catholique.

La Martin. t. 7. part. 2. p. 63.

Si la culture des terres portoit des richesses aux Insulaires, ils n'en trouvoient pas de moindres dans leurs rivieres. Il n'est point d'Isle au monde, dit un sçavant Auteur, point de pays peut-être, qui soit arrosé d'un plus grand nombre de fleuves, de torrens, de ruisseaux, ou de rivieres : & ses eaux, ordinairement fort saines, charrient pour la plûpart des pailles d'or, & des grains de ce précieux métail, mêlé avec le sable. Le fleuve *Yaqué*, & le petit ruisseau appellé *Rio-Verdé*, charrient continuellement l'or le plus pur. Parmi une quantité de grains de ce métail, on en a trouvé encore dans notre siècle un qui pésoit neuf onces, & qui fut vendu cent quarante piastres. Il est vrai

Hist. de St. Dom. t. 2. p. 469.

qu'on n'en voit pas souvent de cette grosseur ; mais il n'est pas moins certain que les eaux en découlant des gorges de ces montagnes, entraînent toujours beaucoup de ces précieux grains dont il est libre & facile de profiter : on assure que les Espagnols aimoient mieux renoncer à ce profit, que d'être obligés d'avoir toujours les pieds dans l'eau, ce qui est absolument nécessaire pour ce travail. Ils pourroient sans doute employer utilement leurs esclaves à cette recherche ; mais autant que les premiers Conquérans avoient prodigué la vie des Indiens qu'ils comptoient par millions, autant leurs descendans ménageoient la santé de leurs Négres qu'ils avoient achetés.

1550.

CCXVIII. Rivieres qui charrient l'or mêlé avec le sable.

Pendant que la première conquête des Espagnols dans l'Amérique, & la mere de toutes leurs Colonies dans ces vastes contrées, se dégradoit ainsi, s'affoiblissoit, & se réduisoit presqu'à rien, sur-tout depuis la destruction totale des naturels du pays, les progrès des Conquérans étoient plus heureux &

beaucoup plus rapides dans le riche
1550. Royaume du Mexique, qu'on appella dès-lors *la nouvelle Espagne.* C'est ce que nous allons voir dans la deuxième & la plus importante partie de cet ouvrage.

Fin du Tome II.





TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans le ſecond Volume.

LIVRE TROISIEME.

Fin de la Table du Livre troisieme.



LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du Tome II.

